

LA

RUSSIE ROUGE

PAR

LE PRINCE ALEXANDRE TROUBETZKOY

> « Ce qui a été acquis par la force peut être perdu par la faiblesse. »



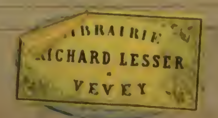
PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 13, GALERIE D'ORLÉANS

—

1860



LA

RUSSIE ROUGE



PARIS

IMPRIMERIE DE L. TINTERLIN ET Ce

RUE NEUVE-DES-BONS-ENFANTS, 3.

LA

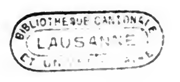
RUSSIE ROUGE

PAR

LE PRINCE ALEXANDRE TROUBETZKOY

« Ce qui a été acquis par la force peut être perdu par la faiblesse. »





PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 13, GALERIE D'ORLÉANS

1860


LIBERTÉ ET PATRIE
DON FAIT À LA
Bibliothèque Cantonale
et Universitaire
par
Mr. Benjamin DUMUR
Ancien
Président du Tribunal
à Lausanne
1915

L'époque actuelle voit le progrès prendre un essor sans égal depuis la Renaissance. Le grand mouvement qui alors, grâce à l'imprimerie et à la réforme, avait mis les peuples en contact, continue de nos jours avec une rapidité d'autant plus grande qu'il est favorisé par la vapeur et l'électricité. Les deux nouvelles conquêtes de l'esprit humain détruisent les barrières séparatistes, élevées par des ambitions personnelles au détriment de tous, et rapprochent les peuples avec une puissance inconnue jusqu'ici, les ramenant par leurs intérêts mêmes vers une organisation naturelle. Aussi les voyons-nous chercher à se constituer d'après leur nationalité leur histoire et leurs besoins.

L'élan se généralise de plus en plus et devient le mobile de la politique des puissances européennes. L'Autriche seule s'y oppose, ennemie par sa nature même de toute nationalité qui voudrait s'individualiser.

Ce mouvement, qui porte actuellement l'Europe vers un nouvel ordre de choses, est avant tout national et ne ressemble en rien à celui de 1848, tout révolutionnaire.

En 1848, il était par cela même, tant en Italie et en Hongrie qu'en France et en Allemagne, un danger pour toutes

les puissances constituées. L'Autriche, plus exposée que les autres, cherchait dans l'appui de la Russie, unie avec elle de principes et d'intérêts, une force qui devait la sauver. Aussi était-il permis alors de croire que dans l'avenir préparé par la situation de l'Orient, l'Autriche resterait fidèle à cette alliance. Les événements ont prouvé le contraire. L'Autriche a rompu solennellement les vieux liens qui l'attachaient à la Russie. Cette dernière doit, en grande partie, attribuer ses revers dans la guerre d'Orient à l'attitude prise par son ancienne obligée. Donnant liberté entière aux ennemis de la Russie de l'attaquer chez elle, par l'occupation des Principautés danubiennes et par sa position formidable en Gallicie, danger continuel pour le cœur même de la Russie, l'Autriche arrêtait en même temps toute action possible de l'armée russe sur la route de Constantinople, et, par conséquent, couvrait le seul point vulnérable des armées alliées des Turcs. Actuellement, croire que pareille alliance puisse renaître serait se leurrer d'une illusion bien puérile. L'Autriche, cherchant encore une fois de revenir à la Russie, ne prouverait par cela même qu'un isolement complet et une faiblesse réelle, et la Russie sait bien, que loin d'en recevoir aucune force, elle n'y trouverait que de nouveaux désappointements.

La situation entre l'Autriche et la Russie a donc complétement changé de face.

Russe de naissance et de principes, il était naturel que, prenant part comme officier russe aux événements militaires de 1848 et 1849, je me sois trouvé dans le camp du maréchal Radetzky, représentant de l'alliance et de la politique russe. De même aujourd'hui je cherche à attirer l'attention de ma patrie sur un danger qui existera pour elle tant que

la Gallicie restera à l'Autriche, cette dernière empêchant, nécessairement, le développement de notre nationalité.

Le but de cet ouvrage est de chercher premièrement à prouver qu'entre Slaves toute inimitié doit cesser; que la Pologne, pour ne pas tomber sous le joug des races germaniques, doit s'unir franchement à la Russie, sa seule alliée naturelle, que toutes deux doivent se donner fraternellement la main et la tendre aux autres peuples Slaves.

Secondement, de rappeler à la Russie qu'une belle partie d'elle-même, la Russie-Rouge presque entière, subit un joug contraire à son histoire, à sa nationalité et à la foi de ses habitants, jusqu'à ce jour exclus de la mère-patrie.

Blério, mars 1860. — (Lac de Côme).

LA

RUSSIE ROUGE

I.

Plus d'un quart de siècle s'est écoulé depuis que le canon russe a victorieusement répondu au tocsin de Varsovie. La question vidée dans les plaines de Vola était une vieille question de haine nationale et d'antagonisme de race, nourrie par de sanglantes guerres.

Filles toutes deux de la grande nationalité slave, la Pologne et la Russie, rivales par leur position géographique, dès leur organisation en nations, devinrent ennemies par les transformations qu'elles subirent en s'agglomérant aux diverses nationalités qu'elles s'incorporèrent ou dans lesquelles elles se trouvèrent incorporées.

La Pologne, devenue catholique et rattachée par le grand lien de la croyance à l'Occident en subit l'influence. Unie pendant des siècles à la Bohême et à la Hongrie, elle perdit peu à peu son caractère national et prit un reflet sensible des habitudes et des idées occidentales.

Placée entre l'Europe et l'Asie, la Russie, par sa position même, conserva davantage son type slave; elle ne subit la domination des Wariagues ou Normands qu'en les incorporant, pour ainsi dire, dans sa nationalité, et ne leur dut que le passage bienfaisant d'un morcellement en petites républiques, contraire à un développement national au milieu de peuples ennemis, à l'unité monarchique qui réunit en un seul

état les peuples slaves épars dans les vastes plaines de la Russie occidentale. Bientôt, suivant les lois de la nature, le nouvel état se porta vers des régions plus tempérées, et la jeune monarchie russe, s'établissant dans le midi de la Russie, fit trembler l'antique Byzance. Suivant les habitudes de l'époque, elle se morcela et forma une fédération dont Kiew, la plus ancienne capitale de l'Empire russe, eut la direction. Cette fédération succomba sous l'irruption des hordes mongoles. Alors la nationalité russe se porta dans les forêts du Nord, où, se retrempant dans la création d'une unité nouvelle, celle de Moscou, elle se renforça et finit par reconquérir l'indépendance ; et, plus tard, après avoir absorbé les autres principautés russes, elle subjugua, à son tour, les états tatares qui s'étaient formés dans son voisinage. Mais cette Russie nouvelle n'était plus l'ancienne Russie slave ; malgré elle, elle avait subi l'action de la domination tatare, et son organisation même, plus forte, plus compacte, se rapprocha davantage des habitudes et des mœurs asiatiques.

Pendant la triste époque où la domination tatare avait amené la destruction de l'ancienne Russie, et où la nouvelle luttait encore contre le joug des grands hans, les Lithuaniens avaient formé, dans l'ancienne principauté russe de Polotzk, un état indépendant qui s'adjoignit, par la conquête, le territoire de l'ancienne grande-principauté de Kiew. L'élection d'un grand-duc de Lithuanie à la royauté en Pologne forma l'union politique des deux états, plusieurs traités garantissant aux pays russes leur religion, leurs lois et leurs coutumes. Dès lors, la Pologne tint sous sa domination la plus belle partie de l'ancienne Russie.

Sans tenir compte des conditions qui unissaient la Lithuanie à la Pologne, cette dernière chercha à amener l'union religieuse que le sentiment national russe repoussa avec tant de persévérance, ce qui, nécessairement, obligea la nouvelle monarchie, créée par les princes de Moscou, à soutenir ses coréligionnaires subissant un joug qui était devenu intoléra-

ble. Ainsi l'ancienne rivalité politique, existant dès la formation des deux États, s'envenima alors par la haine religieuse.

La Pologne, victorieuse, porta ses armes au cœur même de la nouvelle monarchie russe, et causa, par ses intrigues, les troubles qui ensanglantèrent l'époque fatale écoulée entre les règnes des maisons de Rurick et de Romanoff. Un prince polonais réunit momentanément les deux couronnes; les Polonais étaient les maîtres dans Moscou. Un élan national les en chassa, et la rivalité politique et religieuse s'envenima, dès lors, d'un sentiment de représailles et de haine.

Cette lutte des deux nationalités, qui, bien que sœurs d'origine, étaient devenues si diverses par le caractère que les destinées des deux peuples leur avaient imprimé, dut par cette diversité même aboutir au triomphe de la nationalité russe, patiente et obéissante, sur la vive et insubordonnée nationalité polonaise.

Le règne glorieux du second des Romanoff rendit à la Russie son ancienne capitale. De ce moment date la suprématie de la Russie sur la Pologne, que des désordres intérieurs continuels affaiblissaient de plus en plus. Pierre le Grand et ses successeurs, souvent médiateurs, devinrent arbitres du sort de la Pologne, dont le premier partage rendit à la Russie d'anciennes possessions, des pays dont la noblesse était devenue polonaise et catholique, mais dont le peuple était resté russe.

La révolution française ajouta un nouvel élément à l'antagonisme des deux peuples. L'ancienne lutte de nationalité et de haine religieuse devint une lutte de principes. L'émigration polonaise, adoptant les idées de 1793, s'identifia avec l'élément révolutionnaire et devint, dès lors, l'auxiliaire de tout mouvement anti-monarchique en Europe. Fidèle au drapeau de Napoléon, elle cessa, pendant son règne seulement, d'être au service de la révolution. A cette époque, l'émigration seule fut active contre la Russie; le grand-duché de Var-

sovie, créé par Napoléon, ne prit aucune part nationale à la guerre de 1812; la masse de la population resta impassible, et, dans les classes supérieures, tous ne se déclarèrent pas contre la Russie; bien au contraire, un parti assez fort se dessina nettement pour elle.

Les traités de 1815 réunirent le grand-duché de Varsovie à la Russie, sous la dénomination de Pologne. L'empereur Alexandre, ne tenant compte d'aucune opposition, russe ou étrangère, d'aucun conseil venant de ses alliés, des hommes d'État de l'Angleterre même, n'ayant en vue que l'espoir de rattacher à son empire un pays jadis ennemi du sien, octroya au nouveau royaume des institutions séparées qui donnaient aux Polonais plus d'indépendance et de liberté individuelle qu'ils n'en avaient jamais eu ; car, dans l'ancienne Pologne, la noblesse seule s'était donné toute liberté, et cela aux dépens des autres classes de la nation, plus ou moins tyrannisées par elle. On aurait pu espérer, en conséquence, que tout sujet de renouveler les anciennes luttes devait disparaître, mais il en advint autrement. Notre cadre est trop restreint pour que nous puissions nous étendre sur les raisons qui amenèrent cette déception et firent naître une lutte nouvelle, la dernière, espérons-nous, entre les deux peuples. Les Polonais, certes, pouvaient avoir à se plaindre ; la constitution qu'ils devaient aux généreuses intentions de l'empereur Alexandre ne fut pas toujours comprise, et bien souvent des agents du gouvernement russe apportèrent de la méfiance dans leurs relations avec le gouvernement du jeune royaume. Mais, sous le point de vue de ceux qui cherchaient à établir une franche union avec la Russie, les Polonais eux-mêmes étaient-ils exempts de blâme? Ne conspiraient-ils pas presque ouvertement contre cette même union? et ne cherchaient-ils pas à soulever des provinces détachées jadis de la Russie, et qui étaient revenues à cette dernière par l'affaiblissement de sa rivale?

L'opposition à la Russie et au gouvernement royal était fomentée par des sociétés secrètes, en relation avec celles de

l'Europe entière, préparant le renversement de l'édifice socia élevé par les traités de 1815. L'Université de Vilna fournit maintes victimes de conspirations découvertes partiellement, sans jamais compromettre les vrais fauteurs. Des projets sinistres n'eurent pas d'exécution en 1829, au couronnement de l'empereur Nicolas comme roi de Pologne, à Varsovie, et la chevaleresque nation polonaise n'eut heureusement pas de régicide à déplorer dans son histoire.

La révolution de Juillet eut un immense retentissement en Pologne. Prévoyant une levée de boucliers de la Russie contre la révolution française, les conspirateurs polonais, recevant leur impulsion de Paris, préparaient activement un soulèvement à Varsovie. Et, en effet, déjà en automne de 1830, les armées russe et polonaise recevaient les mêmes ordres de se préparer aux éventualités d'une guerre, non immédiate, mais possible, quand les événements du 29 novembre, plaçant l'une des deux armées sœurs contre l'autre, amenèrent la lutte glorieuse pour toutes les deux, fatale pour la belle armée polonaise, qui, vaincue et anéantie, devait, plus tard, renforcer sa rivale de gloire en s'incorporant à elle en grande partie.

Cette triple action de conspiration, de soulèvement et de guerre contre son autorité, eut une grande influence sur tout le règne de l'empereur Nicolas, et elle fit nécessairement du règne de ce souverain une réaction continuelle contre toute opinion différente de la sienne, qu'il chercha à anéantir, croyant y voir toujours une action conspiratrice. Pendant la durée de ce règne, il eût été injuste de la part de la Pologne d'en vouloir à la Russie pour une situation que celle-ci subissait tout autant qu'elle-même.

Ainsi qu'en 1812, l'émigration polonaise seule prit une part active à la guerre que l'Europe occidentale fit à la Russie en 1854, avec un ensemble et un acharnement qui pouvaient faire espérer à ses ennemis de la voir anéantie. La nation polonaise résista à toute action qui voulait la pousser encore

une fois contre la Russie, et dans l'armée qui faisait face à l'alliance occidentale, les Polonais, tout autant que les Russes, enfants d'une même patrie slave, rivalisèrent de courage et de gloire contre l'ennemi commun.

L'ère nouvelle, inaugurée par le règne actuel, ère de justice et d'espoir pour les deux nations, doit pour toujours mettre fin à des luttes fratricides. Nous voyons déjà que c'est dans les provinces russes, faisant autrefois partie de la Pologne, que des propriétaires, Polonais de naissance, répondirent les premiers au généreux appel de l'empereur Alexandre II, proclamant l'émancipation des serfs dans l'empire russe. Mais si le souverain qui prouve qu'il est également juste pour tous ses sujets, cherche à amener une fraternité réelle entre les deux nations, c'est à elles aussi à se rapprocher et à se rallier.

Qu'elles n'oublient plus leur même origine et qu'elles se souviennent enfin que, voisines d'une race jalouse de l'avenir de la nationalité slave, c'est dans l'unité qu'elles doivent chercher leur force. Qu'elles se souviennent que, chrétiennes toutes deux, la sainte loi du Sauveur ordonne l'union, et qu'une différence de rite ne l'est que de forme, tandis que les grands principes et la croyance en sont les mêmes.

Qu'elles oublient des luttes récentes, où encore une fois elles ont été ennemies, qu'elles oublient leur ancienne rivalité et qu'elles ne se souviennent que de la gloire que toutes deux elles doivent à des époques fatales ; lesquelles, si les deux nations comprennent bien leur avenir, ne se renouvelleront plus !

II,

Aucun événement n'a subi une critique aussi amère que le partage de la Pologne. L'Occident entier a jeté un cri de réprobation et n'a pas trouvé d'épithète assez forte pour flétrir les trois souverains qui ont amené la chute de cet état. La Russie, la Prusse et l'Autriche agirent-elles autrement que ne le firent de tout temps les puissances de l'Occident envers les états leurs rivaux et leurs voisins? La France ne s'est-elle pas agrandie aux dépens de toute nationalité qui n'était pas la sienne? Ne s'est-elle pas emparée, et sans partage, de la Provence, de l'Aquitaine, de la Bretagne, de la Bourgogne, de la Lorraine, de l'Alsace et de la Corse? L'Angleterre a-t-elle tenu compte des nationalités galloise et irlandaise? Personne a-t-il trouvé mal qu'elle ait absorbé l'Écosse? L'Allemagne n'a-t-elle pas de tout temps cherché à s'agrandir aux dépens des Slaves et de ses autres voisins de l'Orient et du Midi? Et cette école d'historiens et de philosophes allemands qui, jusqu'à ce jour, continue à déverser le blâme sur les spoliateurs de la Pologne, pourquoi recommande-t-elle si chaudement aux passions germaniques des empiétements, tant sur la nation italienne, comme nécessité politique, que sur la Scandinavie ou même sur les provinces baltiques, sous un prétexte de nationalité et de communauté

de langue, tandis que dans ces dernières une partie de la noblesse et de la bourgeoisie seules sont allemandes !

Les figures de rhétorique employées par ces écrivains, pleurant la chute de la chevaleresque Pologne, sont de même poids que les regrets d'historiens déplorant la maladresse d'Annibal de n'avoir pas su profiter de la victoire de Cannes.

Il est puéril d'en vouloir à la Russie, à la Prusse et à l'Autriche de s'être partagé un pays dont l'organisation même portait le germe de sa destruction. Les puissances, qui naguère jetaient à la Russie le maintien de la nationalité polonaise comme un défi annuel, ont-elles rien fait pour le soutien ou le rétablissement de cette nationalité ? Pouvaient-elles le faire ?

Rien ne peut détruire une nation. Une pression ultérieure seule ne suffit pas pour amener la chute d'un état. La Pologne devait finir par le manque de force vitale, son organisation vicieuse n'étant qu'une gentilhommerie factieuse vis-à-vis d'un gouvernement qu'elle tenait sous tutelle et vivant aux dépens des autres classes de la nation.

La Pologne, victorieuse de ses voisins, avait bien su s'agrandir à leurs dépens, pourquoi donc ferait-on un reproche à la Russie d'avoir, à son tour, profité de sa force. Reprendre ce qui a été perdu dans un moment de faiblesse et se raffermir aux dépens de ses ennemis, n'est-ce pas le devoir de tout état ! Mais les droits de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche au partage de la Pologne étaient-ils égaux ? Leur situation vis-à-vis de ce pays était-elle la même ?

L'idée première du partage vint, comme on le sait, du grand Frédéric, dont le frère, le prince Henry, ne parvint qu'avec peine à détruire les répugnances de Catherine II. Marie-Thérèse opposa des refus encore plus tenaces, et ce n'est qu'à la suite d'instances persuasives de la Prusse, que la Russie et l'Autriche se décidèrent à mettre fin à un état qui n'était plus gouvernable et qui devenait un danger réel pour

ses voisins, surtout depuis qu'adoptant les idées de 1793, il était devenu un foyer constant de révolutions.

Est-il besoin de revenir sur l'antagonisme de la Russie et de la Pologne, et n'est-il pas tout naturel, comme nous l'avons déjà dit, qu'après avoir vu les Polonais maîtres de ses plus belles provinces, la Russie ait, à son tour, profité de sa suprématie ?

La Prusse vassale de la Pologne ; longtemps asservie par elle, et surtout, depuis la réforme, opprimée avec une dureté que les haines nationales de Slaves contre Germains et l'animosité religieuse peuvent seules faire concevoir, la Prusse dut nécessairement s'applaudir de ce que son suzerain de jadis devenait assez faible, par des dissensions intérieures, pour devoir, à son tour, subir l'influence de son ancienne vassale. L'esprit pratique de Frédéric II dut probablement savoir mieux ce qui devait être nécessaire à l'avenir de son pays que ceux qui déplorent si amèrement l'idée que son grand génie lui a suggérée.

La Pologne, faible après avoir abusé de sa force contre la Russie et la Prusse, n'a donc aucun autre reproche à faire à ces deux pays, que celui de représailles, droit dont les autres nations usent depuis que le monde existe.

En est-il de même vis-à-vis de l'Autriche ?

Cette dernière n'eut jamais ni rivalité, ni sujet de haine ou de guerre avec la Pologne, qui de tout temps fut sa fidèle alliée. Maîtresse de la Hongrie, l'Autriche tenta aussitôt de s'emparer de la Pologne par les mêmes moyens : en cherchant, par le concours des Jésuites, à faire élire des archiducs au trône de ce pays et en mariant des archi-duchesses aux rois de Pologne. Ces derniers, alliés constants de l'Autriche, l'aidèrent dès lors dans toutes ses guerres, et cela toujours au détriment de leur propre pays. Ainsi, Sigismond III envoya au secours de l'Autriche les cosaques de Lissowsky dans les guerres contre la Transylvanie et les patriotes hongrois ; ce qui amena les interminables guerres con-

tre les Turcs, alliés de la Transylvanie, et la cession à la Porte ottomane, en 1619, de ce que la Pologne avait jusqu'alors possédé en Moldavie. Ce même souverain, prenant parti pour l'Autriche dans la guerre de Trente-Ans, vit Gustave-Adolphe lui enlever la Livonie en 1621. Est-il besoin de rappeler l'arrivée de Jean Sobiesky sous les murs de Vienne en 1680, et de parler de l'ingratitude avec laquelle l'Autriche traita son sauveur? Même sous les princes de la maison de Saxe, la Pologne, bien que fatiguée par des luttes intestines, ne cessa pas d'être l'alliée constante de l'Autriche contre ses ennemis, active souvent contre les Turcs et lui prêtant toujours tout appui possible contre les ennemis de la maison de Habsbourg en Allemagne.

Si donc, avec la Russie, il y avait lutte de prépondérance de Slave contre Slave et haine de religion fomentée par les essais continuels de prosélytisme des Jésuites tout-puissants en Pologne; si, avec la Prusse, il y avait haine nationale de Slave à Germain, rivalité d'ancien vasselage changé en suprématie et dissidence de croyance, il n'y avait avec l'Autriche ni luttes, ni haines religieuses, mais au contraire alliance constante et même croyance. Quant à l'alliance, nous avons vu que la Pologne rendit toujours à l'Autriche des services désintéressés; quant à la croyance, elle était cimentée de plus, par le pouvoir également grand dans les deux pays de la société de Jésus, tendant à unir les forces de l'Autriche et de la Pologne contre les ennemis du catholicisme.

Si donc il est permis de déverser le blâme sur un fait historique, et s'il n'est pas puéril de reprocher à des gouvernements des actes tendant à donner de la force aux peuples qu'ils dirigent, ce blâme ne peut pas raisonnablement tomber sur la Russie ou sur la Prusse; il ne pourrait, en tout cas, toucher que l'Autriche, seule ingrate envers la Pologne.

III.

Nous avons vu quel avait été l'antagonisme entre la Russie et la Pologne, et nous avons exprimé l'ardent et sincère désir de les voir toutes deux oublier franchement leurs anciens sujets de querelles et unir leurs intérêts dans un avenir commun, sous le sceptre d'un souverain qui inaugure une ère nouvelle pour les peuples slaves.

Ramenant la Russie aux errements si nationaux de ses commencements, et lui faisant oublier par l'émancipation des serfs la longue sujétion de la Russie à un Orient de ténèbres et de tyrannie, l'empereur Alexandre II détruira en même temps, nous le croyons fermement, cette action de l'Occident, empreint d'un esprit par trop germanique et non moins absolu, que notre patrie subit depuis les grandes réformes de Pierre le Grand.

En rendant la Russie vraiment russe, il ne la fera pas moins progresser dans une civilisation chrétienne et humaine, et son pouvoir, devenu plus national encore, donnera un développement encore plus rapide aux richesses et à la force de la Russie.

Il se souviendra alors, espérons-le, des devoirs de la Russie envers des frères sous l'oppression de régimes iniques ; et, tout en ne perdant pas de vue qu'en Orient des

chrétiens de même croyance espèrent en lui et comptent sur lui pour leur libération, il n'oubliera pas qu'une partie de la Russie, la Russie-Rouge, arrachée à la patrie commune, n'est pas encore revenue à son lien national.

Du versant oriental des monts Carpathes s'étend, vers les grands marais formés par les confluents du Pripet et du Dniépr, une vaste plaine arrosée par le Dniestr et le Bourg, qui coulent, parallèlement au Dniepr, vers la mer Noire ; un grand nombre de belles rivières se jettent dans ces trois fleuves. Séparée au Nord, de la Pologne, par les marais qui s'étendent de la Vistule au Bourg, du Nord, le long du Viesprz, cette contrée s'étend, au Sud, jusqu'aux anciennes colonies romaines, dont elle est séparée par le Czeremoze, confluent du Pruth. Les monts Carpathes forment vers cette plaine plusieurs chaînes de montagnes finissant par des vallons onduleux, arrosés par les commencements de toutes ces rivières, qui vont se perdre, au Sud, dans le Dniestr et le Bourg; à l'Orient, dans le Dniepr ; au Nord, dans la Vistule. De belles forêts de chênes et de sapins couvrent tout le versant même des Carpathes, qui séparent ces pays de la Hongrie, ainsi que les montagnes qui continuent cette chaîne vers la plaine. Cette dernière, riche et fertile, couverte de belles moissons et de gras pâturages, et arrosée par des courants d'eau navigables et poissonneux, a, de tout temps, été le grenier des pays environnants, qui tous cherchent à s'en rendre maîtres. La beauté de la nature égale la richesse; aussi, malgré les vicissitudes et les calamités que ce pays, théâtre de luttes continuelles, eut à essuyer pendant tant de siècles, sa prospérité constante devint proverbiale. Dans toutes les langues slaves, Rouge est synonyme de beau ; aussi ce pays porta-t-il constamment cette épithète devenue son nom.

Ce pays, c'est la Russie-Rouge, formant la plus grande partie de la Gallicie et de la Volhynie actuelles.

IV.

Ces deux noms restent comme un souvenir des peuples aborigènes de l'Europe. Dans le premier, Gallicie, se trouvent les Gaëls, appelés Kimris par les autres peuples et connus par les auteurs grecs sous le nom de Cimmériens; le second, Volhynie, provient des Volks. autre peuple cimbrique, lequel, traversant les grandes plaines de la Russie et laissant la trace de son nom aussi dans Volga et Volhow, alla, de même que les Gaëls, s'établir dans les contrées baignées par l'Océan, en donnant le nom de Gaules à tout le pays entre la mer et le Rhin, depuis les bouches de ce fleuve jusque dans la Gallicie, en Espagne.

L'établissement des Slaves en Europe, ainsi que l'invasion des autres peuples d'origine indienne, avait eu lieu à une époque antérieure à toute donnée historique. Il est hors de doute qu'au cinquième siècle avant notre ère, ils étaient déjà établis dans la Russie centrale, et c'étaient probablement des Slaves, ces Neures et ces Boudines dont Hérodote parle comme habitant depuis les Carpathes jusqu'au Volga. Le souvenir de ces deux peuples se retrouve dans des noms portés jusqu'à ce jour par des localités et des rivières, tant en Pologne qu'en Russie-Blanche et en Volhynie. Sans aucun

2

doute, les Boudines, habitants des plaines, sont les Doulebs et les Tiwertzis, établis selon Nestor, sur les rives du Boug et du Dniestr, et les Neures, habitants des Carpathes, sont ces mêmes Chorvates que le Lelewel distingue en Chorvates blancs sur le versant occidental, et en Chorvates rouges sur le versant oriental de cette montagne.

Dès le temps d'Hérodote, ces peuples, au milieu de nomades, habitaient des villes bâties de temps immémorial, parmi lesquelles se distinguent Pérémysl, principauté russe dans les onzième et douzième siècles qui existe encore de nos jours comme forteresse autrichienne; Tcherven, actuellement un village dans les environs de Cholm, avait, dans les premiers temps, donné son nom au pays tout entier que les plus anciennes chroniques nomment villes Thervennes; et Galitch, qui prit son nom des premiers habitants de la contrée et le donna ensuite à tout le pays, en l'illustrant comme principauté et plus tard comme royaume russe.

On croit généralement que les Slaves ont reçu des Wariagues le nom de Russes ; mais Nestor nomme les Russes parmi les peuples allant appeler les Wariagues pour les gouverner, et les chroniques orientales, deux siècles avant l'apparition de Rurick, parlent des Russes comme de voisins des Khazares, habitant au nord de la mer Noire, qui, d'après Nestor, portaient le nom de mer Russe à la même époque où la mer Baltique se nommait la mer des Wariagues. Le père de notre histoire donne le nom de Russes à tous les peuples slaves, depuis le Volga et la Néva jusqu'aux montagnes de la Bohême, comprenant ainsi sous ce même nom : les Polonais, les Moraves et les Tcheches, qui cependant n'ont jamais été soumis aux Wariagues. Les Slaves, par conséquent, ne peuvent pas avoir reçu d'eux le nom de Russes; et la racine du mot russe ne se trouve-t-elle pas plus anciennement dans le nom hellenisé de Roxclans. Ajoutons encore qu'un autre État slave, qui n'eut aucune relation avec les Wariagues, fondé entre le Danube et la mer Adriatique,

porta, dès son origine, le nom de Rascie avec celui de Servie.

Chez tous les peuples indo-germaniques ont existé des castes guerrières portant des noms distincts de ceux de la nation même. Dans la nomenclature des peuples on a trop souvent confondu ces castes avec les nations ; ainsi, les Germains, et plus tard les Franks, n'étaient que des castes guerrières des peuples teutoniques. De même le nom de Wariague n'était pas celui d'une nation, mais bien celui d'une caste guerrière, et nous le trouvons comme tel dans l'histoire, dans les chroniques du Bas-Empire, même dans le code lombard, et nulle part on ne trouve ce nom comme celui d'un peuple.

Les Slaves appartenant aussi, sans aucun doute, à la grande famille indo-européenne, comme le prouvent si clairement leur religion, leur langue et leurs coutumes, pourquoi une caste guerrière n'aurait-elle pas existé chez eux comme chez les autres peuples de même origine, et pourquoi Russe n'aurait-il pas pour eux la même signification que Germain, (Hermann) et Frank pour les races teutoniques, Wariague (war, guerre), pour les races scandinaves? Ainsi, quand Nestor cite les Russes parmi les peuples qui allèrent chercher les Wariagues-Russes pour les gouverner, en disant que les Russes passèrent la mer et se rendirent chez les Wariagues, qu'on nommait Wariagues-Russes, il donne deux fois la même acception à ce nom, dans le même passage. Dans le mot Russe pris isolément, il faut voir la caste guerrière des peuples slaves dont il fait l'énumération. Dans le nom réuni se trouve la signification du mot étranger; Russe, la seconde partie du nom n'étant ainsi que la traduction de la première, Wariague. Cette interprétation est la seule applicable à un passage qui, autrement, serait bien obscur, surtout pour Nestor, toujours si clair et si exact.

Si l'on considère que la racine du mot Russe se retrouve dans des dénominations géographiques entre la mer Russe et

la mer des Wariagues, bien avant l'appel des Normands par les Slaves, il serait fort possible que le nom de Russie-Rouge eût été porté par ce pays, antérieurement aussi à l'époque où il a commencé à appartenir à la monarchie fondée par Rurick, appelée à devenir la Russie par excellence.

V.

Oleg recula les limites de la jeune monarchie russe jusqu'aux Carpathes. D'après Nestor, ce prince guerroyait en 885 avec les Tiwertzis, qui, ainsi que les Chorvates, sont 885.
nommés par cet annaliste dans le dénombrement de l'armée russe devant Constantinople, en 907. Sous le règne du faible Igor, les Chorvates et les Tiwertzis se détachent du nouvel État, ainsi que bien d'autres peuples de race slave, que Swiatoslaw fait rentrer sous sa domination dans les premières années de son règne. D'après les historiens bohêmes, les versants septentrionaux des Carpathes auraient appartenu, à cette époque, à la monarchie tchèche, qui, naissant à la mort de Swiatopolk de Moravie, en 894, s'établissait, après la fin de ce premier État slave, détruit en 906 par les guerres intestines des trois fils de Swiatopolk. L'État tchèche avait, sous le règne de Boleslaw, la même étendue que la monarchie morave, et touchait effectivement aux Carpathes. Mais la prétention de porter la frontière politique de cet État jusqu'au Boug et à la Stir, parce que ces deux rivières étaient les limites de l'évêché de Prague, est d'autant plus inadmissible, que les chroniques de l'époque disent clairement que les frontières tchèches ne dépassaient pas la San, et qu'au delà de cette rivière était le pays des Chorvates, qui s'étaient libérés

de la domination russe par suite de l'indolence d'Igor et de l'absence continuelle de Swiatoslaw, occupé à des guerres lointaines; avaient été soumis par les Lèches ou Polonais, sous le règne des premiers Piastes.

La monarchie russe commence avec Rurick; mais ce n'est que sous Wladimir le Grand qu'elle se consolide. Vainqueur de son frère Jaropolk, il réunit en un seul État compacte les peuples slaves dont les divers noms disparaissent tous et se confondent dans celui de Russes, qui s'étend aujourd'hui des Carpathes et de la Vistule jusqu'aux limites les plus reculées
981. de l'Asie. En 981, Wladimir reprit Pérémysl, Tcherven et les autres villes de la Russie-Rouge, sur Miécislaw Ier, dans une guerre qui inaugura, entre la Russie et la Pologne, une
989. lutte de huit siècles et demi (981-1831). En 989, Wladimir nommait son fils Wsévolod pour gouverner les villes tchervennes, dont la possession est consolidée, en 990, par une seconde guerre victorieuse de Wladimir contre Miécislaw. Alliés de Boleslaw II, de Bohême, les Russes mirent fin à cette guerre, en 992, par une victoire signalée sur Boleslaw le Hardi, de Pologne, qui venait de succéder à son père, Miécislaw.

Ayant affermi son empire, Wladimir s'occupa de l'organiser en centralisant ses forces. Il bâtit des villes dans les provinces frontières de l'Occident et du Midi, et les peupla de Russes choisis, dit Nestor, parmi les populations les plus belliqueuses des Slaves du Nord. Wsévolod, le premier prince de la Russie-Rouge, fixa alors son séjour à Wladimir-
992. Volinsk, que son père venait de bâtir en 992. Cette ville est actuellement chef-lieu de district dans le gouvernement russe de Volhynie; mais son nom, travesti en Lodomérie, se trouve encore, contre toute raison historique ou géographique, au nombre des titres des empereurs d'Autriche.

La Russie-Rouge se trouva ainsi complétement incorporée à l'Empire russe. Parmi ses anciens habitants, les Chorvates, se refusant à une fusion des diverses nationalités slaves en

une seule, émigrèrent en Transylvanie, où en 993 ils eurent à essuyer une guerre de la part de Wladimir, et d'où chassés plus tard par les Polowtzis, ils allèrent peupler et donner leur nom à la Croatie. Les autres habitants de la Russie-Rouge, tant Doulèbes que Tiwertzis, cessèrent de porter leurs anciens noms, et la population de ce pays devint dès lors complétement russe.

Sous les noms de Russiens et de Roussniaks, ils résistent depuis à tous les essais de dénationalisation de la part de la Pologne et de l'Autriche, et jusqu'à ce jour ils sont Russes, malgré la traduction officielle de leur nom en celui de Ruthènes.

Cette même époque de l'organisation de la Russie en un État fort et compacte sous Wladimir le Grand fut aussi celle où le Christianisme y triompha définitivement sur l'idolâtrie.

Le voisinage du Bas-Empire et l'état d'affaiblissement de la civilisation dans l'Occident à la suite de la chute de l'empire romain, durent nécessairement donner aux Grecs une influence plus grande qu'aux Latins sur les peuples slaves. Mais depuis la création d'un nouvel Empire d'occident barbare sous Charlemagne, Rome commença à propager, avec un redoublement de zèle, la foi chrétienne chez les peuples voisins de ce nouvel État. Depuis lors les Slaves occidentaux subirent l'action de l'Église latine, tandis que les Slaves occidentaux restèrent sous l'influence de celle de Constantinople.

Cyrille et Méthodius occupent, sans contredit, le premier rang parmi les apôtres des Slaves. Nés à Thessalonique, et prêtres de l'Eglise orientale, ces deux frères se firent bientôt connaître aux peuples non chrétiens, habitant au nord de l'empire d'Orient. L'aîné, illustre déjà sous le nom de Constantin le philosophe, avant de prendre celui de Cyrille en entrant dans les ordres, fut envoyé en 861 par l'empereur 861.
d'Orient chez les Khazarss pour les instruire dans la religion chrétienne. Pendant ce temps, Méthodius baptisait les Bul-

gares. Mais bientôt ces deux frères se trouvèrent appelés à la mission qui immortalisa leurs noms.

Assujetti déjà à la pression politique de l'Allemagne, craignant d'augmenter sa sujétion en laissant le clergé latin s'arroger une influence par trop grande dans ses États, désirant cependant instruire ses sujets dans la foi chrétienne,
862. Rostislaw de Moravie s'adressait, en 862, année de la venue de Rurick en Russie, à l'empereur Michel III d'Orient, lui demandant comme grâce spéciale l'envoi de Cyrille et de Méthodius, ces deux flambeaux de l'apostolat. Arrivés effectivement en Moravie en 863, le premier bienfait des deux frères fut la création de l'alphabet appelé Cyrillien encore aujourd'hui, afin de pouvoir traduire les livres sacrés en slave, langue non écrite jusqu'alors. Leur action fut immense. Grâce à l'écriture, le Christianisme se répandit parmi les peuples Slaves qui se firent baptiser tous presqu'à la même époque. La Bohême et la Pologne furent cependant soustraites plus tard au rite établi par les deux frères. Le clergé allemand, qui parvint par la force à étendre son influence sur la Moravie même, rattacha au culte occidental ces trois pays, qui adoptèrent alors les lettres latines. La liturgie nationale, apportée d'Orient par Cyrille et Méthodius, y succomba aussi sous les efforts des papes et des évêques de Prague, de Passau et de Saltzbourg. L'écriture cyrillienne se conserva parmi les Slaves du culte oriental, et de nos jours elle existe encore comme écriture sacrée.

Coïncidant avec les commencements de la monarchie russe, l'apparition du Christianisme dans le nouvel État paraît avoir été plutôt une conséquence de l'apostolat de Cyrille et de Méthodius en Moravie, qu'une action directe venant de Constantinople. Cependant le Christianisme était déjà établi à Kiew à l'arrivée des Normands, et il fut toléré sous les règnes
959. d'Oleg et d'Igor. Olga, la veuve de ce dernier, se fit baptiser à Constantinople en 959, mais son fils Swiatoslaw et ses trois petits-fils restèrent idolâtres.

C'est en 986 que Wladimir le Grand manifesta la première intention de renoncer au paganisme. En 987, il envoya des hommes de confiance juger sur les lieux des diverses religions des peuples ses voisins. Ceux-là parlèrent avec mépris des mahométans et des juifs, signalèrent les désordres qu'occasionnait l'ambition du clergé latin et dépeignirent avec enthousiasme les splendeurs du culte grec. Favorablement prévenu par une ambassade de Constantinople, qui avait fait une profonde impression sur son esprit, encouragé par les rapports de ses envoyés et surtout par l'exemple de sa grand'mère Olga, dont la sagesse était proverbiale en Russie, Wladimir se décida pour le culte oriental. Mais, en vrai descendant des Normands, il voulut conquérir sa religion à la pointe de son épée et non l'accepter des Grecs comme une grâce. Il porta la guerre dans la Chersonèse taurique et prit Cherson en 988. Alors seulement il envoya une ambassade aux empereurs Basile et Constantin, leur demandant le baptême avec la main de leur sœur la princesse Anne, propositions acceptées avec empressement. Wladimir devint ainsi l'apôtre de son pays. Suivant tout naturellement le sort de la monarchie, la Russie-Rouge reçut le baptême d'après le culte oriental, et si aujourd'hui la noblesse de ce pays est catholique, c'est qu'elle est polonaise, le peuple, resté russe, résiste toujours aux persécutions et aux essais d'union avec Rome, tentés par la Pologne et par l'Autriche, et, jusqu'à ce jour, il a gardé fidèlement la foi de ses pères.

986.

988.

La mort de Wladimir le Grand, en 1015, fut un temps d'arrêt pour le développement de la Russie. D'après les habitudes de l'époque, il avait créé des principautés en faveur de ses fils, et, de son vivant déjà, Swiatopolk, son neveu, qu'il avait adopté et nommé prince de Tourow, en 989, avait essayé, fort de l'ascendant de son beau-père Boleslaw de Pologne, de se déclarer indépendant; mais, prévenu, il avait été mis en prison, dont il ne fut libéré que peu de temps avant la mort de son oncle. Jaroslaw, prince de Novgorod, chercha

1015.

aussi, en 1014, à soustraire cette ville à l'autorité de son père, et reçut la nouvelle de sa mort au moment même où il entreprenait sa révolte.

Sviastopolk se trouvait à Kiew au moment où Wladimir mourait à Berestow. Il s'empare du trône, faisant assassiner traîtreusement trois des fils de Wladimir : les princes Boris de Rostow, Gleb de Mourom et Sviatoslaw, prince des Drewlians. Battu à Lubetch, sur le Dniepr, en 1016, par Joraslaw, il fuit chez son beau-père. Devenu grand-prince de Kiew et maître de tout le pays jusqu'aux Carpathes, Jaroslaw, allié de l'empereur Henri II d'Allemagne, entreprit en 1017 la guerre contre le roi Boleslaw de Pologne, qui avait pris parti pour Swiatopolk. Complétement battu en 1018, sur le
1018. Boug, il dut s'enfuir à Novgorod. Le vainqueur occupait Kiew et remplaçait son beau-fils sur le trône. Mais la tyrannie des Polonais ayant exaspéré bientôt les Russes, ils se soulevèrent et massacrèrent les alliés de leur prince, fatigué tout autant qu'eux-mêmes du joug étranger. Boleslaw, fuyant de Kiew, en emportait ce qu'il put de trésors, et, ramenant son armée en Pologne, il s'emparait des villes de la Russie-Rouge, que Swiatopolk se vit obligé de lui abandonner. Ce dernier, devenu par sa tyrannie l'exécration de ses sujets, ne se soutenait sur son trône que par l'appui des Petchenègues, peuple nomade de race turque errant dans les steppes de la Russie méridionale, effroi, dans ces siècles, de tous ses voisins, par ses invasions et ses rapines.

La Russie fut enfin libérée de ce tyran par Jaroslaw, qui, avec le secours des Wariagues, le battait en 1019, sur l'Alta,
1019. et occupait définitivement le trône de Kiew ; Sviatopolk meurt à Brjest de ses blessures ; les vieilles légendes russes le font périr misérablement dans les déserts de la Bohême.

Jaroslaw régnait depuis quatre ans, n'ayant eu qu'à punir son neveu le prince Briatcheslaw de Polotzk, pour avoir surpris et pillé Novgorod, lorsque Mstislaw, son frère, prince de Tmutaracan (l'ancien royaume du Bosphore),

après avoir, en 1016, détruit la monarchie des Khazares, et soumis, en 1022, les Cassogues ou Tcherkesses actuels, se déclarait inopinément contre lui. Battu à Listven, Jaroslaw se vit obligé de céder au vainqueur la moitié orientale de ses États, prenant le Dniepr pour limites. Alliés depuis 1025, 1025.
les deux frères deviennent la terreur de tous leurs voisins et portent leurs armes victorieuses jusqu'à la mer Baltique et au golfe de Finlande. En 1030, Jaroslaw, ayant fait la conquête de la Livonie, fonde la ville de Yourieff, la Derpt actuelle. En 1031, les deux frères reprennent sur les Polonais 1031.
la Russie-Rouge, qui naturellement fit partie de la part de Jaroslaw. Mstislaw mourant en 1036, Jaroslaw réunissait ainsi sous son sceptre les États de son père Wladimir, moins la principauté de Polotzk, restée indépendante. Poursuivant le cours de ses triomphes, vainqueur des Peschenègues en 1037, des Jatviagues en 1038, des Lithuaniens en 1040, il envoie son fils Wladimir, prince de Novgorod, contre les Yames et les Finlandais en 1042, et lui fait faire, en 1043, la dernière expédition des Russes contre le Bas-Empire. En 1047, il va au secours du roi Casimir de Pologne, et meurt en 1054, ayant doté son pays d'un code qui rend son nom im- 1054.
mortel et fit à cette époque reculée sa gloire dans l'Europe entière, qui alors était en relations constantes avec les Russes et ne les avait pas encore relégués, pour bien des siècles, parmi les peuples inconnus. Les mariages des fils de Jaroslaw, auquel l'histoire a conféré le surnom de Grand, confirment ces relations intimes avec les autres puissances de l'Europe. Élisabeth, sa fille aînée, épousa Harold, roi de Norvége, fameux par ses poésies et par ses expéditions en Orient contre les infidèles, mort en 1066, dans les plaines de York, vaincu par le dernier roi anglo-saxon ; Anastasie, sa seconde fille, devient la femme du roi André de Hongrie, et Anne, la troisième, celle de Henri Ier, roi de France.

De même que son père Wladimir, Jaroslaw le Grand avait donné des apanages à ses fils ; Isiaslaw, l'aîné, lui succéda

comme grand-prince de Kiew et prince de Novgorod, possédant aussi la Russie-Rouge, moins Wladimir-Volinsk; Sviatoslaw devint prince de Tchermigow et de Tmutaracan, qu'il fit gouverner par son fils aîné Gleb, ainsi que de toute la Russie orientale jusqu'à ses frontières les plus reculées. Wsévolod devint prince de Péréjaslaw et reçut en outre Beloosero, Rostow, Sousdal et tout le territoire jusqu'aux rives du Volga; Wiatcheslaw fut prince de Smolensk et Igor le cadet devint prince de Wladimir-Volinsk.

Wladimir, l'aîné des fils de Jaroslaw, était mort avant son père en 1052, ne laissant qu'un fils, Rostislaw, qui ne reçut pas d'apanage.

Autant le règne de Jaroslaw avait été glorieux, autant celui de Isiaslaw le fut peu. En butte à la jalousie de ses frères, chassé deux fois du trône en 1068 et en 1073, portant ses misères par toute l'Europe, sollicitant tantôt le secours de Boleslaw II de Pologne, qui lui enlève ses richesses, tantôt celui de l'empereur Henri IV, qu'il voit à Mayence en 1075; s'abaissant jusqu'à s'adresser par écrit au pape Grégoire VII. A peine sur le trône, ce triste prince vit fondre sur la Russie un peuple de race turque connu sous le nom de Koumanes ou Polowtzis. Ces nomades, se donnant eux-mêmes le nom de Kounes, s'établirent sur les côtes septentrionales de la mer Noire et de la mer Caspienne, d'où ils menacèrent constamment tant la principauté de Tmutaracan, qu'ils avaient coupée de la mère-patrie, que les colonies grecques de la Tauride; effroi de la principauté de Tchernigoff et du territoire de Kiew, ils prirent part tantôt comme alliés, tantôt en ennemis, à toutes les guerres intestines qui ensanglantèrent la Russie pendant près de deux siècles, jusqu'à ce que, succombant sous la pression des Mongols, ils allèrent s'établir en Hongrie, où ils existent encore sous le nom de Jazygues et de Koumanes.

1056. Devenu en 1056, prince de Smolensk, par la mort de son frère Wiatcheslaw, Igor était remplacé à Wladimir-Volinsk par Rostislaw, fils de Wladimir et petit-fils de Jaroslaw le

Grand. Généralement admiré pour son courage et aimé pour la noblesse de son caractère, ce prince dont descendit la première lignée des souverains indépendants de la Russie-Rouge, quittait Wladimir-Volinsk en 1064, pour aller s'emparer de 1016.
Tmutaracan aux dépens de son cousin Gleb, l'aîné des fils de ce Swiatoslaw, alors prince de Tchernigow, qui en 1073 chassait Isiaslaw, son frère aîné, du trône de Kiew. Réunissant autour de lui tout ce que la Russie avait alors d'hommes résolus, Rostislaw, heureux dans toutes ses entreprises, asservissait de nouveau les Yasses et les Cassogues qui, après la mort de Mstislaw, avaient recouvré l'indépendance. Devenu la terreur des Grecs, qui le voyaient prêt à s'emparer de leurs colonies de la Chersonèse Taurique, il mourait empoisonné en 1066. Wladimir-Volinsk paraît avoir été réunie à la grande principauté de Kiew depuis 1064 jusqu'en 1073, année où Swiatoslaw s'étant emparé du trône, donnait cette ville à son fils Oleg, qui en 1076, avec Wladimir Monomach, fils aîné de Wsévolod, alors prince de Tchernigow, faisait une campagne en Silésie en faveur du roi Boleslaw II de Pologne contre les Tchèches. Swiatoslaw étant mort cette même année, Wsévolod occupait le trône de Kiew; mais en 1077, son frère aîné Isiaslaw, venant en Russie avec le secours des Polonais pour reprendre son patrimoine, il lui céda Kiew volontairement et retourna à Tchernigow. Isiaslaw alors chassait Oleg de Wladimir-Volinsk, qu'il incorporait à la grande principauté, en même temps il cédait le reste de la Russie-Rouge au roi Boleslaw II de Pologne pour le secours qu'il en avait reçu.

Oleg, remuant et ambitieux, se voyant dépossédé, allait, en 1078, à Tmutaracan, où régnait son frère Roman; 1078.
marchant alors, avec le secours des Polowtzis, sur Tchernigow, il en chassait son oncle Wsévolod. Isiaslaw, venant au secours de son frère, tombait devant cette ville, reprise sur Oleg par Wladimir Monomach, qui devenait prince de Tchernigow, son père allant régner à Kiew comme grand-prince

de Russie. Oleg fuyait à Tmutaracan; de concert avec son frère Roman, il ramenait encore une fois les Polowtzis contre sa patrie. Wsévolod l'obligeait à la paix, l'ayant rencontré avec son armée à Péréjaslaw. De retour à Tmutaracan, les Polowtzis massacraient Roman et s'emparaient de sa principauté, obligeant Oleg à fuir en Grèce.

Deux princes qui ne possédaient pas d'apanages et qui cherchaient aventure, alliés alors, plus tard ennemis acharnés, David Igorévitch et Wolodar, fils de Rostislaw, le héros de Tmutaracan, prenaient cette ville sur les Polowtzis, en 1079; mais en 1081, ils en étaient chassés par Oleg, revenu de l'île de Rhodes après un exil de deux ans.

1078. Le grand-prince Wsévolod Jaroslavitch nommait, en 1078, les fils de son frère Isiaslaw, l'aîné, Swiatopolk Michaïl, prince de Tourow, et le second, Jaropolk, prince de Wladimir-Volinsk. Ce dernier, chassé en 1084, par les fils de Rostislaw et ramené au bout de quelques mois par Wladimir Monomach,
1085. se mit, en 1085, en rébellion ouverte contre Wsévolod, et se vit obligé de fuir en Pologne. Le grand-prince donna alors Wladimir-Volinsk à David, prince de Dorogobuj, fils de cet Igor qui y avait déjà régné de 1054 à 1056. Mais, en 1086, David Igorévitch dut retourner à Dorogobuj et rendre Wladimir-Volinsk à Jaropolk Isiaslavitch, qui, par l'entremise de Wladimir Monomach, avait obtenu son pardon du grand-prince, et qui périssait, cette même année, victime d'un assassinat.

David Igorévitch, qui était devenu prince de Dorogobuj, après son expédition de Tmutaracan avec Wolodar Rostislavitch, et au nom duquel nous verrons plus tard attachée une si triste célébrité, redevenait prince de Wladimir-Volinsk.

Dès l'année 1085, Rurick, Wolodar et Wassilko, trois jeunes princes qui avaient hérité du courage et des talents de leur père, le héros Rostislaw, puisant leur force dans leur résolution et leur patriotisme, secondèrent les efforts des habi-

tants de la Russie-Rouge, qu'ils libérèrent du joug des Polonais, après une guerre acharnée.

Pour remplir les vœux des habitants et pour récompenser leurs libérateurs, surtout pour assurer le retour de ce pays à la mère-patrie, le grand-prince ne sut mieux faire que d'en laisser la propriété aux trois frères.

Tels furent les commencements de la principauté indépendante de la Russie-Rouge.

VI.

Deux lignées de princes, les plus héroïques de la race de Rurick, rattachent la Russie-Rouge comme une épopée de gloire et de grandeur personnelle à l'histoire de notre patrie.

Les fils de Rostislaw représentaient la branche aînée de la descendance de Jaroslaw le Grand. D'après les lois actuelles, ils auraient dû régner à Kiew, et l'aîné aurait dû être grand-prince de Russie. Les habitudes de l'époque les reléguèrent dans une province frontière qu'ils durent à leur propre valeur ainsi qu'à la générosité de Wsévolod Jaroslavitch et à l'amitié personnelle de son fils Wladimir Monomach, alors prince de Tchernigow. La descendance du fils aîné de ce dernier, l'héroïque Mstislaw, devait plus tard former ce royaume russe de Galitch, si brillant mais de si peu de durée, qui, devenu la proie de la Pologne, n'a pas été réuni jusqu'à ce jour à la patrie commune.

Les Rostisawitchs gouvernèrent la Russie-Rouge sans la partager entre eux, jusqu'à la mort du frère aîné, s'illustrant par des guerres continuelles et toujours heureuses contre les Polonais. Rurick avait fixé sa résidence à Pérémysl ; c'est là que l'assassin du prince Jaropolk Isiaslavitch était venu chercher refuge, prétexte des calomnies de David Igorévitch de Wladimir-Volinsk, qui, jaloux de la gloire que les trois frères

s'étaient acquise par leur valeur chevaleresque, chercha à les inculper de cet assassinat, et les poursuivit dès lors d'une haine implacable. Il parvint, en 1086, à armer le grand-prince 1086.
contre eux; mais, toujours heureux à la guerre, les Rostilawitchs forcèrent bientôt Wsévolod Jaroslavitch à la paix. Wassilko s'était fait une grande réputation d'homme de guerre par ses brillants faits d'armes et ses victoires sur les Polonais, les forçant enfin, en 1088, avec l'aide des Polowtzis, 1088.
à reconnaître, à lui et à ses frères, la libre possession de la Russie-Rouge.

Rurick Rostislawitch mourant en 1092: Wolodar et Was- 1092.
silko se partagèrent le pays, sans cesser pour cela de rester, jusqu'à leur mort, unis de sentiments et d'intérêts. L'aîné devenant prince de Pérémysl, recevait la partie de la Russie-Rouge qui s'étend vers les Carpathes; le second, comme prince de Térébowl, celle qui touchait la grande-principauté de Kiew.

Wsévolod Jaroslawitch mourait en 1093, et était remplacé 1093.
sur le trône de Kiew par Swiatopolk Michaël, prince de Tourow, nomination due à la générosité de Wladimir Monomach, que les vœux unanimes de la Russie appelaient à ce trône, et qui se contentait de sa principauté de Tchernigow. Ce malheureux règne commença par une irruption de Polowtzis, qui, dévastant et incendiant tout le pays jusque près de la capitale, défirent le grand-prince de Wladimir Monomach à la Stugna, et une seconde fois sous Kiew même, et obligèrent Swiatopolk Isiaslawitch à subir une paix honteuse.

Oleg, abandonnant Tmutaracan à ces mêmes nomades, mettait fin à cette principauté russe du Bosphore; aidé par eux, il assiégeait Tchernigow en 1094. Wladimir Mono- 1094.
mach, pour éviter la continuation d'une guerre civile, lui cédait généreusement cette ville et se retirait à Péréjaslaw, où, en 1095, à l'instigation d'envoyés de Swiatopolk Isiasla- 1095.
witch, et par une trahison dont on ne l'aurait pas cru capable, ce grand homme permettait le massacre des Polowtzis

qui, sur la foi des traités, se trouvaient dans sa principauté; exemple suivi dans toute la Russie, excepté à Tchernigow, où Oleg refusa d'en agir de même. Cette générosité envers d'anciens alliés causa une guerre intestine entre le grand-prince et Oleg, à laquelle la Russie presque entière prit part.

Wladimir Monomach, cherchant à y mettre fin, proposa,
1096. en 1096, la réunion de tous les princes russes à un congrès à Kiew. Oleg s'y étant refusé, fut chassé de Tchernigow, ce qui ne l'empêcha pas de continuer pendant plus d'une année encore, une lutte qui, avec l'aide des Polowtzis, fut souvent heureuse pour lui. Mais, battu complétement sur la Kliasma
1097. au printemps de 1097, par Mstislaw, fils de Wladimir Monomach, il dut enfin se décider à la paix et promettre de venir prendre part au congrès.

Réunis quelques mois après à Lubetsch sur le Dniepr, les princes russes posèrent pour la première fois en principe l'hérédité des apanages, ce qui jusqu'alors n'avait eu lieu que pour la principauté de Polotzk. On reconnut les possessions présentes de tous les princes comme des propriétés à venir de leur descendance, ainsi : Swiatopolk Michaël, gardant la grande-principauté de Kiew pour sa vie durant, recevait Tourow pour lui et sa postérité ; Wladimir Monomach, avec la perspective de devenir grand-prince de Kiew, restait prince de Péréjaslaw avec Smolensk, Rostow et la grande Novgorod, nommant son fils aîné Mstislaw pour gouverner cette dernière ville. Oleg Swiatoslawitch gardait Tchernigow, et son frère David Novgorod Seversk. David Igoréwitch restait prince de Wladimir-Volinsk; Wolodar Rostislawitch, prince de Pérémysl, et son frère Wassilko, prince de Térébowl.

Tous les princes présents jurèrent sur la croix de rester en paix entre eux et de ne rien changer à ces arrangements.

La Russie entière, dans la joie de cet heureux événement, bénissait Wladimir Monomach auquel on en devait l'idée et la réalisation. Mais à peine jurée, cette paix était rompue à la suite d'un lâche attentat, dont un héros qui, dans ce mo-

ment même, préparait un avenir de gloire à sa patrie, devait être la victime.

Mûs tous deux par les mêmes sentiments de patriotisme, et liés d'amitié, Wassilko et Monomach avaient concerté pendant le congrès de Lubetsch, un plan de guerres dont l'idée appartenait au prince de Térébowl, et qui devait libérer la Russie de ses deux plus grands ennemis. Wassilko voulait porter ses armes au cœur de la Pologne, l'affaiblir et l'obliger à s'unir à la Russie ou à subir son joug. Puis il voulait rendre tributaires les Bulgares et faire du Danube un fleuve russe. Pensée, qu'au dixième siècle Swiatoslaw avait déjà exécutée et qui, depuis lors jusqu'à nos jours, n'a cessé de faire rougir de sang russe ce fleuve que l'Autriche, par son attitude pendant la dernière guerre d'Orient, a réussi à soustraire complétement à l'influence de la Russie.

Wassilko voulait ensuite chercher les Polowtzis jusque dans leurs steppes et les réduire à l'impossibilité d'inquiéter et de piller les frontières méridionales de la Russie.

Afin de mettre à exécution ces trois entreprises de Wassilko, auxquelles Wladimir Monomach promettait tout son ascendant, les deux princes cherchaient l'aide des Torcks et des Berendeïs. Restes de l'émigration Ougre, ces deux peuples, chassés de leurs pâturages des bords du Volga par les Polowtzis, s'établissaient en 1055 dans les steppes des bords du Dniepr, au sud de la grande-principauté de Kiew. Dans les siècles suivants ils formèrent, comme troupes auxiliaires, la principale force des grands princes qu'ils trahirent tout autant qu'ils les servirent. On retrouve leurs descendants sur la rive orientale du lac d'Aral, sous le même nom de Karakalpaks ou bonnets noirs, que les chroniques de l'époque leur donnent souvent.

Ces projets si glorieux, recueillis de sa bouche même par l'annaliste continuateur de Nestor, devaient immortaliser le nom de Wassilko; une noire trahison vint en empêcher la réalisation. Tout en déplorant les malheurs de ce prince dont

chaque pensée tendait au bien de la patrie, la Russie devrait se souvenir que son nom est une de ses gloires nationales et qu'elle lui doit de la reconnaissance.

Sa ville est actuellement un petit chef-lieu de district de la Galicie, province de la couronne d'Autriche.

En jurant sur la croix l'oubli des anciennes querelles, David Igoréwitch n'oubliait pas sa haine contre les Rostislawitchs, haine envenimée encore par les rapports de gens de sa suite sur les projets de Wassilko et de Wladimir Monomach, et sur l'appel par ces deux princes des Torks et des Berendeïs. Allié intime des Polonais, le prince de Wladimir-Volinsk ne pouvait voir d'un œil tranquille les armements de Wassilko, leur ennemi juré. Pensant que ces préparatifs ne pouvaient être dirigés que contre eux, et craignant en même temps qu'ils ne le soient contre lui-même, il ne recula devant aucun moyen pour les faire échouer. Revenant à Kiew, après le congrès de Lubetsch, avec Swiatopolk Isiaslawitch, il chercha immédiatement à noircir les Rostislawitchs dans l'esprit du faible grand-prince. Renouvelant ses anciennes calomnies, il leur imputait l'assassinat du prince Jaropolk Isiaslawitch, et, parlant des armements de Wassilko, il le représentait complotant avec Wladimir Monomach la mort du grand-prince et la sienne propre. Swiatopolk Isiaslawitch avait déjà auparavant ajouté foi aux insinuations calomnieuses de David Igoréwitch sur la complicité des Rostislawitchs au meurtre de son frère, et dès lors il les avait pris en haine ; aussi ne prêta-t-il qu'une oreille trop attentive aux suggestions du prince de Wladimir-Volinsk, qu'il croyait incapable de calomnie ; oubliant en même temps que c'était à la générosité de Wladimir Monomach qu'il devait le trône.

Wassilko était venu seul au congrès de Lubetsch pendant que Wolodar soutenait la guerre que leur faisaient les Polonais. Ayant hâte de rejoindre son frère, le prince de Térébowl voulait ne point s'arrêter à Kiew, et, engagé par Swiatopolk à y faire un séjour, il allégua, pour s'en abstenir,

la guerre qui désolait son pays. David Igoréwitch représente cette réponse comme une preuve des projets perfides qu'il imputait à Wassilko, et demande au grand prince qu'il lui soit livré. Swiatopolk se décide à cette trahison et réitère ses instances auprès du prince de Térébowl pour une entrevue, ne fût-elle que d'un instant. Wassilko se rend à cet appel, refuse d'ajouter foi à l'avis qu'un fidèle serviteur lui donne du piége qu'on lui tend, et vient au palais du grand-prince avec une faible escorte. Les deux traîtres le reçoivent le sourire sur les lèvres; mais, ne pouvant supporter la présence du héros bientôt leur victime, ils le quittent sous de vains prétextes; saisi aussitôt et jeté dans un cachot, il y passa la nuit chargé de chaînes. Le lendemain, les supplications du clergé et du peuple de Kiew firent chanceler la résolution du faible grand-prince, rien ne put toucher la haine de David Igoréwitch, qui, n'osant pas donner la mort au prisonnier, résolut de le priver de la vue. Craignant que les habitants de Kiew ne parviennent à le libérer, il fait transporter Wassilko, que Swiatopolk lui livre, à Belgorod, où la malheureuse victime subit, dans la soirée du 5 novembre 1097 et avec des tortures impossibles à décrire, un supplice atroce. Malgré une défense désespérée, il est aveuglé, jeté ensuite presque sans vie dans une mauvaise charrette et transporté à Wladimir-Volinsk, où il n'arrivait qu'après un mois d'un martyre inouï.

Un cri d'horreur retentit dans toute la Russie à la nouvelle de ce forfait; Wladimir Monomach, Oleg et son frère David Swiatoslavitch marchèrent immédiatement sur Kiew. Le grand-prince ne résista pas et promit d'entreprendre lui-même la punition de David Igoréwitch, sur lequel il rejetait toute la responsabilité du crime. Ce dernier gardait Wassilko prisonnier à Wladimir-Volinsk, et, cherchant à s'emparer de vive force de sa principauté, il avait déjà occupé Pérémysl, Schépol et Wsévoloj, profitant de la guerre que les Polonais faisaient au prince de Pérémysl.

Wolodar ne se libéra qu'avec peine des obstacles qui l'em-

1098. pêchaient de secourir son frère. Au printemps de 1098, il marcha enfin contre David Igoréwitch et l'assiégea dans Butschesk, où il s'était enfermé n'osant pas résister en rase campagne. N'ayant en vue que la libération de son frère, Wolodar offrit libre sortie et la paix à leur ennemi s'il lui rendait Wassilko. David Igoréwitch y consentit, disant n'avoir agi que par ordre du grand-prince, qu'ainsi à son tour il inculpait seul du crime.

Les deux frères regardaient non-seulement cette paix comme franchement conclue, mais encore ils étaient prêts à oublier généreusement leurs griefs contre David Igoréwitch, qui, à peine délivré de la présence de leur armée, ne chercha qu'à les tromper et refusa de rendre les villes qu'il avait usurpées. La guerre ayant dû recommencer immédiatement, Wsévolog fut reprise de vive force et David Igoréwitch lui-même assiégé dans Wladimir-Volinsk. Les habitants de sa propre ville refusant de le défendre, il dut passer par les conditions imposées par les Rostislawitchs, renoncer aux villes usurpées et de plus leur livrer ceux de ses conseillers qui, par leurs rapports, lui avaient fourni le prétexte de ses calomnies et de son attentat contre Wassilko. Ce dernier les fit mettre à mort sous les murs de Wladimir-Volinsk. Les deux frères forcèrent ainsi leur ennemi à la paix, se contentant de se faire rendre justice et le laissant dans la libre possession de sa principauté.

Le grand-prince, qui avait promis de marcher contre son complice, ne le fit qu'à contre-cœur et ne s'y décida qu'en
1099. 1099. Au fond du cœur, ennemi des princes qui le poussaient à la guerre et de ceux en faveur desquels il devait la faire et bien disposé envers celui qui devait en être l'objet, Swiatopolk Isiaslawitch était, de même que David Igoréwitch, l'allié constant des Polonais. Aussi, tout en marchant contre le prince de Wladimir-Volinsk, le grand-prince n'avait-il nullement l'intention de lui faire une guerre sérieuse et il acceptait avec empressement l'arbitrage de la Pologne proposé

par David Igoréwitch, qui cependant dans une entrevue qu'ils eurent à Brjest se vit contraint par les arbitres de céder au perfide Swiatopolk Isiaslawitch sa ville de Wladimir-Volinsk et de se contenter de Tcherven.

Alors, traître encore une fois, le grand-prince se décida à profiter de son alliance avec les Polonais et de la présence de son armée en Russie-Rouge pour attaquer ces mêmes princes en faveur desquels il avait, soi-disant, pris les armes. Il rencontra les Rostislawitch à Rojnia, en Volhynie. Le héros aveugle se trouvait dans les rangs de l'armée commandée par Wolodar, tenant à la main la croix sur laquelle on avait juré la paix de Lubetsch, et implorant la justice divine contre le traître auquel il devait ses malheurs. Battu complétement, le grand-prince fuyait à Wladimir-Volinsk, d'où y laissant Mstislaw, l'aîné de ses fils, il se sauvait à Kiew, demandant du secours aux Hongrois. Toujours généreux, les Rostislawitchs se contentèrent de poursuivre l'armée vaincue jusqu'à la frontière de leurs États.

Répondant à l'appel du grand-prince, le roi Coloman de Hongrie entrait en Russie-Rouge avec Jaroslaw, le second fils de Swiatopolk Isiaslawitch, et assiégeait Wolodar dans Pérémysl. David Igoréwitch, devenu ennemi du grand-prince qui l'avait spolié de Wladimir-Volinsk, et par cela même allié pour le moment des Rostislawitchs, venait à leur secours avec l'appui des Polonais en guerre alors avec la Hongrie. Il mit le siége devant Wladimir-Volinsk. Le prince Mstislaw y ayant été tué, la ville allait se rendre quand il fut surpris et complétement battu par le prince de Lutzk Swiatosch, fils de David Swiatoslawitch, prince de Novgorod-Séversk. Obligé de fuir, il alla chercher du secours chez les Polowtzis. Revenant du steppe avec les khans Boniack et Altanupa, il attaquait les Hongrois devant Pérémysl et les taillait en pièces, favorisé par une sortie de Wolodar qui décida la victoire ; Coloman et Jaroslaw Swiatopolkowitch se sauvèrent avec peine, et leur armée poursuivie par les Polowtzis jusqu'au delà des

Carpathes, périt presqu'entièrement. David Igoréwitch rentra alors dans Wladimir-Volinsk.

Pour mettre fin à toutes ces guerres civiles, Wladimir Monomach et les princes de Tchernigow et de Novgorod-Sé-
1100. versk se réunirent en 1100 en un nouveau congrès à Wititcheff, auquel se joignit le grand-prince Swiatopolk Isiaslawitch. Appelé à y comparaître comme cause première de toutes ces luttes, David Igoréwitch y trouvait, dans les princes réunis, des juges sévères qui lui retirèrent sa principauté de Wladimir-Volinsk, en déclarant que : « Le couteau avec lequel il les avait frappés par un crime horrible dont on n'avait pas eu d'exemple en Russie, avait laissé chez eux tous une plaie qui saignait encore. »

Wladimir-Volinsk fut donnée à Jaroslaw Swiatopolkowitch. On n'accorda à David Igoréwitch que le château de Butchesck, auquel le grand-prince ajouta Doubno, Tchertorijsk, et plus tard Dorogobuj. Ce prince de si triste mémoire mourait dans cette dernière ville en 1112.

Sévères envers l'ennemi des Rostislawitchs, mais injustes envers ces derniers, les princes réunis à Wititcheff voulurent changer l'ordre de choses établi en Russie-Rouge, et proposèrent à Wolodar ne laissant aux deux frères que la principauté de Pérémysl seule, d'y garder Wassilko qu'ils voulaient frustrer par là de sa principauté de Térébowl, et cela au profit du grand-prince. Les deux frères rejetèrent avec indignation une décision aussi injuste. Swiatopolk Isiaslawitch, que ses défaites récentes n'avaient pas rendu plus prudent, ainsi que les princes de Tchernigow et de Novgorod-Séversk, voulaient déjà les obliger par la guerre à s'y soumettre, quand Wladimir Monomach, plus juste et plus généreux, les en empêcha en leur rappelant leur serment de Lubestch, qui garantissait solennellement à Wolodar et à Wassilko leurs principautés.

1113. Swiatopolk Michaël Isiaslawitch mourait en 1113, après avoir passé les dernières années de son triste règne à faire des guerres, souvent heureuses, contre les Polowtzis. Wladi-

mir Monomach devenait, à la joie unanime, grand-prince de Kiew.

Jaroslaw Swiatopolkowitch de Wladimir-Volinsk, après avoir aidé Boleslaw III, de Pologne, contre Sbignew, frère naturel de ce dernier, qui prétendait à la couronne, devint en
1117 l'allié de ce roi, contre Wolodar et Wassilko. Wladimir 1117.
Monomach prit parti pour les Rostislawitchs, avec d'autant plus d'ardeur que Jaroslaw, marié avec une de ses petites-filles et brouillé avec elle, l'avait chassée de Wladimir-Volinsk. Ayant refusé de se présenter à Kiew à l'arbitrage du grand-prince offensé, Jaroslaw se vit obligé de fuir en Pologne, et sa principauté fut donnée à Roman, quatrième fils de Wladimir Monomach (marié, dès l'année 1113, à une fille
de Wolodar), et après sa mort, en 1119, au huitième fils du 1119.
grand-prince André Wladimirowitch qui, en 1120, porta la
guerre en Pologne. En 1121, Jaroslaw chercha infructueuse- 1121.
ment à rentrer dans ses États, et assiégea en vain la ville de Tcherven.

Depuis que Wassilko, l'ennemi le plus dangereux des Polonais, avait été privé de la vue, Wolodar était celui qu'ils redoutaient le plus ; aussi cherchaient-ils de toute façon à lui
nuire. En 1122, ils parvinrent à s'en emparer par une tra- 1122.
hison concertée entre le roi Boleslaw III et un seigneur de sa cour, Danois d'origine, nommé Pierre Wlass qui, prétendant la défaveur du roi et un vif ressentiment contre lui, entrait au service de Wolodar et captait sa confiance au point de devenir son compagnon constant. Ainsi, profitant de l'isolement de ce prince à une chasse où il l'avait attiré, il le livra à un parti polonais aposté à cet effet, qui le conduisit prisonnier à Cracovie. A la nouvelle de la captivité de son frère, Wassilko offrit immédiatement pour sa rançon toutes ses richesses tant en chariots et chevaux, dit l'annaliste, qu'en or, argent, habits et vases précieux ; mais le roi polonais ne s'en contenta pas, et ne rendit la liberté au prince de Pérémysl qu'à la condition expresse que les deux frères s'u-

niraient à lui pour rendre Wladimir-Volinsk à Jaroslaw Swia-
1123. topolkowitch. Aussi, voyons-nous en 1123 les Rostislawitchs dans l'armée des rois Boleslaw III de Pologne et Étienne II de Hongrie, mettant le siége devant Wladimir-Volinsk, au secours de laquelle Monomach envoyait son fils aîné Mstislaw Wladimirowitch. La ville était prête à capituler quand Jaroslaw Swiatopolkowitch fut blessé à mort dans une reconnaissance. Ses alliés se dispersèrent. Boleslaw, faisant immédiatement la paix avec le grand-prince, se retira en Pologne. Le roi de Hongrie essaya de continuer le siége, mais se vit obligé bientôt de se retirer aussi. Wolodar et Wassilko virent avec joie la fin d'une guerre à laquelle ils avaient été forcés de prendre part. Cette expédition à contre-cœur fut le dernier fait d'armes des deux frères héroïques, morts tous
1124. deux dans la même année 1124. Leurs deux principautés furent partagées entre leurs enfants. Rostislaw, l'aîné des fils de Wolodar, devint prince de Pérémysl; son frère Wladimirko reçut Swénigorod; Ivan, l'aîné des fils de Wassilko, devint prince de Térébowl, et son frère Grégoire de Wsévolog.

1125. Wladimir Monomach mourant en 1125, laissait le trône de Kiew à son fils Mstislaw surnommé le Grand par ses contemporains. Ce prince qui, par sa mère Gyda, était petit-fils du dernier roi anglo-saxon Harold II Godwinson tué en 1066 à Hastings, et qui sous le nom de Haralor se trouve dans les Sagas irlandaises, était marié à Christine, fille du roi Ingel de Suède.

Digne fils de Monomach, Mstislaw commença son règne par obliger à la paix entre eux les descendants d'Oleg Swiatoslawitch, et par chasser les Polowtzis qui, à la nouvelle de la mort de son père, avaient franchi les frontières russes.

De même que son père Wolodar, Wladimirko devenait la terreur des Polonais contre lesquels il faisait, dès l'année
1126. 1126, la guerre avec des succès continuels à la tête de ses troupes et de celles de son frère aîné. De tous les Rostisla-

witchs, seul il avait hérité de l'esprit guerrier de sa race. Entouré d'ennemis et souverain d'une bien petite principauté, il sut de bonne heure mériter la réputation d'homme valeureux et de prince habile ; mais loin d'hériter de la loyauté de Wolodar et de Wassilko, bientôt oubliant leur généreux exemple, il regardait l'astuce comme la principale vertu d'un souverain et, plus tard, tous les moyens lui furent bons pour arriver à son but, même le parjure.

Le prestige seul de Monomach avait retenu son ambition; mais à peine ce grand homme mort, Wladimirko attaquait son frère, qui, soutenu par ses cousins les fils de Wassilko, le repoussait et l'obligeait à chercher secours en Hongrie, mettait le siége devant Novgorod. Mstislaw Wladimirowitch par son
autorité fit cesser cette lutte, qui avait eu lieu en 1127, et les 1127.
Rostislawitchs vécurent en paix dans leurs apanages respectifs.

Cette même année, le grand-prince commençait une guerre qui devait mettre fin à l'autonomie des princes de
Polotz; exilant en Grèce en 1129, cette branche aînée des 1129.
descendants de Wladimir le Grand, il nommait prince de Polotz son fils Isiaslaw.

Mstislaw le Grand mourait en 1132 emportant au tombeau 1132.
les regrets de la Russie entière. Le règne de son frère Jaropolk Wladimirowitch, mort en 1139, ne fut qu'une guerre continuelle tant contre les Olgowitchs princes de Tchernigow et de la Séverie, que contre son neveu Isiaslaw Mstislawitch et contre ses propres frères, dont le cadet Youry Wladimirowitch, prince de Sousdal, commençait à cette époque cette série de trahisons et de perfidies qui devaient aboutir à la ruine de l'ancienne Russie et de son antique capitale.

Après bien des vicissitudes, pendant les premières an-
nées de ce règne, Isiaslaw Mstislawitch devenait en 1135, 1135.
prince de Wladimir-Volinsk à la place de son oncle André Wladimirowitch qui, en échange, recevait Péréjaslaw. Les brillantes qualités d'Isiaslaw lui avaient valu tout l'at-

tachement que la Russie entière avait voué à son père le grand Mstislaw, et à son grand-père Monomach. Allié constant, contre ses propres oncles, de Wsévolod Olgowitch, prince de Tchernigow depuis 1127, et mari d'une de ses sœurs, il ne put cependant pas de sang-froid
1139. le voir s'emparer en 1139 du trône de Kiew, regardé comme revenant de droit à la lignée de Monomach; aussi embrassait-il alors le parti de ses oncles contre le nouveau grand-prince, qui, marchant en personne contre André Wladimirowitch de Péréjaslaw, envoyait contre le prince de Wladimir-Volinsk, qui déjà avait repoussé ses troupes, tous ses alliés: les Polonais, les Polowtzis et les Rostislawitchs; mais bientôt, ces derniers, honteux d'être les intruments d'un Olgowitch, non-seulement se déclaraient pour Isiaslaw Mstislawitch, mais encore se faisaient les médiateurs entre lui et ses ennemis : ses oncles et Wsévolod Olgowitch. Seul le prince Youry de Sousdal continua la guerre contre le prince de Wladimir-Volinsk sacrifiant le bien général à son ambition et devenant de plus en plus odieux à tous ses contemporains.

Grégoire Wassilkowitch, prince de Wsévolog, mourant
1140. en 1140 sans enfants, sa principauté fut prise sans partage par l'astucieux Wladimirko qui, la même année, à la mort de son frère aîné Rostislaw Wolodarewitch s'emparait aussi de Pérémysl au préjudice de son neveu Ivan Rostislawitch auquel il donnait cependant Swénigorod en apanage et qui, proscrit plus tard, dut à sa vie aventureuse le surnom de Berladnick, vagabond, sous lequel il est connu dans les annales de l'époque.

1141. En 1141, Ivan Wassilkowitch, mourant aussi sans enfants, Térébowl était incorporée aux États de Wladimirko, qui, transportant son séjour à Galitch, faisait de cette ville, qu'il affectionnait tout particulièrement, sa capitale et prenait dès lors le titre de prince de Galitch.

VII.

La seconde moitié du douzième siècle trouvait la Russie-Rouge partagée en deux principautés : celles de Galitch et de Wladimir-Volinsk.

Isiaslaw Mstislawitch devenant, en 1142, prince de Péréjaslaw, cédait Wladimir-Volinsk à Swiatoslaw, fils du 1142.
grand-prince Wsévolod Olgowitch. Wladimirko, profitant de cet événement, essaya, mais sans y réussir, de réunir sous son pouvoir toute la Russie-Rouge. Deux ans après, 1144.
il déclarait la guerre à Wsévolod Olgowitch, qui marcha contre lui avec Wiatcheslaw Wladimirowitch, prince de Tourow, Isiaslaw Mstislawitch, Rostislaw Mstislawitch, prince de Smolensk, et Boleslaw, prince de Masovie. Les deux armées se rencontrèrent sur le Szereth : celle du grand prince ayant pris position entre Wladimirko et ses États, ce dernier se décida à traiter par l'entremise d'Igor Olgowitch, frère du grand-prince, auquel il promettait son appui pour la succession au trône de Kiew. Cette paix ne dura que peu de mois. 1145.
En 1145, profitant de l'absence de leur souverain, les habitants de Galitch se donnèrent à son neveu, Ivan Rostislawitch Berladnick, et le proclamèrent leur prince. Wladimirko assiégea la ville pendant plusieurs mois avec peu de succès, et peut-être ne l'aurait-il pas prise ; mais ayant coupé la retraite à son neveu, qui avait fait une sortie trop aventureuse, il en

profita et punit sévèrement sa capitale de sa rébellion. Ivan Berladnick se sauva à Kiew, auprès du grand-prince. Ce dernier prit parti pour lui et alla mettre le siége devant Swénigorod; mais, tombé malade, il dut retourner à Kiew, où il mourait peu après.

1146. Igor Olgowitch ne fut reconnu grand-prince qu'avec peine par les habitants de Kiew, dont tous les vœux se portaient vers Isiaslaw Mstislawitch qui, appelé par eux, marchait sur la capitale et l'occupait six semaines après la mort de Wsévolod Olgowitch. Le malheureux Igor fut mis dans un couvent. Au lieu d'appeler pour régner à Kiew le plus âgé de ses oncles, Wiatcheslaw de Tourow, suivant l'usage de l'époque, Isiaslaw Mstislawitch voulut garder le trône pour lui-même. Cet acte ambitieux réunit contre lui les deux lignées rivales des Monomachowitchs et des Olgowitchs, coalition formidable à laquelle il n'eut à opposer que ses propres forces et l'appui seul de ses frères. Il osa cependant prendre l'initiative de la guerre et la porta dans les États de ses ennemis. Aveuglés par leur amour pour le prince de leur choix, les habitants de Kiew, indignés de l'animosité des autres princes contre lui, profitèrent de son absence pour massacrer dans un mouvement populaire, au printemps de
1147. 1147, le malheureux Igor Olgowitch, qu'ils regardaient comme le plus grand ennemi d'Isiaslaw Mstislawitch. Ce dernier, au désespoir de ce triste événement, prévit que la calomnie s'en emparerait pour s'en prévaloir contre lui.

Oubliant son ancienne amitié pour Isiaslaw Mstislawitch, Wladimirko se déclarait aussi contre lui, et, par son alliance,
1149. donnait en 1149 au prince Youry Wladimirowitch, la possibilité de porter la guerre dans la Russie méridionale, avec les Olgowitchs et des nuées de Polowtzis, ses alliés constants. Youry assiégeait dans Péréjaslaw les frères du grand-prince, l'obligeant ainsi à abandonner ses avantages et à venir défendre son propre pays. Isiaslaw Mstislawitch, arrivant au secours de la place assiégée, fut complétement battu le 23

août, les Torks et les Berendeïs n'ayant pas tenu, et les habitants de Péréjaslaw s'étant déclarés contre lui, il se voit obligé de fuir à Wladimir-Volinsk chez son frère Swiatopolk, qui en était prince depuis 1148 et qui lui céda la ville de Lutzk. Youry occupait Kiew, se déclarait grand-prince à la place de son aîné Wiatcheslaw, et l'année suivante, se croyant affermi sur le trône, il commençait, aidé par le même Wiatcheslaw et par Wladimirko, la guerre contre Isiaslaw Mstislawitch par le siége de Lutzk, où se distingua André Youriéwitch, connu plus tard, sous le nom de Bogoliubsky, comme l'ennemi le plus acharné de Kiew et surtout de la race de Msistislaw le Grand.

Wiatcheslaw et Wladimirko réussirent à rétablir la paix entre les belligérants. Isiaslaw Mstislawitch dut subir la loi du vainqueur et redevenir prince de Wladimir-Volinsk, abandonnant Kiew, qui devait être cédé par Youry à Wiatcheslaw Wladimirowitch. Mais Youry, qui avait cimenté son alliance avec le puissant prince de Galitch en donnant à Jaroslaw Wladimirkowitch sa fille Olga en mariage, ne voulant observer aucune des conditions convenues, Isiaslaw Mstislawitch dut recommencer la guerre. Surprenant à Péressopnitza l'armée de Youry, il marchait sur Kiew. Youry n'a que le temps de se sauver; les Torks et les Berendeïs passent à Isiaslaw, à la rencontre duquel les habitants de Kiew se portent avec enthousiasme. Wiatcheslaw, qui de Wichégorod s'était hâté de venir à Kiew après la fuite de Youry, se retire de nouveau à Wichégorod à la suite des prières personnelles de Isiaslaw Mstislawitch, qui craignait un nouvel excès populaire. Youry, s'étant renforcé par les princes de Tchernigow et de Novgorod Séversk, marche sur Kiew, ainsi que Wladimirko de Galitch; Isiaslaw Mstislawitch alors cédait Kiew à Wiatcheslaw, qui, après quelque hésitation, consentit à venir occuper le trône de la grande-principauté. Plein de confiance, Isiaslaw se porte alors au devant de Wladimirko; mais, à Swénigorod, il se voit abandonné par les Torks et les Beren-

deïs et succombant sous les forces supérieures de son ennemi, il se retire à Kiew, où il manque être surpris par Youry, qui était déjà devant cette ville.

Wiatcheslaw fuit à Wichégorod et Isiaslaw Mstislawitch à Wladimir-Volinsk. Wladimirko occupait Kiew, et, après y avoir laissé Youry, il retournait à Galitch. Le roi Geysa de Hongrie, allié d'Isiaslaw Mstislawitch, se déclarant pour lui, passait les Carpathes malgré la saison déjà avancée, s'emparait de Sanok, et allait mettre le siége devant Pérémysl; mais il retournait bientôt dans ses États sur l'intercession de plusieurs personnages marquants de sa suite, prêtres et laïques,
1151. achetés par Wladimirko. Au printemps de 1151, renforcé par un corps auxiliaire de dix mille Hongrois, Isiaslaw Mstislawitch marche sur Kiew; Wladimirko le suit sur ses talons. Reçu en libérateur par les habitants de la grande-principauté, le prince de Wladimir-Volinsk trompe le Galicien par des feux de bivouac simulés et, gagnant ainsi une marche de nuit, surprend Belgorod, puis Kiew même, d'où Youry n'a que le temps de se sauver, abandonnant tout son avoir. Wladimirko, indigné de la fuite honteuse de son allié, retourne sans coup férir dans ses États.

A peine établi à Kiew, Isiaslaw Mstislawitch y rappelle le vieux Wiatcheslaw, pour y régner ensemble. Youry, renforcé encore une fois par les Olgowitchs et les Polowtzis, reparaît de nouveau devant Kiew. Il est repoussé; sachant que le prince de Galitch venait à son aide, il se retire vers les États de ce dernier, poursuivi par Isiaslaw Mstislawitch, que ses frères venaient de renforcer. Il est rejoint sur la route et battu par le grand-prince, qui est grièvement blessé dans cette victoire signalée.

S'étant sauvé avec un petit nombre d'hommes à Péréjaslaw, Youry s'y vit assiégé par les vainqueurs et, encore une fois abandonné par Wladimirko, il dut accepter la paix que le grand-prince lui proposait généreusement : promettre sous serment de se retirer dans sa principauté de Sousdal, lais-

sant en repos la Russie méridionale. Mais, trompant de nouveau son ennemi trop confiant, Youry, à peine libéré de l'armée assiégeante, appelle à lui les Polowtzis et le prince de Galitch qui, d'ami de jeunesse de l'héroïque Isiaslaw, était devenu son ennemi tout autant que le prince de Sousdal lui-même. Entrant immédiatement en campagne, Wladimirko surprend nuitamment un corps hongrois près de Dorogobuj, Mstislaw, fils du grand-prince, qui amenait ces auxiliaires à son père, se sauva presque seul à Kiew. Isiaslaw Mstislawich, à cette nouvelle, met de nouveau le siége devant Péréjaslaw. Youry Wladimirowitch aux abois promet encore une fois, par serment, de se désister de toute prétention sur Kiew et de se retirer à Sousdal. Malgré les instances de son fils André Bogoliubski, il manque cependant encore à sa parole. Assiégé de nouveau par le grand-prince, que cette fois soutenaient les princes de Tchernigow, les anciens alliés du parjure, il dut demander la paix, qu'Isiaslaw Mstislawitch lui accorda pour la troisième fois, et se décida enfin à partir pour Sousdal.

Après avoir vaincu Youry Wladimirowitch et détruit Gorodock, le dernier refuge en Russie méridionale de ce mortel ennemi, le grand-prince marche, en 1152, contre Wladimirko, combinant ses opérations avec le roi Geysa, qui, de son côté, descend des Carpathes. Ils se réunissent sur le San, près de Jaroslawl, et rencontrent, non loin de Pérémysl, l'armée du prince de Galitch. Le vaillant Isiaslaw passe le fleuve à gué, bravement secondé par les Hongrois, et renverse les Galiciens ; Wladimirko se sauve avec peine et s'enferme dans Pérémysl, que les vainqueurs auraient emporté d'emblée, si leurs troupes ne s'étaient débandées dans le pillage du camp ennemi. Se voyant cerné, sur le point d'être forcé de se rendre et sans espoir de salut, l'astucieux Wladimirko entame dans la nuit même, après sa défaite, de nouvelles corruptions sur l'entourage du roi de Hongrie, auquel il fait dire mensongèrement qu'il était grièvement blessé et à la

1152.

mort. Geysa, dès le lendemain, engagea le grand-prince à laisser leur ennemi mourir en paix.

Isiaslaw Mstislawitch ne s'y prêtait qu'avec peine, retenu surtout par son Mstislaw fils, qui, plus clairvoyant, conseillait de ne pas se fier aux ruses de leur ennemi. Le roi finit cependant par l'emporter, et Wladimirko reçut des promesses de paix sous la condition de rendre à Isiaslaw Mstislawitch toutes les villes de la Volhynie dont il s'était emparé pendant ces dernières années. Se disant à la mort, Wladimirko reçut au lit les envoyés du grand-prince et du roi de Hongrie, et jura la paix à ces conditions, baisant la croix comme garantie de ses promesses.

Mais quand Isiaslaw Mstislawitch voulut faire occuper les villes de Boujsk, Schoumsk, Tihoml, Wigoscheff et Gnoinitza, que d'après le traité de paix, Wladimirko devait lui rendre, ce dernier, tranquillisé par la retraite déjà effectuée des armées ennemies, s'y refusa et n'observa de même aucune des autres stipulations de la paix qu'il venait de jurer. Bien au contraire, apprenant que son ancien allié Youry Wladimirowitch, tout aussi perfide que lui, était de nouveau en marche contre Kiew, il se prépara aussi à recommencer la guerre. Le prince de Sousdal, furieux du sac de Gorodock et croyant le grand-prince occupé à la guerre contre le prince de Galitch, avait effectivement appelé les Polowtzis, et, aidé par Swiatoslaw Olgowitch de Novgorod-Séversk, il assiégeait,
1153. dans les premiers jours de 1153, Tchernigow, dont le prince avait refusé de prendre part à cette nouvelle levée de boucliers contre Isiaslaw Mstislawitch.

Youry était déjà au moment de prendre Tchernigow, quand il apprit que le grand-prince marchait au secours de cette ville, et avait déjà passé le Dniepr. Les Polowtzis, à cette nouvelle, ayant abandonné leur allié, il dut se retirer dans ses États. Isiaslaw Mstislawitch s'arrêta sur l'Alta, et, trop généreux dans sa loyauté, dont il était constamment la victime, il accorda encore une fois la paix à

son perfide ennemi et au prince de Novgorod-Séversk.

Alors il envoya, pour sommer Wladimirko de remplir enfin les conditions de la paix qu'il avait jurée sur la croix, le boyard Pierre Borislawitch, qui avait été témoin oculaire de la scène de nuit où le prince de Galitch, pour obtenir la paix, s'était fait passer pour blessé à mort. Wladimirko refusa, se moquant de son serment. Ce jour même, allant à vêpres fort dispos, la vue du départ de l'envoyé d'Isiaslaw Mstislawitch le mit de bonne humeur et il recommença à rire de son serment; mais quand, en revenant de vêpres, il se retrouvait à cette même place, il tombait frappé d'apoplexie et mourait dans la nuit même. Rappelé en toute hâte à Galitch, Pierre Borislawitch fut tout étonné de voir tout le monde en deuil, et de trouver, au lieu de Wladimirko, qu'il venait de quitter en santé florissante, son fils Jaroslaw sur le trône. Ce dernier promit d'exécuter les stipulations de la paix; mais, pas plus que son père, il ne tint parole.

Jaroslaw Wladimirkowitch succédant à son père, en 1153, trouvait la principauté de Galitch s'étendant des Carpathes au Nord, vers la Pologne et la principauté de Wladimir-Volinsk; touchant à l'Orient à la grande-principauté de Kiew; enclavant au Sud la Bukowine actuelle ainsi que la Bessarabie et une partie de la Moldavie, le long du Pruth et du Szereth jusqu'au Danube; exerçant sa souveraineté sur les villes russes fondées par des aventuriers (Berladnicks) dans la proximité de ce fleuve et le long des côtes de la mer Noire, depuis l'embouchure du Dniester jusqu'à celle du Danube.

Voyant que le nouveau prince de Galitch ne cherchait qu'à gagner du temps, Isiaslaw Mstislawitch marcha contre lui au mois de mars 1153, avec son fils Mstislaw et ses frères Wladimir de Dorogobuj et Swiatopolk de Wladimir-Volinsk. Les ennemis se rencontrèrent devant Térébowl, et la bataille, quoique meurtrière, fut indécise, le grand-prince ayant été victorieux à l'aile qu'il commandait et ses frères ayant été défaits à celle où ils se trouvaient. La nuit, resté maître du

champ de bataille, ayant de nombreux prisonniers, se voyant abandonné par une grande partie de son armée taillée en pièces et débandée, et craignant de se voir, avec son aile victorieuse, coupé de ses États, Isiaslaw Mstislawitch se décida à faire passer ses prisonniers au fil de l'épée, et se retira le lendemain, après cet acte barbare de triste nécessité, laissant la principauté de Galitch dans un deuil général.

Il eut encore une fois à repousser une nouvelle attaque,
1154. en 1154, de Youry Wladimirowitch, et, la même année, il nommait prince de Wladimir-Volinsk, son frère Jaroslaw, à la place de Swiatopolk Mstislawitch, qui venait de mourir. Jaroslaw cédait Wladimir-Volinsk, l'année suivante, à son oncle Wladimir Mstislawitch, et gardait Lutzk comme principauté.

L'héroïque Isiaslaw Mstislawitch mourait en novem-
1154. bre 1154, peu de mois après l'astucieux Wladimirko de Galitch. Ainsi disparaissaient de la scène du monde, presque en même temps, ces deux princes qui avaient régné ensemble en Russie-Rouge, et qui, dans leur jeunesse, avaient été liés d'amitié par la même valeur chevaleresque.

Le fondateur de la principauté de Galitch avait hérité des grandes qualités de son père, l'immortel Wolodar, mais sans posséder, comme nous l'avons vu, la droiture de son caractère ; astucieux et souvent perfide, tous les moyens lui étaient bons pour l'agrandissement de sa puissance, et, sous son sceptre, les peuples n'étaient que des instruments de force. Aussi était-il craint de tous ses voisins, admiré par ses contemporains, mais peu aimé de ses sujets.

Isiaslaw Mstislawitch était l'idole de la Russie entière; il posséda au plus haut degré les grandes qualités qui élevaient tellement la race héroïque du grand Mstislaw au-dessus des autres lignées de princes russes. Sa générosité égalait sa vaillance.

VIII.

Inconsolable de la mort de son neveu, trop âgé pour supporter seul le fardeau du pouvoir, Wiatcheslaw Wladimirowitch appelait Rostislaw, frère du défunt grand-prince, comme co-régent au trône de Kiew. Le prince de Smolensk y arrivant au commencement de 1155, trouva son vieil 1155.
oncle mourant, et n'eut que le temps de lui fermer les yeux. L'amour traditionnel des habitants de Kiew pour sa lignée lui facilita la prise de possession du trône, l'audace de son neveu Mstislaw Isiaslawitch l'encourageant surtout à cet acte trop décisif pour son caractère. Aussi, à la nouvelle que son oncle Youry Wladimirowitch revendiquait pour lui-même la grande-principauté et que les Olgowitchs soutenaient ses prétentions, n'eut-il pas le courage de résister, et retournant à Smolensk, il abandonnait Kiew, à la grande indignation de Mstislaw Isiaslawitch, qui s'en fut chez son frère Jaropolk, prince de Lutzk.

Le prince de Tchernigow, Isiaslaw Davidowitch, occupait Kiew, qu'il eut même la velléité de garder ; mais il se vit obligé de céder la ville à Youry, qui y arrivait le 20 mars.

Le nouveau grand-prince chercha à rester en paix avec tous les princes de la Russie méridionale, déversant sur Mstislaw Isiaslawitch seul, toute la haine qui l'avait animé

contre son père. Usant de toute l'influence et de toute l'autorité que sa nouvelle dignité lui donnait, il obligea son beau-fils Jaroslaw Wladimirkowitch de se déclarer contre Mstislaw. Le prince de Galitch entra inopinément en campagne, assiégea Lutzk, aidé par le prince Wladimir Mstislawitch de Wladimir-Volinsk. Mstislaw alla chercher refuge et secours en Pologne et Jaroslaw, son frère, après avoir chassé les ennemis de devant sa ville, se soumettait au grand-prince, qui offrait à Mstislaw aussi une paix à laquelle ce dernier ne voulut pas consentir, résistant seul à Youry Wladimirowitch et refusant d'aller à Kiew faire sa soumission à l'ennemi acharné de sa famille. Abandonné à ses seules forces, voyant ses propres oncles prendre parti pour le grand-prince auquel obéissait toute la Russie méridionale, le digne fils du brave Isiaslaw Mstislawitch perdit patience, et venant en Russie avec des auxiliaires polonais, il attaquait à l'improviste son oncle Wladimir Mstislawitch et le chassait de
1156. Wladimir-Volinsk, au commencement de 1156. Youry et Jaroslaw de Galitch marchèrent immédiatement contre Mstislaw; le premier mettait le siége devant Wladimir-Volinsk, et son beau-fils investissait Tcherven; mais, battus par Mstislaw dans une sortie, le grand-prince fuyait à Kiew, poursuivi par le brave Isiaslawitch jusqu'à Dorogobuj; Jaroslaw se repliait sur Galitch. S'alliant alors avec les princes de Tchernigow et de Smolensk, Mstislaw s'apprêtait déjà à marcher à la délivrance de Kiew, quand il apprenait la nouvelle de la mort de Youry Wladimirowitch.

Le dernier fils de Monomach descendait dans la tombe le
1157. 10 mai 1157, haï de ses nouveaux sujets, au point qu'à peine il avait les yeux fermés, ils vinrent piller son palais. Ce triste prince, connu dans notre histoire sous le nom de Longuemain, et comme fondateur de plusieurs villes de la Russie du Nord, est regardé par plusieurs auteurs comme celui de Moscou, dont on parle pour la première fois dans son règne. Sa mémoire est restée odieuse dans la vieille Rus-

sie, dont il commença l'affaiblissement par les guerres intestines suscitées par ses intrigues et par sa haine envers la descendance de son frère aîné Mstislaw le Grand.

Peu de mois avant sa mort, ce prince déloyal s'était rendu coupable d'une action infâme : Ivan Berladnick, depuis qu'il avait été chassé de Galitch par Wladimirko, avait constamment servi avec fidélité Youry Wladimirowitch, quand, dans les derniers mois de 1156, étant à Sousdal, il fut sans aucune raison plausible arrêté, enchaîné et conduit à Kiew, sur l'ordre du même Youry qui voulait le livrer à son beau-fils Jaroslaw. L'intercession seule du clergé parvint à empêcher la mise à exécution de cette trahison. Le grand-prince, craignant le ressentiment de sa victime, la renvoyait dans les prisons de Sousdal.

En chemin, Berladnick fut libéré par ordre du prince de Tchernigow, Isiaslaw Davidowitch, au service duquel il passa.

La haine des habitants de Kiew était telle contre l'indigne fils de ce Monomach tant aimé par eux, qu'ils ne voulurent pas permettre que Youry fût enterré chez eux, et appelèrent avec acclamation pour les gouverner le principal de ses ennemis Isiaslaw Davidowitch de Tchernigow.

André Bogoliubsky et Mstislaw Isiaslawitch, seuls parmi les descendants de Monomach, auraient pu, par leurs qualités personnelles, s'opposer à l'avénement d'un Olgowitch au trône de Kiew; mais le fils de Youry ne partageait pas le goût de son père pour la Russie méridionale et préférait ses États du Nord de la Russie. Mstislaw Isiaslawitch, d'après les idées de l'époque, ne pouvait avoir de prétentions sur la grande-principauté qu'en faveur de son oncle Rostislaw, qui, d'un caractère pacifique, ne demandait que le repos dans sa principauté de Smolensk; aussi, personnellement lié avec Isiaslaw Davidowitch, n'inquiéta-t-il nullement sa prise de possession de la grande-principauté, se contentant de Wladimir-Volinsk.

Ennemi du prince de Galitch et protecteur de Ivan Berladnick, le nouveau grand-prince ne voulut pas s'opposer aux tentatives du Rostislawitch pour rentrer dans son héri-
1158. tage. En 1158 ces essais furent tellement actifs qu'ils donnèrent enfin l'éveil à Jaroslaw Wladimirkowitch, qui, plus perfide encore, s'il est possible, que son père, chercha alors par des menées et des calomnies à armer contre son cousin les princes de la Russie méridionale et de la Pologne, jusqu'au roi de Hongrie. Il y réussit pleinement : tous ils envoyèrent sommer le grand-prince de Kiew de livrer Berladnick à son puissant ennemi. Généreux et loyal, Isiaslaw Davidowitch refusa naturellement de le faire et s'attira ainsi l'animosité de tous ces princes, augmentant encore plus la haine du prince de Galitch. Voulant éviter des embarras à son protecteur, Ivan Berladnick quitta Kiew et alla dans les Steppes, d'où, ayant rassemblé des Polowtzis et près de six mille vagabonds russes, que pour la première fois on trouve dans les chroniques sous le nom de Cosaques, il s'établit dans les villes situées sur le Danube, alors russes, actuellement moldaves. De là, faisant des incursions dans la principauté de Galitch et interceptant le commerce avec la Grèce, il finit par entrer dans le cœur même des États de son cousin, prit la ville de Koutchilmina et assiégea Ouchitza; mais il mécontenta ses alliés des Steppes en les empêchant de donner l'assaut à cette ville, dans la crainte de la voir pillée par eux; il s'en vit abandonné et dut lever le siége d'Ouchitza. A ce moment même, il était appelé à Kiew par le grand-prince, qui voyait se former contre lui une formidable coalition; Jaroslaw de Galitch était parvenu à mettre dans ses intérêts tous les princes de la Russie-Rouge : Wladimir Andréitch de Dorogobuj, Jaroslaw Isiaslawitch de Lutzk, et Mstislaw Isiaslawitch de Wladimir-Volinsk, qui oubliait son ancienne amitié pour le grand-prince.

Isiaslaw Davidowitch effrayé rechercha l'aide de ses cousins, les princes Swiatoslaw Olgowitch de Tchernigow

et Swiatoslaw Wsévolodowitch de Novgorod-Séversk. Ces princes s'étant déclarés pour lui, ses ennemis différèrent l'exécution de leurs projets contre le grand-prince, sans en abandonner l'idée. Ne se faisant pas d'illusion sur le répit que lui valait l'intercession de ses cousins, Isiaslaw Davidowitch crut qu'en prenant l'initiative de la guerre contre le prince de Galitch il pourrait conjurer l'orage qui le menaçait, dans l'espoir surtout que Jaroslaw, qui, de même que son père Wladimirko, ne s'était point concilié l'affection de ses sujets, serait facilement chassé par Ivan Berladnick, héritier légitime, que ses brillantes qualités et ses malheurs avaient rendu populaire, et qui était appelé à grands cris par ses partisans fort nombreux. Dans l'intention d'entrer en Russie - Rouge, le grand-prince, sans attendre le secours de ses cousins, ouvrait la campagne avec des nuées de Polowtzis. Mais il se vit prévenu et trouva Belgorod déjà occupé par Jaroslaw de Galitch et Mstislaw Isiaslawitch. Profitant de la supériorité numérique de son armée, il les y assiégea, comptant finir la guerre d'un seul coup, quand la trahison des Torks et des Berendeïs, qui, comme d'usage, faisaient partie de l'armée du grand-prince, vint détruire son espérance et changer le cours des événements. Ces barbares qui, de même que les habitants de Kiew et tous les Russes méridionaux, avaient reporté sur Mstislaw l'affection qu'ils avaient eu pour son père Isiaslaw, son grand-père Mstislaw et son aïeul Monomach, entrèrent secrètement en négociations avec lui, mirent le feu à leur camp et passèrent de nuit aux assiégés. A la nouvelle de cette trahison, les Polowtzis se débandèrent; vigoureusement poursuivis, ils trouvèrent en grande partie la mort dans les flots de la Rout et du Dniepr. Le malheureux Isiaslaw Davidowitch, se voyant abandonné, dut se retirer à Wichégorod et de là à Homel, d'où il se jeta dans la province de Wiatka, appartenant alors à la Séverie, dont il voulait punir le prince pour n'être pas venu à son aide.

Les alliés entrèrent dans Kiew et, par suite d'un accord préalable, ils engagèrent Rostislaw Mstislawitch à venir de Smolensk prendre possession du trône des grands-princes de Russie. Il ne s'y décida qu'après plusieurs mois, et vint à
1159. Kiew en 1159. Ligué avec ses neveux et les Olgowitchs, le nouveau grand-prince obligea Isiaslaw Davidowitch, après une lutte le plus souvent défavorable pour ce dernier, à s'adresser, avec des demandes de secours, à André Bogoliubsky, qui venait de fonder dans la Russie septentrionale la nouvelle grande-principauté de Wladimir sur la Kliasma, ville qu'il préférait à la vieille Sousdal.

1160. En 1160, le prince de Tchernigow étant brouillé avec Rostislaw Mstislawitch, et Swiatoslaw Wsévolodowitch de Novgorod Séversk ayant passé du côté de son cousin; Isiaslaw Davidowitch, après diverses vicissitudes, passa avec son armée le Dniepr, sur la glace, à Wichégorod, et parut inopinément devant Kiew, où il surprit le grand-prince et Wladimir Andréitch de Dorogobuj; ce dernier courut à Tortchesk, à la recherche des Berendeïs, Rostislaw Mstislawitch se jeta dans Belgorod, où il fut secouru par son neveu Jaroslaw Isiaslawitch de Lutzk. Isiaslaw Davidowitch ayant ainsi occupé Kiew, ne tint pas compte des instances de Swiatoslaw Olgowitch de Tchernigow, qui s'était abstenu de prendre part à cette guerre et engageait vivement son cousin à chercher à faire sa paix avec le grand-prince; bien au contraire, il se hâta de cerner ce dernier dans Belgorod.

Le siége de cette place durait depuis un mois, quand, dans
1161. les premiers jours de 1161, Isiaslaw Davidowitch apprit que Mstislaw Isiaslawitch venait au secours du grand-prince, à la tête de ses troupes et de celles du prince de Galitch, tandis que, de leur côté, Wladimir Andréitch et Rurick, fils du grand-prince, amenaient les Berendeïs. Réunis à l'armée de Mstislaw à Kotelnitza, ces derniers demandèrent la permission de reconnaître l'armée assiégeante. A leur vue, les Polowtzis, qui formaient les principales forces d'Isiaslaw Davido-

witch se dispersèrent, poursuivis bientôt, tant par les assiégés que par l'armée du prince de Wladimir-Volinsk. Emporté par les fuyards et digne d'un meilleur sort, le malheureux Isiaslaw Davidowitch périt misérablement par la main d'un Tork, qui lui fendit la tête. Mstislaw et le grand-prince le trouvèrent nageant dans son sang, et ne purent qu'adoucir ses derniers moments. Cette mort (6 mai 1161) détruisit le dernier espoir du malheureux Ivan Berladnick, qui dans Isiaslaw Davidowitch perdait son seul protecteur. Obligé d'abandonner la Russie, il se réfugia à Thessalonique, où, la même année, il mourait empoisonné à l'instigation de son cousin Jaroslaw.

Rentré dans Kiew, le grand-prince oublia sa brouille avec Swiatoslaw Olgowitch de Tchernigow, il ne voulut pas se souvenir de l'aide que le prince de Novgorod-Séversk avait donnée à son ennemi ; il réussit même à rester dans des relations de paix avec André Bogoliubsky; mais, jaloux de la supériorité et de la valeur de Mstislaw, son neveu, il ne sut pas lui être assez reconnaissant, craignant surtout de sa part le même ascendant que Wiatcheslaw avait subi de la part d'Isiaslaw Mstislawitch. Le prince de Wladimir-Volinsk retourna chez lui mécontent et prêt à se déclarer contre son
oncle. Cette situation dura entre eux toute l'année suivante ; 1162.
mais, en 1163, Rostislaw Mstislawitch se réconcilia avec son 1163.
neveu en passant par toutes ses prétentions et en lui cédant les villes de Tortchesk, Belgorod et Kanew, que Mstislaw revendiquait.

En 1165, Swiatoslaw Olgowitch étant mort, Swiatoslaw 1165.
Wsevolodowitch devenait prince de Tchernigow et était remplacé à Novgorod-Séversk par Oleg, fils du défunt.

En 1166, le grand-prince, afin de libérer des incursions 1166.
des Polowtzis la ligne commerciale de la Grèce, fit une grande expédition dans les Steppes et se porta jusqu'à la hauteur de Kanew, avec les forces réunies de tous les princes de la Russie méridionale. Les troupes galiciennes y prirent

part sous les ordres de Mstislaw Isiaslawitch, auquel le prince Jaroslaw, peu valeureux, semble-t-il, en laissait habituellement le commandement.

1167. Rostislaw Mstislawitch mourait en 1167, peu de mois après cette expédition. Sa dernière volonté, conforme aux désirs unanimes de tous les princes de la Russie méridionale, ainsi que de la nation entière, des boyards, de l'armée, des mercenaires Torks et Berendeïs, appelait au trône de Kiew, Mstislaw Isiaslawitch, digne rejeton d'une souche tant aimée. Seul contraire à des désirs unanimes, son oncle Wladimir, jaloux de ses mérites, n'oubliant pas d'avoir été chassé par lui, en 1156, de Wladimir-Volinsk, et s'appuyant sur ses droits d'ancienneté, voulut s'opposer à cette nomination. Il s'empara de Tortchesk et s'enferma dans Wichégorod, élevant ouvertement l'étendard de la révolte. Cet événement encouragea le propre frère du nouveau grand-prince, Jaroslaw Isiaslawitch de Lutzk, ainsi que les fils de Rostislaw Mstislawitch, et le prince Wladimir Andréitch de Dorogobuj, à vouloir profiter de l'absence de Mstislaw, que les affaires de sa principauté retenaient à Wladimir-Volinsk, et à chercher à s'emparer à main armée de différentes villes de la grande-principauté. A cette nouvelle, Mstislaw, soutenu par le prince de Galitch, son fidèle allié, marche sur Kiew. Rencontrant en chemin tous les princes séditieux, qui, effrayés, venaient lui faire leur soumission, il leur pardonna généreusement, heureux de n'avoir pas à ternir les commencements de son règne par une guerre civile ; seul, Wladimir Mstislawich ne voulut pas se soumettre à son neveu. Assiégé dans Wichégorod et obligé de se rendre, il reçut cependant, lui aussi, son pardon du grand-prince, qui même ajouta Kostelnitza à sa principauté. Dans une entrevue qu'ils eurent au couvent de Petchersky à Kiew, l'oncle prêta serment de fidélité au neveu ; mais en même temps il conspirait traîtreusement contre lui. Refusé par ses boyards avec indignation dans ses propositions d'assassinat sur la personne du grand-

prince, Wladimir Mstislawitch s'adressait aux Berendeïs, avec lesquels il avait déjà tramé des projets de révolte ; mais le voyant abandonné des siens, ces barbares le poursuivirent à coups de flèches. A peine put-il se sauver par une fuite rapide à Dorogobuj ; repoussé par Wladimir Andréitch, qui ne lui permit même pas l'entrée dans sa ville, et craignant la vengeance du grand-prince, il quitta la Russie méridionale et alla chercher protection auprès d'André Bogoliubsky.

Ce prince, ennemi personnel de Mstislaw depuis les luttes funestes de leurs pères, où tous deux s'étaient distingués par le même mérite et le même courage, ce prince, le plus puissant de la Russie septentrionale et tendant à y créer une unité nouvelle, devait devenir encore plus l'ennemi acharné de son rival, dont la valeur personnelle seule pouvait soutenir, avec quelque chance de succès, les droits de l'ancienne capitale russe contre les prétentions ambitieuses de la nouvelle grande-principauté de Wladimir.

Mais tout en accueillant Wladimir Mstislawitch, André Bogoliubsky ne voulut cependant pas admettre en sa présence le parjure, lui permettant seulement un asile dans la principauté de Riasan qui, quoique sous des princes indépendants, subissait l'autorité de la nouvelle grande-principauté.

A peine sur le trône de Kiew, Mstislaw résolut de délivrer des Polowtzis le midi de la Russie. A cet effet il se portait dans les Steppes, au mois de mars 1168, avec ses frères, ses 1168.
cousins, les fils de Rostislaw Mstislawitch, et les Olgowitchs, s'avançant jusqu'à Kanew, et chassant devant lui ces nomades effrayés d'un si formidable armement.

Cette expédition eut des conséquences bien fatales : elle inspira à plusieurs des princes qui y avaient pris part, de la jalousie contre Mstislaw, duquel ils croyaient avoir à se plaindre, et dont, au fond, ils ne faisaient qu'envier les grandes qualités. Ajoutant foi à des bruits calomnieux, d'après lesquels il aurait profité de la nuit pour enlever aux Polowtzis

du butin sans vouloir le partager avec les autres princes, Wladimir Andréitch de Dorogobuj se déclarait contre lui, ainsi que ses cousins, les fils de Rostislaw Mstislawitch.

La même année, le grand-prince de Kiew envoyait, sur la demande des habitants de Novgorod, pour régner sur eux, son fils Roman, adolescent alors, et depuis si fameux dans l'histoire de la Russie-Rouge.

Ce dernier événement mit le comble à l'animosité d'André Bogoliubsky, à l'autorité duquel Novgorod seule résistait dans la Russie du Nord. Entrant en relations avec tous ceux des princes de la Russie méridionale qui déjà secrètement étaient ennemis de Mstislaw, il suscita la formidable ligue qui devait détruire à jamais la prépondérance de Kiew, et finir par la rendre vassale de la nouvelle capitale du Nord : Wladimir sur la Kliasma.

1169. Au printemps de 1169, tout en restant lui-même dans sa ville de prédilection, Bogoliubsky envoyait contre le grand-prince de Kiew, sous les ordres de son fils Mstislaw Andréitch, une nombreuse armée, formée des contingents de la grande principauté de Wladimir et Sousdal, et des principautés de Riasan et de Mourom; il s'y joignit ceux de dix princes coalisés : deux frères d'André : Gleb de Péréjeslaw et Wsévolod; son neveu Mstislaw Rostislawitch; Oleg Swiatoslawitch de Novgorod-Séversk, avec son frère cadet Igor (le héros du plus ancien poëme russe); Wladimir Andréitch de Dorogobuj et les quatre fils du grand prince Rostislaw : Roman, prince de Smolensk, David, Rurick et Mstislaw.

L'orage était déjà prêt à éclater sur la tête du grand-prince de Kiew, que le héros n'en avait aucune appréhension, n'ayant rien à se reprocher vis-à-vis des princes de la Russie méridionale, ses parents, qu'il croyait ses alliés, et qui déjà étaient ses ennemis. L'armée de la ligue était déjà réunie sous Wichégorod, qu'il ne se doutait de rien et s'affaiblissait encore en envoyant à Novgorod, au secours de son

fils Roman, avec un détachement de Torks et de Berendeïs, Mihaïl Youriéwitch, un des frères de Bogoliubsky, qui, exilé par lui à Constantinople, avait reçu du grand-prince de Kiew, à son retour de la Grèce, la ville de Tortchesk en apanage. Le prince Mihaïl Youriéwitch et son détachement tombèrent entre les mains de l'armée de la ligue, qui quelques jours plus tard, parut inopinément devant Kiew.

Mstislaw eut à peine le temps d'appeler à lui les Torks et les Berendeïs, que déjà il se trouvait attaqué de tous côtés. Pendant deux jours il défendit, avec son frère Jaroslaw de Lutzk, son seul allié, la vieille capitale de la Russie avec un courage surhumain. Le 8 mars 1169 l'armée de la ligue, 1169.
dans un assaut général, emportait la ville qui, à la honte des princes confédérés, fut pillée et saccagée pendant trois jours. On ne donna merci ni à l'âge ni au sexe, dévastant les maisons des particuliers, les églises et les couvents. Les Berendeïs, traîtres comme toujours, passèrent au dernier moment à l'ennemi et poursuivirent de leurs flèches le malheureux Mstislaw qui avec son frère se sauva à Wladimir-Volinsk, laissant sa femme et ses enfants prisonniers.

Par ordre d'André Bogoliubsky, son frère Gleb de Péréjaslaw devint prince de Kiew, dont la grandeur était finie pour toujours.

IX.

Fier malgré ce désastre et retrempant son courage dans son malheur même, Mstislaw recommençait la lutte contre ses ennemis; aidé par son frère Jaroslaw de Lutzk et soutenu par son fidèle allié le prince de Galitch, il attaquait Dorogobuj, mais sans succès. Wladimir Andreitch y mourant
1170. dans les premiers jours de 1170, était remplacé par son cousin Wladimir Mstislawitch, qui, après avoir cherché en vain un refuge en Galicie, en Hongrie et dans les Steppes des Polowtzis, méprisé et honni de tout le monde, s'était à cette même époque adressé, en demandant l'oubli de ses trahisons, à son neveu Mstislaw et en avait reçu non-seulement un généreux pardon, mais encore la ville de Polonnaya en apanage, avec la permission de vivre à Dorogobuj, mais sous serment de ne plus chercher à régner à Kiew et de ne pas toucher au douaire de la veuve du prince qui venait de mourir. Dès le lendemain de son arrivée à Dorogobuj, traître encore une fois à son serment, il chassait la malheureuse princesse et s'emparait de la ville; mais, fidèle cette fois à Mstislaw, il allait à son secours. Mstislaw alors, se renforçant des contingents de Galitch, de Tourow, de Gorodnia et de Lutzk, marchait sur Kiew, qu'il occupait sans coup férir par une nouvelle trahison des Torks et des Berendeïs qui se déclaraient pour lui; mais à la place de son an-

cienne et brillante capitale, il ne trouvait que la désolation, des ruines et des décombres.

Gleb Youriéwitch se trouvait à Péréjaslaw. De Kiew, Mstislaw se portait sur Wichégorod et y assiégeait David Rostislawitch. Ce dernier, ayant acheté à prix d'or le boyard Constantin Seroslawitch, qui commandait les troupes galiciennes et qui, traîtreusement, ramenait ces auxiliaires dans leur patrie, Mstislaw se vit obligé de lever le siége et de se retirer sur Kiew. Voyant arriver de tous côtés des secours à David Rostislawitch, ne pouvant pas compter sur la fidélité des Berendeïs, il dut retourner à Wladimir-Volinsk, promettant aux malheureux habitants de l'ancienne capitale de revenir les relever de leur disgrâce; mais il ne put effectuer sa promesse, mourant à la fleur de l'âge, le 19 août de cette même année, faisant promettre à son frère et ami Jaroslaw de Lutzk de protéger le patrimoine de ses enfants. Gleb Youriéwitch de Kiew le suivait de près au tombeau, mourant le 20 janvier 1171. 1171.

Faussant encore une fois la promesse faite à son neveu de ne pas chercher à s'emparer de Kiew, Wladimir Mstislawitch vint prendre possession de cette ville, appelé par deux des fils de Rostislaw : David et Mstislaw, qui alors possédaient des villes en apanage dans l'ancienne grande-principauté. Mais André Bogoliubsky, mécontent de ce que ces princes avaient osé disposer de Kiew sans sa permission, ordonnait au prince Roman Rostislawitch de Smolensk d'aller prendre possession de cette ville. La mort sauva Wladimir Mstislawitch de la honte d'être chassé d'un trône qu'il n'occupa que quelques mois et dont il était si indigne.

Déjà, en 1172, sous prétexte que son frère Gleb n'était 1172. pas mort de sa mort naturelle, le despotique André ordonnait à Roman Rostislawitch de s'en retourner à Smolensk et de laisser Kiew au prince Mihaïl Youriéwitch de Tortchesk, voulant en même temps que David Rurick et Mstislaw soient dépossédés de leurs villes et aillent vivre

chez leur frère aîné à Smolensk. Roman s'exécuta; mais Mihaïl Youriéwitch restait à Tortchesk, envoyant, pour gouverner Kiew, son frère cadet Wsévolod.

Jaroslaw Wladimirkowitch, tranquille possesseur de Galitch depuis la mort d'Ivan Berladnick, ne prenait aucune part aux guerres civiles qui désolaient ses voisins, envoyant de temps en temps, comme nous l'avons vu, ses troupes au secours de Mstislaw Isiaslawitch, dont toujours il avait été l'allié fidèle, mais qu'il n'avait pas eu le temps de secourir lors de la chute de Kiew. Il donnait un grand développement à la richesse de son pays par le commerce qu'il protégeait tout spécialement, et jusque là son règne avait été heureux. Des querelles domestiques, dont son inconduite était la cause, vinrent attrister les dernières années de sa vie. Subjugué par l'ascendant d'une maîtresse nommée Anasthasie, il s'était complétement brouillé avec sa femme Olga et son fils Wladimir, et, en 1173, il les obligeait, par ses mauvais traitements, à prendre la fuite. Après avoir erré en Pologne quelque temps, les proscrits étaient rappelés à Galitch à la suite d'une révolte. Indignés de la conduite de leur prince, qui n'avait pas su s'attirer l'amour de ses sujets, les boyards et le peuple s'étaient ameutés, avaient brûlé publiquement la malheureuse Anasthasie et obligé Jaroslaw à rappeler sa femme et son fils. Une pareille réconciliation ne pouvait cependant pas être de longue durée; aussi Wladimir Jaroslawitch, dont la conduite n'était pas meilleure que celle de son père, qui le haïssait, fuyait-il une seconde fois de Galitch et cherchait-il avec sa mère un refuge chez le prince de Lutzk. Jaroslaw déclarant qu'il allait les reprendre de vive force, ils se virent obligés de quitter cette ville et trouvèrent l'hospitalité chez le loyal prince Mihaïl Youriéwitch de Tortchesk, qui, s'interposant en faveur de sa sœur et de son neveu, parvint à un raccommodement qui leur permit de retourner sans danger à Galitch, où ils vécurent pendant quelques années tranquillement, mais dans des relations peu amicales avec le vieux prince.

Les frères de Roman Rostislawitch, qui avait abandonné Kiew et était retourné à Smolensk, ne se soumirent pas aux exigences d'André Bogoliubsky, et dans cette même année 1172, après avoir surpris Kiew, ils assiégeaient à Tortchesk le prince Mihaïl Youriéwitch, qui signa avec eux un compromis par lequel il recevait Péréjaslaw, et Kiew était donné à Rurick Rostislawitch. André Bogoliubsky, furieux de cette désobéissance que les Olgowitchs cherchaient à noircir encore plus à ses yeux, dans l'espoir de voir la race des Monomachs s'entre-détruire, envoya une armée formidable contre les Rostislawitchs. Youry Andréitch, fils du grand-prince de Wladimir, marchait à la tête de plus de cinquante mille Russes du Nord contre la Russie méridionale avec l'ordre de chasser Rurick et David de leurs apanages et d'amener pieds 1173
et poings liés le cadet Mstislaw qui s'était attiré la haine toute particulière du grand-prince par la façon violente dont il avait répondu à ses ordres. L'aîné des Rostislawitchs, Roman de Smolensk, ainsi que les Olgowitchs, princes de Tchernigow et de Novgorod-Séversk, les princes de Polotzk et de Tourow se virent obligés de rejoindre cette armée augmentée par des hordes de Torks et de Berendeïs et des nuées de Polowtzis.

A la nouvelle de cet orage formidable, prêt à éclater sur leurs têtes, David Rostislawitch, alors prince d'Ovroutch, alla chercher secours chez Jaroslaw de Galitch, Rurich Rostislawitch abandonnant Kiew qui commençait à peine de renaître, se réfugiait à Belgorod et Mstislaw Rostislawitch s'enfermait dans Wichégorod avec les troupes de son frère David.

Swiatoslaw Wsévolodowitch de Tchernigow, le prince le plus ancien par son âge et par sa position, prenant le commandement de l'armée fédérée, faisait cerner Belgorod et mettait le siége devant Wichégorod.

Plus de vingt princes réunis, pour exécuter les ordres de l'altier Bogoliubsky à la tête d'une des plus formidables armées que la Russie ait vue, assiégèrent ainsi pendant plus de

neuf semaines cette place, défendue par le courage seul de Mstislaw Rostislawitch. L'arrivée de Jaroslaw Isiaslawitch de Lutzk donna aux événements un cours imprévu. Quoique venu aussi sur l'ordre du grand-prince, à peine arrivé sur les lieux, il entra en négociations avec les deux frères enfermés dans Belgorod et Wishégorod et en ayant reçu la promesse de recevoir Kiew, au lieu de rejoindre l'armée assiégeante, il prit hautement parti pour les assiégés et commença par aller débloquer Belgorod. A cette nouvelle, la masse qui assiégeait Wichégorod se débanda complétement, et n'écoutant plus les ordres des princes, les entraîna dans sa fuite. Mstislaw Rostislawitch se mit à sa poursuite et tailla en pièces les restes de cette grande armée, s'emparant du camp des fédérés. Dès lors, il devint le héros de l'époque et reçut de ses contemporains le nom de Hrabri, vaillant ou brave, que l'histoire lui a conservé. Le prestige d'André Bogoliubsky était détruit dans la Russie méridionale et il n'osa pas contester la possession de Kiew à Jaroslaw de Lutzk; mais ce dernier ne garda pas longtemps cette ville qui n'avait plus que l'ombre de son ancienne grandeur. Surpris en
1174. 1174, par le prince de Tchernigow, Jaroslaw Isiaslawitch s'enfuyait à Lutzk abandonnant sa famille et sa fortune. Swiatoslaw Wsévolodowitch, à son tour, ne posséda pas longtemps Kiew; son cousin Oleg Swiatoslawitch ayant profité de son absence pour attaquer Tchernigow, il dut courir au secours de cette ville et Jaroslaw Isiaslawitch reprit la vieille capitale, ternissant sa bonne renommée par une vengeance intempestive contre la malheureuse ville qu'il mettait à sac. Désespérés de tous ces événements, les Rostislawitchs se décidèrent à s'adresser à leur ancien ennemi le grand-prince de Wladimir; demandant l'oubli de leurs querelles, ils promettaient, si André Bogoliubsky leur assurait la libre possession de l'ancienne grande-principauté, de reprendre Kiew sur Jaroslaw Isiaslawitch devenu généralement odieux. Bogoliubsky n'eut pas le temps de donner suite à ces propo-

sitions; le 28 juin 1174, il tombait sous les coups des conjurés. Sa tyrannie avait fini par révolter tout le monde contre lui. Cet événement retarda la levée de boucliers des Rostislawitchs contre Jaroslaw Isiaslawitch, qui en ayant eu vent et fatigué par la haine des habitants de Kiew, leur abandonnait cette ville volontairement et se retirait à Lutzk, où il mourait peu de temps après. Roman Rostislawitch devenu prince
de Kiew, cédait cette ville en 1177 au prince de Tchernigow, 1177.
fatigué par les intrigues de ce dernier et par les continuelles attaques des Polowtzis. Il s'en retournait à Smolensk, et mou-
rait en 1180, ainsi que son frère Mstislaw Hrabri, que la 1180.
grande Novgorod venait de rappeler comme son prince et qui venait de rendre témoin de ses victoires et de ses hauts faits le nord de la Russie.

Cette même année 1180, profitant de l'absence de Swiatoslaw Wsévolodowitch, Rurick Rostislawitch s'emparait de Kiew avec l'aide des fils de Jaroslaw de Lutzk : Ingwar et Wsévolod.

Le prince de Galitch continuant à maltraiter sa famille, obligea sa malheureuse femme à se retirer dans un couvent où
elle mourait en 1181. Wladimir Jaroslawitch, chassé une 1181.
troisième fois par son père, cherchait refuge chez les princes de Volhynie : Roman et Wsévolod, les fils de Mstislaw, le dernier grand-prince de Kiew.

Roman, qui déjà en 1168, tout jeune encore avait défendu victorieusement la grande Novgorod contre Bogoliubsky, l'ennemi de sa famille, et qui en 1170, était devenu prince de Wladimir-Volinsk par la mort de son père, avait hérité aussi de ses grandes qualités, remarquable tant par ses talents que par sa brillante valeur. En paix avec ses voisins, il avait donné à son frère Wsévolod, Bels en apanage.

Vers cette même époque, un peuple habitant dans la Russie occidentale s'organisait en un État qui plus tard devait exercer une bien grande influence sur la Russie-Rouge. Les Lithuaniens, restes des anciens Goths, qui, dans les premiers

siècles de notre ère et avant leur émigration vers le sud et l'ouest de l'Europe, s'étaient établis dans les grandes plaines qui s'étendent de la mer Baltique à la mer Noire, mêlés à leurs voisins tant Finnois ou Celtes que Slaves, et qui, sous le nom de Lettes, habitaient au nord de la Russie-Rouge, depuis les marais du Pripet jusqu'à l'embouchure de la Dwina occidentale et au lac de Pskoff, se libérant de la sujétion des princes de Polotzk, branche aînée de la descendance de Rurick, devinrent bientôt la terreur de leurs voisins sous des princes de la race de Loutuver, qui, remplaçant les princes russes, devaient plus tard former dans le pays jusqu'à ce jour nommé Russie-Blanche (d'après la couleur de prédilection de ce peuple), un État puissant sous le nom de Lithuanie. Plus tard, s'adjoignant la vieille Russie et lui donnant alors le nom de Petite-Russie, cet État unit de leur libre arbitre tous ces pays à la Pologne et les détacha pour bien longtemps de la mère-patrie, attirant aussi dans cette voie fatale la Russie-Rouge.

Les quelques années de calme dont jouissait la Russie méridionale virent une expédition glorieuse contre les Polowtzis, à laquelle presque tous les princes prirent part. Swiatoslaw
1182. Wsévolodowitch qui, encore une fois, en 1182, était devenu prince de Kiew, Rurick Rostislawitch, depuis cette année prince de Belgorod, ceux de Péréjaslaw, de Tourow, de Pinsk et de Gorodina; Wsévolod et Mstislaw, les fils du prince Jaroslaw de Lutzk, soutenus par des troupes galiciennes, traversèrent victorieusement les Steppes et rempor-
1184. tèrent, le 30 juillet 1184, une victoire signalée sur le Ougla ou Orel, et une autre à Harol. Dans cette dernière, le plus fameux des Khans des Polowtzis, Konchakt, fut battu, malgré l'emploi fait par un Tork de son armée d'armes à feu, que les chroniques mentionnent sans les décrire assez bien pour pouvoir déterminer si, à cette occasion, c'est la dernière fois que l'histoire parle du feu grégois ou pour la première fois de la poudre à canon, dont les Chinois paraissent d'ailleurs

avoir eu connaissance à une époque bien plus reculée.

Des princes qui n'avaient pas pris part à cette campagne dans les Steppes voulurent, en 1185, acquérir la même 1185.
gloire, et firent contre les Polowtzis une nouvelle expédition dont la malheureuse issue donna lieu au plus ancien poëme de la littérature russe. Igor Swiatoslawitch depuis 1177 prince de Novgorod-Séversk, son fils Wladimir prince de Poutiwl, Wsévolod Swiatoslawitch prince de Troubtchewsk et Swiatoslaw Olgowitch prince de Rilsk, neveu d'Igor et de Wsévolod, marchèrent par les Steppes vers le Don. Égarés par des guides infidèles, ils se trouvèrent entourés par des hordes innombrables. Constamment victorieux malgré leur petit nombre, mais exténués par les fatigues et les privations, le manque d'eau surtout, ils finirent par succomber sous les coups de l'ennemi. Blessé et fait prisonnier, Igor parvient à se sauver et retourne à Novgorod-Séversk après une course à cheval de onze jours. Wsévolod, après des prodiges de valeur qui lui valurent l'admiration de ses ennemis, partagea la captivité de son frère, ainsi que les princes de Rilsk et de Poutiwl. L'armée russe périt presque en entier, les trois princes ne furent libérés qu'après deux années de séjour chez les Polowtzis, pendant lequel Wladimir Igoréwitch avait épousé une fille de Kontchakt.

Igor Swiatoslawitch, de retour à Novgorod-Séversk, parvint à raccommoder enfin Wladimir Jaroslawitch avec son père, qui lui permit de revenir à Galitch; il avait passé les années d'exil chez ses parents: les princes de Volhynie et de Séverie.

Le prince Jaroslaw Wladimirkowitch de Galitch mourait en 1187, laissant une réputation de sagesse après un règne 1187.
de trente-quatre ans; peu guerrier de son naturel, il s'était adonné au développement de la prospérité de sa principauté, qui acquit une force qu'elle n'avait pas eue jusqu'alors, et devint florissante; n'ayant pas su, malgré tous ses bienfaits, s'attirer l'amour de ses sujets, pas plus que l'affection de sa

famille, il poursuivit son fils Wladimir jusque dans son testament, par lequel, ne lui laissant que la ville de Pérémysl en apanage, il nommait à la principauté de Galitch, Oleg, un fils naturel qu'il avait eu de la malheureuse Anasthasie. Wladimir, obligé sous serment, par son père, de subir ce testament, ne l'observa cependant pas, et, profitant d'un soulèvement général qui eut lieu à Galitch, immédiatement après la mort de Jaroslaw Wladimirkowitch, il chassa Oleg, qui se réfugia à Ovroutch, chez le prince Rurick Rostislawitch, et devint prince de Galitch. Dissolu autant que son père, avec moins d'esprit de conduite et de retenue encore, s'adonnant à la boisson, et portant par sa lubricité le désordre dans les familles, il s'attira bientôt le mécontentement général, auquel il mit le comble en vivant publiquement avec la femme d'un prêtre. Les anciens conseillers de son père et les hommes les plus marquants de la principauté, voyant tout le mal qui allait provenir de ses désordres, et craignant que ce règne malencontreux ne finît par les faire tomber sous le joug de leurs voisins, les Hongrois ou les Polonais, s'adressèrent au prince de Wladimir-Volinsk, le priant de venir à leur aide.

Roman Mstislawitch, de même que ses ancêtres, actif, entreprenant et aventureux, préférant à ses liens de parenté avec le prince de Galitch le sentiment patriotique qui le portait à empêcher que cette principauté ne tombât sous la puissance de voisins ennemis des Russes par la différence de leurs croyances religieuses, se décida à un acte cadrant complétement avec son caractère, qui lui permettait d'allier l'astuce du renard au courage de lion qui le distinguait. Il accepta ces propositions, entra en relation avec les mécontents de Galitch et les encouragea à chasser leur indigne prince, se présentant pour le remplacer.

1188. Au moment même où Wladimir Jaroslawitch se trouvait menacé par ces intrigues, dont son inconduite était la cause principale, l'orage venait fondre sur lui d'un autre côté et d'une façon inattendue. Son frère naturel Oleg, n'ayant pas

trouvé dans Rurick Rostislawitch l'appui qu'il en avait espéré, s'adressait au roi de Pologne, Casimir II, qui au commencement de 1188, marchait avec une grande armée sur Galitch. Secouru par le prince Wsévolod Mstislawitch de Bels, Wladimir se portait à sa rencontre; battu complétement, il se renfermait dans sa capitale. Les boyards conjurés contre lui, profitant de ces événements, usèrent alors d'un stratagème que les faiblesses mêmes de leur prince leur suggérèrent : lui rappelant la mort violente d'Anasthasie, ils représentèrent le peuple prêt à se soulever et à faire subir le même sort à sa maîtresse. Effrayé, le faible prince ne pensant qu'à sauver la vie de la femme qu'il aimait, n'eut rien de plus pressé que de fuir en Hongrie, emportant ses richesses. Fort du secours des Polonais, Oleg occupait Galitch, mais il mourait empoisonné peu de jours après, odieux aux grands et au peuple, tant par l'illégitimité de sa naissance que surtout à cause de l'appui étranger auquel il devait le trône.

Appelé unanimement, Roman arrivait alors à Galitch, laissant Wladimir-Volinsk à son frère Wsévolod Mstislawitch de Bels qui ainsi réunissait tout le patrimoine de leur père.

Le roi Béla III, de Hongrie, sous le prétexte de venir aider Wladimir Jaroslawitch qu'il avait reçu de la façon la plus cordiale, mais enchanté surtout de l'occasion qui s'offrait de pouvoir s'emparer d'une principauté si fertile, si riche surtout par ses métaux et ses salines, où s'approvisionnaient tous les pays d'alentour, réunit toutes ses forces et passa les Carpathes. Roman, qui n'avait pas eu le temps de faire venir ses forces à Galitch, ni d'organiser celles de sa nouvelle principauté, peu sûr de ses nouveaux sujets, vu les circonstances même qui l'avaient appelé à régner sur eux, quittait sa nouvelle capitale suivi de la plus grande partie de ses adhérents. Le roi de Hongrie entrait dans Galitch sans opposition, et Wladimir Jaroslawitch s'apprêtait déjà à venir prendre possession de son trône et témoignait hautement sa profonde reconnaissance, quand Béla lui enlevait inopinément ses

trésors et l'emmenait prisonnier en Hongrie, laissant dans la principauté conquise à si peu de frais, son fils André, qu'il nommait roi de Galitch.

Roman, auquel son frère refusait de rendre Wladimir-Volinsk, se voyait obligé d'aller chercher secours en Pologne; mais n'y trouvant pas l'accueil auquel il s'attendait, il alla à Ovroutch, auprès de son beau-père, Rurick Rostislawitch, qui avait déjà donné refuge à la femme de Mstislaw et qui prit parti pour lui.

Roman se mit immédiatement en campagne; mais son avant-garde ayant essuyé un échec, il préféra ne pas exposer la fortune de son beau-père et alla encore une fois en Pologne, dont le roi Casimir II était frère de sa mère. Mécislaw, un des frères du roi, marchait effectivement sur Wladimir-Volinsk, mais il fut repoussé devant cette ville. Rurick Rostislawitch donnait Tortchesk en apanage à son beau-fils, et finit par persuader Wsévolod Mstislawitch de se contenter de Bels et de rendre Wladimir-Volinsk à son frère aîné.

Le roi de Hongrie, voyant que les habitants de la Galicie ne pouvaient pas s'habituer à un joug étranger et qu'ils étaient toujours à appeler Roman Mstislawitch à leur libéra-
1189. tion, s'adressait, en 1189, à Swiatoslaw Wsévolodowitch de Kiew, qu'il savait de race ennemie du prince de Wladimir-Volinsk, lui proposant alliance et partage de la Russie-Rouge entre eux deux. Swiatoslaw Wsévolodowitch prêt à accepter les propositions de Béla et à commencer une guerre nouvelle contre Rurick Rostislawitch, en fut détourné par l'intercession du clergé. Le métropolitain de Kiew, affligé de voir la Galicie au pouvoir de catholiques, chercha à réunir les princes russes dans une ligue pour la délivrance de ce pays.

Rostislaw, fils unique d'Ivan Berladnick, proscrit comme son père, vivait loin du patrimoine de ses ancêtres chez le prince David Rostislawitch de Smolensk. Sans fortune ni apanage, ce prince, tout jeune encore, était par sa valeur et son caractère, le seul digne descendant du grand Wolodar. Les habi-

tants de Galitch, perdant tout espoir de secours de la part des princes régnant dans la Russie méridionale, voyant surtout l'inaction de Roman Mstislawitch, s'adressèrent enfin à ce jeune rejeton de leurs anciens princes. Acceptant avec ardeur cet appel, ne demandant conseil qu'au patriotisme dont il se sentait animé, le jeune héros entreprit la libération de sa patrie, et ne puisant de forces que dans le noble sang qui coulait dans ses veines il osa presque seul affronter Béla de Hongrie, un des plus puissants rois de l'époque, pendant que les autres princes russes se partageaient, avant de l'avoir libérée, une terre qui ne leur appartenait pas et qui les appelait en vain à la délivrance d'un joug odieux. Rostislaw s'empare de deux places de frontière de la Galicie ; d'où voyant sa petite troupe croître en nombre par l'arrivée de concitoyens qui venaient se ranger autour de lui et appelé avec instances par les habitants de Galitch, il se porte sur cette ville. André, qu'une nouvelle armée hongroise venait de renforcer, l'envoie au devant du fils de Berladnick, et pour plus de sûreté se fait prêter serment encore une fois par le peuple. Rostislaw, à la vue de l'armée ennemie, se porte presque seul à sa rencontre, espérant que d'après les promesses positives qu'il en avait reçues, les troupes galiciennes passeraient à lui ; mais ces dernières, mêlées aux nombreux régiments hongrois, ne bougèrent pas. Les compagnons du jeune prince l'engagèrent alors, mais en vain, à se sauver par la fuite. Mais las d'errer sur une terre étrangère, il répondit qu'il avait juré la libération de sa patrie, et qu'il aimait mieux mourir que reculer. S'étant jeté au milieu des rangs hongrois, il fut entouré, jeté à bas de son cheval et emporté prisonnier à Galitch criblé de blessures, après une défense de lion. Le peuple de la capitale commençant à se remuer dans l'intention de le délivrer, les Hongrois empoisonnèrent ses blessures et réalisèrent l'espérance de l'héroïque jeune homme qui trouva le repos au milieu des cendres de ses pères.

Depuis ce moment, l'animosité des étrangers pour les vic- 1190.

times de leur tyrannie devint encore plus grande, ne trouvant aucun frein dans le soi-disant souverain que Béla avait donné dans son jeune fils au pays usurpé; les Hongrois ne gardèrent plus aucune mesure, pillant les habitants, enlevant les femmes et les filles et emmenant les jeunes gens pour les incorporer dans leurs armées. Ils étaient parvenus jusqu'à faire regretter aux Galiciens le déplorable règne de Wladimir Jaroslawitch, quand, dans les premiers jours de 1190, ils apprirent que ce prince venait de se sauver. Prisonnier au haut d'une tour, dans une tente dont il se servit pour en faire une corde et trouvant des guides dans ses gardiens mêmes, il se réfugia auprès de l'empereur Frédéric Barberousse, qui le reçut bien et qui, contre promesse d'un tribut annuel, l'envoya au roi Casimir II de Pologne, avec l'ordre de lui reconquérir ses États. Ce dernier obéit effectivement aux ordres de l'empereur, et envoya son armée à la conquête de la Galicie; fait qui, en dépit des historiens polonais, dénoterait une espèce de vasselage de leur pays envers l'empire.

La principauté entière se soulevant, l'entreprise du roi polonais fut singulièrement facilitée, et Wladimir Jaroslawitch rentra dans sa capitale presque sans coup férir et à la joie unanime de ses habitants. André et les Hongrois repassèrent les Carpathes honteusement chassés, et il ne resta au roi Béla, à la suite de sa grande perfidie, que le vain titre de roi de Galitch, qu'il continua à porter sans droit ni raison.

Devenu plus sage à la suite de ses malheurs, Wladimir Jaroslawitch, entouré d'ennemis et de dangers, ayant d'un côté les Hongrois prêts à venger leur défaite, de l'autre les Polonais et le prince de Wladimir-Volinsk auxquels il ne se fiait pas, chercha un appui à son pouvoir encore peu affermi dans la protection du grand-prince de Wladimir, auquel en retour il promettait obéissance et soumission.

Wsévolod III le Grand, dernier fils de Youry Wladimirowitch de Sousdal, était grand-prince depuis l'année 1176, et reconnu comme suzerain par presque tous les princes de la

Russie. Sa protection donna le repos aux dernières années du règne de Wladimir Jaroslawitch qui, en 1198, mourait sans 1198.
enfants, le dernier de la descendance de Wolodar.

Ainsi finissait cette lignée héroïque des Rostislawitchs, qui de la Galicie, actuellement autrichienne, avait fait une principauté indépendante russe, et qui s'éteignait après un siècle de durée, commencé si glorieusement et finissant par des malheurs continuels.

X.

Roman Mstislawitch, dont les descendants devaient former la dernière lignée des princes nationaux de la Russie-Rouge, avait reçu en 1194, de son beau-père Rurick Rostislawitch redevenu prince de Kiew par la mort de Swiatoslaw Wsévolodowitch, quatre villes de l'ancienne grande-principauté, situées sur le Dniépr et sur la Rouss : Trépol, Kanieff, Boguslaw et Korsun qui de même que Tortchesk, ville de frontières des grands Steppes, étaient peuplées par les Torks et les Berendeïs. Jusqu'alors, le grand-prince de Wladimir avait laissé Rurick indépendant, mais il profita de cet arrangement entre les princes de Kiew et de Wladimir-Volinsk pour étendre sa suzeraineté sur la Russie méridionale, et comme premier essai de sa suprématie, il demanda en apanage personnel justement ces mêmes villes. Au mécontentement de voir agir le prince de Kiew en souverain indépendant, se joignait probablement dans le cœur de Wsévolod III, un restant de la haine dont son père Youry de Sousdal avait poursuivi la descendance de son frère aîné Mstislaw le Grand.

Après des pourparlers avec Roman, qui se refusait énergiquement à rendre les villes demandées par le grand-prince, Rurick, qui craignait Wsévolod plus que son beau-fils, se décida, malgré l'opposition de dernier, à céder aux exigences

de Wsévolod Youriéwitch, qui alors, pour prouver son contentement donna Tortchesk à Rostislaw Rurickowitch, prince de Belgorod, et envoya des lieutenants pour gouverner les quatre autres villes. Indigné de ce manque d'égards de la part de son beau-père, Roman rompit toutes relations avec lui, et, ne respirant que la vengeance, il se mit en rapport avec Jaroslaw Wsévolodowitch, prince de Tchernigow depuis 1182, lui offrant de l'aider à chasser Rurick de Kiew. Ne se sentant pas cependant assez fort, malgré son alliance avec les Olgowitchs, pour pouvoir lutter avec succès contre les forces que donnait à son beau-père le soutien du puissant Wsévolod Youriéwitch, il chercha du secours en Pologne.

Le roi Casimir II venait de mourir, et son frère aîné Mécislaw, qui déjà en 1173 avait été frustré du trône par la haine que lui avait vouée la noblesse polonaise, s'apprêtait à faire valoir ses droits légitimes les armes à la main; les prélats et la noblesse, réunis en diète à Cracovie, appelant à la succession au trône Leszko le Blanc, fils tout jeune encore de Casimir et d'Hélène, fille du prince Wsévolod Mstislawitch de Bels, la guerre civile avait éclaté entre les deux prétendants.

Roman qui en ce moment même arrivait en Pologne avec des demandes de secours, prit nécessairement parti pour Leszko, fils de sa nièce. Mécislaw, quoique se trouvant à la tête d'une armée plus nombreuse que celle de son rival, étant renforcé par les Poméraniens et les ducs de Silésie, s'adressa cependant au prince de Volhynie avec la prière d'être le médiateur entre lui et son neveu. Roman qui avait rejoint l'armée de ce dernier ayant, malgré les sages conseils de ses boyards, répondu par un refus; une bataille sanglante eut lieu sur la Mozgava à dix lieues de Cracovie. Indécise entre les parties belligérantes : Mécislaw, vainqueur déjà, ayant été grièvement blessés, ce dont ses ennemis avaient profité pour lui arracher la victoire, elle fut défavorable à Roman; défait et dangereusement blessé aussi, il fut transporté à Cracovie, qui tenait

pour son neveu, et de là, non guéri encore, à Wladimir-Volinsk. Craignant alors les conséquences de ses intrigues contre son beau-père, il lui demandait la paix et l'oubli du passé. Rurick Rostislawitch lui accorda l'un et l'autre généreusement, mais sans faire preuve de la même modération vis-à-vis des Olgawitchs. N'ayant aucune confiance en ces princes, qu'il savait ses ennemis et des intrigues desquels il avait eu connaissance, il les sommait, tant princes de Tchernigow que de la Sévérie, de se désister pour toujours et par serment de toutes les prétentions qu'ils pouvaient avoir sur Kiew et sur Smolensk, principautés possédées par lui et par son frère.

1195. Toute l'année 1195 se passa en négociations, qui n'aboutirent à rien et à des préparatifs de guerre. En Volhynie, Wsévolod Mstislawitch mourait, laissant la ville de Bels, à
1196. son fils Alexandre. L'année 1196 vit éclater la lutte entre Rurick et son frère David de Smolensk contre les Olgowitchs et les princes de Polotzk leurs alliés. Le prince de Kiew, qui avait pris à sa solde des hordes nombreuses de Polowtzis, mit à feu et à sang les principautés de Tchernigow et de Novgorod-Séversk; presque toujours vainqueur, il avait déjà réduit ses ennemis à la dernière extrémité quand ces derniers se trouvèrent secourus inopinément.

Tant que Roman, malade de ses blessures, se sentait trop faible pour pouvoir affronter, sans un secours puissant, les forces de Wsévolod Youriéwitch le soutien du prince de Kiew, il s'était vu dans la nécessité de feindre l'oubli de ses anciens griefs et de rester en paix avec son beau-père; mais à peine eut-il recouvré la santé, que grâce à son activité et à sa haute réputation militaire, il parvint à se former une armée dont la force lui permît de mettre à exécution ses anciens projets de vengeance contre Rurick Rostislawitch, sans avoir besoin d'un secours étranger.

Prenant parti pour les Olgowitchs, il fondait sur les États de son beau-père qui demandait aide au prince Wladimir Jaroslawitch de Galitch; l'ayant reçue, Rurick envoyait son allié

faire diversion dans les États mêmes de Roman sous les ordres de son neveu Mstislaw, fils de Mstislaw Rostislawitch Hrabri, le héros de Wichégorod. Ce jeune prince, digne fils de son père et qui de ses contemporains reçut plus tard le nom d'Oudali, audacieux ou téméraire, dévasta les environs de Pérémysl et de Kaménetz, forçant par là le prince de Volhynie de revenir à la défense de ses propres États. En 1197, le grand-prince Wsévolod III obligeait les Olgowitchs à la paix. David Rostislawitch entrait dans un couvent et mourait peu de temps après, laissant la principauté de Smolensk à son neveu Mstislaw, fils de Roman Rostislawitch prince de Kiew en 1171 par la grâce de Bogoliubsky qui l'en avait dépossédé l'année suivante.

Jaroslaw Wsévolodowitch mourait en 1198, laissant Tchernigow à Igor Swiatoslawitch, si fameux par le poëme qui célèbre son expédition aventureuse chez les Polowtzis. Wladimir Igoréwitch de Puotiwl devenait, à la place de son père, prince de Novgorod-Séversk. Cette même année, comme nous l'avons vu, s'éteignait la race de Wolodar, par la mort de Wladimir Jaroslawitch, événement qui mit en émoi toute la Russie méridionale.

Tous les souverains voisins de la principauté de Galitch, tant Russes qu'étrangers, cherchèrent alors à devenir les maîtres de cet État si riche et si florissant.

L'emportant sur tous ses rivaux, tant par les ressources de 1199.
son esprit si actif et si rusé que par sa valeur si brillante, Roman Mstislawitch réunissait la Galicie à ses États et devenait ainsi le souverain de toute la Russie-Rouge. Il y réussit surtout par l'appui de la Pologne où sa nièce Hélène était à la tête des affaires depuis que Leszko le Blanc régnait à Cracovie. Ce dernier entra dans la principauté de Galitch et fut reçu avec acclamation par le peuple. D'après les historiens polonais, dont les données se contredisent entre elles, il aurait eu la velléité d'occuper Galitch pour lui-même, s'en serait vu fermer les portes et aurait été obligé de prendre la

ville de force, ayant dû plus tard la céder au prince de Volhynie. Ainsi, au dire de Kadloubeck, ennemi et membre d'un clergé haïssant la mémoire d'un prince aussi russe que Roman, et par cela même sujet à caution, une députation de Galitch serait venue demander au duc Leszko de venir prendre pour lui-même la principauté, craignant un prince que cet historien représente comme un véritable tyran. Versions dont les chroniques russes de l'époque ne font nulle mention, ne parlant que de l'aide prêtée par Leszko à Roman, pour s'emparer de la principauté de Galitch.

Après avoir affermi son pouvoir, le nouveau souverain de
1200. la Russie-Rouge fit, en 1200, une campagne heureuse contre les Lithuaniens; arrondissant à leurs dépens les frontières septentrionales de ses États, il obligea ceux de ce peuple sauvage qui devenaient ses sujets de s'adonner à l'agricul-
1201. ture, qu'il protégeait tout particulièrement. En 1201, à la nouvelle que tous les autres princes de la Russie méridionale, plus ou moins jaloux de ses grands succès, allaient se réunir contre lui, il entra en relations avec Wsévolod III Youriéwitch, formant une alliance intime avec ce grand-prince de Wladimir, qui cherchait toujours à étendre de plus en plus son pouvoir sur la Russie méridionale.

1202. Dans les premiers jours de 1202, Rurick Rostislawitch, qui craignait les effets de la haine de son beau-fils, surtout depuis que ce dernier était devenu si formidable par une acquisition à laquelle il avait aspiré aussi, formait une ligue contre Roman avec Wsévolod le Rouge Swiatoslawitch, devenu cette même année prince de Tchernigow par la mort d'Igor, ainsi qu'avec les autres Olgowitchs.

Mais tous ces princes, qui s'étaient réunis à Kiew, n'avaient pas eu le temps de se mettre en campagne qu'ils étaient prévenus par Roman Mstislawitch, dont les drapeaux flottaient déjà aux portes de la vieille capitale russe. Reçu avec cet enthousiasme qui avait toujours accueilli ses ancêtres, il vit se déclarer pour lui les habitants de l'ancienne grande-princi-

pauté, ainsi que les Torks et les Berendeïs. Il occupait Kiew sans coup férir et obligeait les princes ligués contre lui de subir sa loi. Rurick Rostislawitch dut se contenter de sa principauté d'Ovroutch et les Olgowitchs repasser le Dniepr et s'en retourner dans leurs États, bien heureux d'avoir la paix à si bon marché. D'après une convention préalable avec le grand-prince Wsévolod Youriéwitch qui dédaignant de prendre Kiew pour lui-même, n'osait cependant pas laisser cette ville entre les mains de son puissant allié, Ingwar Swiatoslawitch de Lutzk devenait prince de Kiew.

La renommée des exploits et de la puissance de Roman lui 1203.
valut, en 1203, la gloire de protéger l'empire Grec. Les peuples nomades qui, sous le nom de Polowtzis, occupaient les steppes de la Russie méridionale, poussés vers des pays plus occidentaux par une pression venue d'Orient et restée inconnue, avaient passé le Danube et le Balkan et inondé de leurs hordes la Burgarie et la Roumélie. L'empereur Alexis III Comnène, aux abois, s'adressait alors au souverain de la Russie-Rouge avec des demandes de secours, et cela par l'entreprise du métropolitain et du clergé de Kiew. Entrant dans les terres des Polowtzis et les ravageant, Roman obligeait par là les hordes de ces nomades, en expédition au delà du Danube, de revenir au secours de leur propre pays, sauvant ainsi l'empire Grec d'une guerre d'extermination.

Profitant de l'absence de Roman, Rurick s'alliait de nouveau avec les Olgowitchs et, soutenu par des nuées de Polowtzis, marchait encore une fois sur Kiew ; il la prenait le 1204.
1er janvier 1204 et la livrait, pour leur solde, au pillage de ses auxiliaires. La malheureuse ville, qui commençait à se relever avec peine de ses ruines, fut de nouveau complétement dévastée et brûlée, rien ne fut épargné, et ce qui survécut au massacre fut emmené en esclavage dans les steppes. Rurick à peine retourné à Ovroutch y était assiégé par Roman, revenant de sa glorieuse expédition, lequel faisant

taire l'indignation qui l'animait, voulut bien sauver son beau-père d'une ruine complète ; il l'obligeait à rompre son alliance avec les Olgowitchs et de se soumettre par serment à la suzeraineté du grand-prince Wsévolod III. Ce dernier, sur la demande expresse de Roman, faisait aussi la paix avec les Olgowitchs et permettait à Rurick Rostislawitch de prendre pour lui les restes de la ville qu'il venait de saccager.

Roman avait ainsi fait preuve de générosité envers son beau-père et paraissait avoir oublié ses anciens griefs contre lui ; quand, de retour d'une expédition qu'ils avaient fait ensemble contre les Polowtzis, un événement imprévu, fatal pour Rurick, vint prouver que de la part de Roman cette réconciliation n'était qu'apparente. Sans qu'aucune raison nouvelle ne l'ait motivé, Roman arrivé à Trépol, arrêtait et cloîtrait son beau-père, sa belle-mère et sa propre femme, dont il était séparé depuis plusieurs années déjà, emmenant prisonniers avec lui les deux fils de Rurick : Rostislaw et Wladimir. Le grand-prince Wsévolod Youriéwitch s'interposant en faveur de ces derniers, dont l'aîné était son gendre, ils furent libérés, Rostislaw Rurickowitch devenait même prince de Kiew et se fixait à Wichégorod.

Les événements survenus pendant ces dernières années en Pologne y amenèrent forcément l'intervention du souverain de la Russie-Rouge. N'ayant pas pu s'emparer du trône par les armes, Mécislaw était parvenu à la souveraineté par une transaction ; en trompant la confiance d'Hélène et en lui promettant de reconnaître son fils Leszko pour héritier. La paix survenue par suite de cet arrangement n'eut pas de durée. Chassé plusieurs fois de Cracovie, Mécislaw y régnait pour la quatrième fois, lorsqu'il mourut en 1202. Son fils Wladislaw continua la guerre civile contre son cousin Leszko le Blanc. Roman pendant tout ce temps avait été le plus fidèle allié et le plus ferme soutien de ce dernier qui, en 1204, finit par l'emporter sur son rival, et cela grâce à l'aide du clergé. Le Pape, en dépit de toute justice et des droits légitimes de la

branche aînée, s'étant prononcé en sa faveur en retour d'une déclaration de vasselage de sa part et de la promesse d'un tribut annuel. Leszko le Blanc, devenu ainsi souverain de la Pologne, se crut assez fort par le soutien de l'Église pour pouvoir refuser impunément à Roman la cession de quelques villes qu'il lui avait promises pour l'aide constante qu'il en avait reçu contre Mécislaw et son fils.

Le prince de Galitch exigeant l'accomplissement de ces promesses, il s'ensuivit une brouille nourrie par les efforts de Wladislaw, le cousin et l'ennemi de Leszko. Le légat papal, qui était venu faire valoir en faveur de ce dernier la décision de Rome, ayant échoué dans ses tentatives de conversion auprès de Roman, envenima davantage encore la rupture entre les souverains de la Pologne et de la Russie-Rouge. Cet envoyé d'Innocent III était venu pendant l'automne de cette même année à Galitch, avec des espérances de prosélytisme ; il engageait Roman à s'unir à l'Église latine, lui promettant la possession d'un grand nombre de villes et la souveraineté d'un puissant royaume par la protection de l'épée de saint Pierre. Roman lui répondit fièrement, lui montrant sa propre épée : « Celle de saint Pierre est-elle la pareille ? Tant que je porte « celle-ci à mon côté, je n'en ai pas besoin d'autre. C'est au « prix de mon sang que j'achète les villes et non par l'apos- « tasie; suivant en cela la vieille coutume de mes ancêtres, « qui ont porté si haut la gloire de notre patrie russe ! »

D'ancien allié, Leszko le Blanc était ainsi devenu l'ennemi 1205.
déclaré de Roman, et une guerre acharnée ne tarda pas à éclater entre eux ; le prince de Galitch entra en Pologne et assiégeait Lublin quand il apprit que Leszko et son frère Conrad, prince de Mazovie, venaient au secours de cette ville. Il marcha immédiatement contre eux. Ayant passé la Vistule, il les rencontra à Zavihost dans le Palatinat actuel de Sandomir ; dans l'intention de leur livrer bataille, il campa devant ce petit bourg avec son armée. Se voyant vis-à-vis de Roman, dont la grande renommée militaire lui faisait crain-

dre une défaite, Leszko entra en négociations devant aboutir à un traité de paix. Pendant l'armistice qui s'ensuivit, Roman s'éloigna de son armée, allant à la chasse avec une suite peu nombreuse. Ayant appris cette imprudence, les princes polonais se hâtèrent d'en profiter : ils envoyèrent un fort détachement occuper la forêt où chassait leur ennemi trop confiant, avec l'ordre de s'en emparer mort ou vif. Surpris dans une embuscade, Roman, après une résistance désespérée, tombait victime de ce guet-apens, le 19 juin 1205.

Ainsi périssait l'arrière-petit-fils du grand Mstislaw, par une trahison que Lelewel travestit en bataille sanglante. Les historiens polonais, subissant l'influence de la crainte inspirée par ce grand homme à leurs ancêtres, et de la haine de leur clergé, déçu dans ses projets de prosélytisme, se sont plu à noircir sa mémoire ; ils nomment tyrannie son esprit d'ordre et de justice ; orgueil la noble fierté avec laquelle il plaçait si haut sa qualité de Russe ; astuce la finesse dont il usa pour déjouer les intrigues de ses voisins d'une autre croyance, tant Polonais que Hongrois ; témérité son grand courage et imprudence cette générosité de caractère qui le fit périr sous les coups de perfides ennemis. Les historiens modernes russes défendent sa mémoire avec une mollesse inexcusable et par cela même avec peu de succès contre les attaques fallacieuses des historiens polonais, cherchant toujours, au profit de leur propre histoire, à dénigrer tout ce que la Russie a produit de grand et de généreux. Les vieilles chroniques rendent seules justice à Roman, qui, s'il n'avait pas eu le malheur de naître au milieu des guerres civiles et dans une patrie morcelée, aurait certes, par son génie, élevé à un très-haut degré de grandeur et de force cette Russie, à laquelle les fatigues de sa vie si active ne donnèrent que l'éclat d'une gloire personnelle. Entre autres bienfaits qu'il essaya de léguer à sa patrie, n'oublions pas les conseils remarquables qu'il donna aux princes russes d'établir la bienfaisante loi de l'hérédité de père en fils, au lieu de l'interminable dé-

sordre qui provenait de l'usage de faire succéder le plus ancien, quelquefois par l'âge, quelquefois par la lignée; n'oublions pas la haute protection qu'il donna, dans les États soumis à son sceptre, à l'agriculture, à laquelle la Russie-Rouge dut à cette époque sa suprématie sur tous les États voisins; n'oublions pas surtout que digne fils de la Russie, il sut garder l'autonomie religieuse contre les intrigues du Pape Innocent III.

Aux royaumes soumis alors au pouvoir de Rome; l'Angleterre par la couardise de Jean sans Terre, et la Pologne par la faiblesse et l'ambition de Leszko le Blanc; aux royaumes créés par lui d'Aragon (en faveur de Pierre II, qui se déclare tributaire), de Bohême, des Bulgares, de Chypre et d'Arménie, ce grand donneur de couronnes aurait bien aimé ajouter un royaume russe catholique vassal du Saint-Siége. Que la Russie reconnaisse donc tout ce qu'elle doit à la mémoire de Roman Mstislawitch.

XI.

Roman laissait d'un second mariage deux fils : Daniel, âgé de quatre ans, et Wassilko. La princesse de Galitch, à la nouvelle de l'attentat qui avait coûté la vie à son mari, fit proclamer immédiatement l'aîné de ses fils, et prenait elle-même, malgré sa grande jeunesse, d'une main ferme, les rênes du gouvernement. La mort de Roman avait été suivie de la destruction presque complète de son armée, qui s'était trouvée sans chef et, attaquée à l'improviste par les Polonais, avait succombé sous leurs coups au passage de la Vistule, qui la coupait de son pays. La princesse se trouvait ainsi sans appui contre le parti oligarchique, toujours remuant à Galitch, et que la crainte seule avait tenu en échec pendant la vie de Roman.

Le seul soutien de la régente était une forte garnison hongroise que son mari lui avait laissée en emmenant toutes ses troupes pour la fatale expédition qui devait lui coûter la vie.

Ce même André, qui tout jeune encore avait été laissé, par son père Béla III, comme roi à Galitch, régnait alors en Hongrie, étant parvenu à s'emparer du trône aux dépens de son frère aîné Amaury et de Wladislaw, le fils de ce dernier, après des luttes de plusieurs années dans lesquelles il avait été puissamment aidé par Roman. Liés d'amitié, ces deux

princes s'étaient promis réciproquement, sous serment, que le survivant des deux protégerait les enfants du premier décédé. La mort du prince de Galitch mit sa famille dans la nécessité d'avoir immédiatement recours à cette protection du roi de Hongrie, cet événement funeste ayant été un signal de réveil pour les ennemis de Roman. Rurick, le plus acharné de tous, jetait son froc, se déclarait prince de Kiew à la place de son fils Rostislaw, entrait en relation avec les oligarques factieux de Galitch et appelait les Olgowitchs à une ligue contre les héritiers d'un prince qui leur était odieux à tous, par sa supériorité et par la crainte qu'il leur avait inspirée. Réunissant toutes ces forces, Rurick entrait en Russie-Rouge et rencontrait à Mikoulino sur le Szereth, le peu de troupes galiciennes échappées au désastre de Zavihost, qui trop faibles pour résister, malgré les auxiliaires hongrois, se retirèrent sur la capitale.

A la nouvelle des malheurs de la famille de Roman, le roi André fidèle à son serment, envoyait une forte armée au secours de Galitch, déjà investie par les princes ligués, et afin de donner plus de force à cet appui, il passait lui-même les Carpathes et avait une entrevue avec la princesse régente à Sanock, où, subissant l'influence de cette femme supérieure, il renouvelait son serment de protéger les enfants de Roman. A la suite de cette entrevue, l'armée hongroise débloquait Galitch et chassait Rurick et ses alliés au delà des frontières de la Russie-Rouge.

Mais le repos momentané qui s'ensuivit n'était qu'un temps d'arrêt dans les infortunes de la famille de Roman. Wsévolod le Rouge, de Tchernigow, dont l'ambition faisait
taire tous les autres sentiments, réunissait, en 1206, tous les 1206.
Olgowitchs, ainsi que les princes de Smolensk, et appelant à lui les Polowtzis, marchait contre la Russie-Rouge. Cette formidable ligue à laquelle se joignaient, à Kiew, Rurick et ses deux fils, était renforcée par Leszko le Blanc, qui de son côté aussi, se mettait en marche contre la Galicie.

A l'approche de ce nouvel orage, la régente s'adressait derechef au roi de Hongrie, qui, en effet, passait immédiatement les Carpathes : mais il n'arrivait pas à temps ; un soulèvement, fomenté par les oligarques factieux, chassait de Galitch la famille de Roman et l'obligeait à se réfugier à Wladimir-Volinsk. Le roi André était à peine entré en Galicie, qu'il était rappelé en Hongrie par la nouvelle de troubles qui y avaient éclaté. Ne voulant pas, cependant, laisser ce pays au pouvoir de Rurick et des Olgowitchs, il s'entendit avec Leszko, et tous deux ils engagèrent les habitants de Galitch à demander au grand-prince Wsévolod Youriéwitch, son fils Jaroslaw, pour venir régner sur eux, et cela, paraît-il, d'après l'inspiration de la princesse de Galitch elle-même, qui par là espérait trouver, dans Wsévolod III, un protecteur puissant.

Leszko et le roi André s'étant retirés, et les Galiciens, après deux semaines d'attente, ne voyant pas arriver Jaroslaw Wsévolodowitch, s'adressèrent alors au prince de Novgorod-Séversk, ce même Wladimir Igoréwitch qui, de 1185 à 1187, captif chez les Polowtzis, y avait épousé une fille d'un de leurs khans, Kontchakt. Se dérobant à ses alliés, ce prince vint secrètement à Galitch avec ses frères, dont le cadet, Roman, recevait de lui Swénigorod en apanage.

Mais la possession de la Galicie ne suffisait pas à l'ambition des princes Séveriens, et la situation momentanée de la famille de leur ancien prince n'assouvissait pas la haine des boyards de Galitch ; aussi des émissaires étaient-ils envoyés à Wladimir-Volinsk, déclarant que toutes les forces galiciennes et séveriennes marcheraient contre cette ville, si on ne livrait pas la famille de Roman, en acceptant pour prince Swiatoslaw, le frère puîné de Wladimir Igoréwitch de Galitch. Le peuple de Wladimir-Volinsk attaché à ses princes, voulut lapider ces émissaires. Mais la princesse, ne se voyant pas en état de résister et ne voulant pas attirer de nouveaux malheurs, tant sur sa famille que sur une ville qui lui était

fidèle préféra se résigner en attendant des temps meilleurs. Profitant d'une nuit obscure, elle fuyait avec ses enfants, si jeunes encore, et allait chercher refuge chez le meurtrier même de son mari. Leszko le Blanc, ne se souvenant que de son ancienne amitié pour Roman, recevait les fugitifs mieux qu'ils ne s'y étaient attendus, et, pour se disculper de la mort de son ancien allié, rejetait sur le démon seul la responsabilité de leur brouille et des malheurs qui s'en étaient suivis. Gardant à Cracovie la princesse et Wassilko, il envoyait
le petit Daniel Romanowitch en Hongrie, rappelant au roi 1207.
André la protection qu'il lui devait. Mais ce dernier, gagné par Wladimir Igoréwitch, qui lui avait envoyé de riches présents, se contenta de bien accueillir le jeune prince, sans rien entreprendre en sa faveur.

Après la fuite de la famille de leur prince, les habitants de Wladimir-Volinsk s'étaient vus obligés de se soumettre à Swiatoslaw Igoréwitch, en sorte que les États de Roman se trouvaient, par là, partagés en trois principautés : Galitch, Swénigorod et Wladimir-Volinsk, entre les trois fils d'Igor. Ces princes au lieu d'affermir leur pouvoir en restant unis entre eux, s'affaiblissaient dans des querelles et des luttes intestines.

Roman Igoréwitch, ennemi de son frère aîné, qui l'avait
spolié de Swénigorod, lui enlevait Galitch en 1210; il en était 1210.
chassé à son tour par les habitants de cette ville, qui appelaient Rostislaw Rurickowitch; ce dernier, peu de jours après, était obligé par ce peuple inconstant de s'en retourner dans sa principauté de Wichégorod, remplacé de nouveau à Galitch par Roman.

Le roi de Hongrie, voyant tous ces désordres, résolut d'en profiter; et y mettant un terme il occupait Galitch, faisant gouverner cette principauté par le palatin Benoist Bora, qui par sa tyrannie s'attira la haine du peuple, qui le surnomma l'Antechrist. Wladimir Igoréwitch et son frère Roman, emmenés prisonniers, subirent une dure captivité en Hongrie.

Leszko, de son côté, prenant soi-disant parti pour la famille de Roman Mstislawitch, occupait Wladimir-Volinsk; mais bien qu'il y fût reçu en libérateur, livra la ville au pillage, et emmenant Swiatoslaw Igoréwitch en Pologne, la donnait au prince Alexandre Wsévolodowitch de Bels, et plus tard à Ingwar Jaroslawitch de Lutzk, qui avait été prince de Kiew en 1202.

Après tant d'années de patience et plusieurs essais infructueux, la veuve de Roman Mstislawitch parvenait enfin à émouvoir la conscience du roi polonais, le décidant à s'occuper de la famille de celui à qui en partie il devait le trône, et dont la mort ne laissait pas de lui donner quelque remords. Laissant Wladimir-Volinsk à Alexandre Wsévolodowitch, dont il avait épousé la fille Grimislava, il l'obligeait de céder Bels à Wassilko Romanowitch, où ce jeune prince ainsi que sa mère trouvèrent enfin un refuge.

Le joug étranger pesant de plus en plus sur les malheureux habitants de la Galicie, ils cherchèrent pour le secouer, des libérateurs de tous côtés. Leur premier essai fut infructueux; ils s'adressèrent à Mstislaw le Muet, prince de Pérésopnitza, fils de Jaroslaw de Lutzk, qui marcha effectivement sur Galitch; mais trouvant ses troupes trop peu nombreuses, les habitants de cette ville n'osèrent pas se soulever pour l'appuyer, et il dut abandonner son entreprise. Peu de temps après, un second essai réussit pleinement; les deux Igoréwitchs, prisonniers en Hongrie, venaient de s'enfuir et se trouvaient à Novgorod-Séversk, et de là avec leur frère Sviatoslaw, qui, de son côté, s'était racheté de sa prison en Pologne, ils marchèrent à l'appel de Galitch. Chassant les Hongrois, ils se partagèrent encore une fois la principauté: Wladimir s'établissait à Galitch, Swiatoslaw à Pérémysl, Roman à Swénigorod, et Térébowl était donnée par le nouveau prince de Galitch à son fils Isiaslaw Wladimirowitch.

Le règne de ces princes ne fut pas de longue durée; à force de présents ils étaient parvenus à acheter du roi de

Hongrie la tranquille possession de la Galicie, mais, pas plus que la première fois, ils ne surent se montrer dignes de leur fortune. Craignant la turbulence du peuple, à laquelle seule ils attribuaient leurs échecs passés, et sachant que ce peuple en s'ameutant suivait les inspirations des grands, si puissants à Galitch par leurs richesses et leur influence, les Igoréwitchs voulurent se débarrasser de tout ce qu'il y avait d'hommes marquants dans la principauté. Les malheureux attribuaient la grandeur et le calme du règne de Roman à la sévérité de ce prince ; cruels et non sévères, ils firent périr, sans que rien l'eût motivé, et sans jugement aucun, plus de cinq cents citoyens les plus distingués de la Galicie, se creusant par là un abîme sous leurs propres pieds. Deux des principaux boyards échappés au massacre : Wladislaw et Soudislaw, à l'influence desquels, du premier surtout, ces princes avaient dû leur rappel par les habitants de Galitch, se rendirent à la cour du roi de Hongrie, lui demandant le jeune Daniel Romanowitch dans l'intention d'en faire l'instrument de leur vengeance. André ne demandait pas mieux que d'y voir régner le fils de son ancien ami, espérant avoir en lui un allié fidèle, peut-être même un voisin disposé à subir sa suprématie. Aussi, acceptait-il leur proposition, et envoyait en 1211, Da- 1211.
niel alors âgé de dix ans seulement, avec une nombreuse armée hongroise, à la reprise de son patrimoine. La marche du futur héros fut un triomphe, les villes se rendirent sans coup férir. Pérémysl montra l'exemple, livrant Swiatoslaw Igoréwitch, Swénigorod seule résista et Roman Igoréwitch y tint ferme avec l'aide des Polowtzis. Daniel reçut alors des secours de sa mère, ainsi que de Leszko le Blanc, et fut rejoint par les princes de la Volhynie : Alexandre Wsévolodowitch de Wladimir-Volinsk, Mstislaw le Muet de Pérésopnitza et Ingwar Jaroslawitch de Lutzk. Voyant toutes ces forces réunies devant Swénigorod, Roman voulut prendre la fuite, mais il fut arrêté et fait prisonnier par les Hongrois. La ville s'étant rendue, Daniel se porta sur Galitch où il fut reçu avec en-

thousiasme. A son approche Wladimir Igoréwitch s'était sauvé à Novgorod-Séversk.

Mais l'enfant de dix ans n'était naturellement que de nom prince de Galitch. Les boyards : Soudislaw, Wladilaw et ses frères, à leur tête, s'emparant complétement de la direction des affaires, abusèrent bientôt de leur pouvoir. Pour plaire à une populace sans frein, dont l'appui était leur grande force, et ne respirant que la vengeance pour les massacres dont les Igoréwitchs s'étaient rendus coupables, ils rachetaient des Hongrois les princes prisonniers et les livraient à la populace, qui les pendait publiquement après les avoir abreuvé d'outrages. Bientôt, poussant l'insolence à ses dernières limites, les oligarques chassaient de Galitch la mère de Daniel, accourue auprès de lui, et que tous les gens d'ordre espéraient revoir prendre les rênes du gouvernement. Cette princesse, malgré la défense personnelle de son jeune fils, qui pour protéger sa mère contre les insolents boyards tira une épée trop faible alors, et dont la force plus tard devait lui donner tant de gloire, dut se réfugier à Bels, chez son second fils Wassilko Mstislawitch ; de là elle allait chercher un appui en Hongrie.

Le désordre étant à son comble à Galitch, le roi André passait les Carpathes et aidé par le prince Ingwar de Lutzk, mettait fin à l'oligarchie tyrannique des boyards, emmenant prisonniers les principaux , Soudislaw cependant trouvait moyen de se racheter, et Wladislaw parvenait à fuir. Ce dernier trouvait refuge à Pérésopnitza, et se mettant encore une fois en relations avec son ancien parti à Galitch, il enga-
1212. geait dans les premiers mois de 1212 Mstislaw le Muet à profiter du mécontentement qu'il savait exister en Hongrie, pour s'emparer de la Galicie. S'alliant à Leszko le Blanc qui attaquait la Volhynie, prenait Bels et le donnait à son beau-père le prince de Wladimir-Volinsk, obligeant Wassilko Romanowitch et sa mère de se réfugier à Kaménetz, Mstislaw le Muet s'emparait de Galitch avec la plus grande fa-

cilité, aidé par les boyards de cette principauté toujours factieux et ennemis de la famille de Roman. Daniel se réfugiait en Hongrie, le roi André marchait contre la Galicie malgré les désordres de son pays, et Mstislaw le Muet fuyait à Pérésopnitza. De graves nouvelles obligeant le roi à retourner dans ses États, il entrait en pourparlers avec les oligarques de Galitch et laissait le malheureux pays sous la direction de l'ambitieux Wladislaw et de son parti, mais comme province vassale de la Hongrie. Daniel allait en Pologne, et n'y trouvant pas les secours qu'il en espérait, il allait rejoindre sa mère et son frère à Kaménetz. Après des démarches longtemps infructueuses, il parvenait enfin, en
1213, à armer en sa faveur Leszko le Blanc, Mstislaw le 1213.
Muet, et même son cousin Alexandre Wsévolodowitch, et marchait avec eux contre la Galicie. Une victoire remportée sur les troupes de Wladislaw et les Hongrois ne fut cependant pas assez décisive pour lui faire ouvrir les portes de sa capitale. Voyant l'inutilité de ses efforts, Leszko, en ce moment le seul protecteur de la famille de Roman, leur faisait donner Tihoml et Pérémysl par Alexandre Wsévolodowitch alors prince de Wladimir Volinsk et de Bels.

La famille de Roman fixait sa résidence à Tihoml, où se réunit bientôt autour d'elle tout ce que la Russie méridionale avait alors d'hommes éminents, et cette petite ville, au dire des annalistes, vit se former en peu de temps une des cours les plus brillantes de l'époque.

Parmi les anciens amis de Roman, Pakoslaw, voyéwode de Sandomir, resté constamment attaché à sa famille, parvint enfin à lui faire rendre une partie de son héritage. Ses
bons offices se manifestèrent en 1214, à la suite d'une guerre 1214.
que le roi André ayant réussi à pacifier la Hongrie, avait entreprise contre Leszko; Pakoslaw persuada à ces deux souverains d'avoir une entrevue où, se désistant tous deux de leurs prétentions sur Galitch, cette principauté était érigée en royaume indépendant en faveur de Coloman, fils du roi An-

dré, qui épousait Salomé la fille de Leszko. La Pologne recevait la principauté de Pérémysl, et comme condition de ce traité de paix dont Pakoslaw était le médiateur, Daniel Romanowitch devenait prince de Wladimir-Volinsk, que Leszko le Blanc, obligeait son beau-père Alexandre Wsévolodowitch de lui céder, se contentant de la principauté de Bels.

Coloman s'attira bientôt la haine de ses sujets par sa tyrannie et surtout par la violence dont il usa, à l'instigation de son père le roi André, pour les forcer à passer au catholicisme. A son couronnement déjà, l'archevêque de Gran avait chassé de Galitch l'évêque russe, le remplaçant par un évêque latin, et depuis lors il continuait à nommer à toutes les cures vacantes des prêtres catholiques. Le malheureux peuple, quoique habitué à toutes les vexations imaginables de la part des Hongrois, supportait avec peine l'injustice de se voir imposer un clergé d'une autre croyance, et la haine qu'il portait au régime étranger s'augmenta ainsi de toute la force de son attachement à la foi de ses pères. Oubliant que l'alliance des Polonais, ses coreligionnaires, était pour lui une garantie de sécurité, surtout en ce moment que le roi de Hongrie son père entreprenait une croisade, Coloman les
1215. attaquait en 1215 et leur enlevait la principauté de Pérémysl, profitant des guerres lointaines qui occupaient alors Leszko le Blanc. Ce dernier s'adressait à Mstislaw Oudali, en ce moment prince de la grande Novgorod et dont la renommée de courage et de talent militaire brillait déjà dans toute sa gloire. Le roi polonais proposait au héros russe de venir reconquérir sur les Hongrois cette belle partie de la Russie-Rouge dont ils s'étaient emparés. L'Oudali se trouvait à cette même époque dans la Russie méridionale, où après une courte campagne, il avait chassé Wsévolod le Rouge de Kiew, dont il avait nommé prince Ingwar Jaroslawitch de Lustzk, qui cédait volontairement la vieille capitale de la Russie au prince Mstislaw Romanowitch de Smo-

lensk. Le jeune prince de Wladimir Volinsk, Daniel Romanowitch, avait aidé de toutes ses forces Mstislaw Oudali à reprendre l'ancienne principauté sur les Olgowitchs et il espérait que les propositions de Leszko, engageant le prince de Novgorod à la libération de la Gallicie, auraient pour résultat de le remettre en possession de son patrimoine. De cette époque date l'amitié qui unit depuis Daniel à Mstislaw, deux princes qui avaient tant d'analogie par leur valeur et leurs talents, et qui furent la gloire de leur patrie à cette époque.

L'entreprise proposée par Leszko fut remise à d'autres temps: Mstislaw ayant été rappelé à Novgorod par les misères de la guerre civile et de la peste. Sa présence suffit pour y rétablir la paix, et bientôt il cueillait de nouveaux lauriers, remportant le 21 avril 1216, la victoire de la Lipetz, si célèbre dans l'histoire russe, mettant fin à la guerre intestine entre les fils du grand-prince Wsévolod III, mort en 1212.

La Russie septentrionale jouissant en 1218 d'une paix 1218.
profonde, Mstislaw, malgré les instances des habitants de Novgorod pour le retenir, prenait congé d'eux et, dans l'intention de mettre à exécution les propositions de Leszko, allait à Kiew, afin d'y organiser les forces nécessaires pour la libération de la Gallicie du joug étranger. Le prince Mstislaw Romanowitch l'aida dans ces préparatifs et lui confia toutes ses troupes ainsi que ses auxiliaires: Torks, Berendeïs et Polowtzis.

Renforcé par Daniel et son frère Wassilko, l'Oudali en-
trait en campagne au printemps de 1219. Coloman, qui n'a- 1219.
vait eu aucune nouvelle du danger qui le menaçait, fuyait en Hongrie, et Mstislaw occupait Galitch sans coup férir à la joie unanime de la population. Il s'en proclamait prince, trompant ainsi l'attente du peuple, qui espérait avoir Daniel pour souverain. Ce dernier, aussi modeste que magnanime, ne revendiqua pas ses droits incontestables et n'en resta pas moins l'allié du nouveau prince de Galitch, dont il épousait la fille Anna, union qui cimenta encore plus l'amitié des deux héros.

Le vieux Soudislaw était au nombre des prisonniers ; il sut acquérir la faveur de Mstislaw, qui lui donna Swénigorod à gouverner.

De retour à Wladimir Volinsk, Daniel se vengeait sur les Polonais de la déception qu'il venait d'éprouver et reprenait sur eux les villes riveraines du Boug, Brjest entre autres, appartenant jadis à la Volhynie et dont Leszko s'était emparé après la mort de Roman Mstislawitch.

Le prince de Gallicie s'était opposé à cette guerre contre un allié, mais Leszko croyait à sa connivence avec le prince de Wladimir Volinsk ; aussi, par représaille, entrait-il en alliance avec le roi de Hongrie, se désistant de toute prétention sur Pérémysl et ne demandant qu'à chasser de la Russie Rouge tous les princes russes.

Effectivement, une alliance à cet effet était conclue entre
1220. les deux rois, et en 1220 une grande armée hongroise et polonaise inondait à l'improviste la principauté de Galitch, sous les ordres de Coloman, culbutant devant elle le peu de troupes que Mstislaw surpris avait pu lui opposer. L'Oudali était obligé de se retirer à Kiew, afin d'y reformer son armée, laissant sa capitale à la garde de Daniel, bientôt assiégé par les alliés. Il se défendit valeureusement, les harcelant par d'heureuses sorties, mais il voyait se fondre la petite garnison qu'il commandait, et sur l'ordre formel de son beau-père il évacuait la ville ; se frayant un passage à travers l'armée ennemie, il se réunissait à Mstislaw, qui, tout heureux de le savoir sain et sauf, l'envoyait défendre Wladimir Volinsk, lui promettant de venir bientôt à son secours avec une armée de Polowtzis.

La présence de Daniel était en effet urgente dans sa principauté, Leszko ayant armé contre lui les Lithuaniens qui passaient le Pripet et fondaient sur la Volhynie dont ils le savaient absent. Daniel n'ayant pour allié que son frère Wassilko, dont l'attachement constant rappelle l'amitié de Jaroslaw de Lutzk pour Mstislaw son frère, le dernier grand-

prince de Kiew, avait ainsi à lutter contre une attaque simultanée aux frontières tant septentrionales qu'occidentales et méridionales de ses États ; quand, trahissant ses liens de nationalité et de parenté, Alexandre Wsévolodowitch de Bels se joignait à ses ennemis et, prenant parti avec acharnement contre lui, commençait alors cette série de trahisons qui marquèrent depuis sa haine contre Daniel. Ce dernier trouvant des forces dans son courage indomptable, sortit victorieux de cette lutte inégale, et à la fin de la même année il obligeait par ses succès continuels les Lithuaniens à lui demander la paix. Bientôt il se trouva secouru.

Mstislaw renforcé par des Polowtzis et aidé par le prince Wladimir Rurickowitch d'Ovroutch, passait le Dniestr au commencement de l'année 1221. Coloman, qui avait reçu des 1221
renforts considérables sous les ordres d'un général hongrois de grande réputation, Filney, l'envoyait contre l'Oudali, à la tête de toutes ses troupes, tant galliciennes et hongroises que polonaises. La victoire des Russes fut décisive, Filney fait prisonnier et l'armée ennemie complétement détruite. Après ce brillant succès, Mstislaw qui, sur le champ de bataille même, avait reçu de son armée victorieuse le surnom de Krasnoié Sontze (le soleil rouge, pour beau, d'après l'étymologie habituelle slave), mit le siége devant Galitch. Coloman, qui s'y était renfermé, refusa d'abord fièrement les pourparlers et une entrevue que le prince russe lui proposait ; mais la ville ayant été prise et le prince hongrois s'étant enfermé dans la cathédrale, dont il avait fait une forteresse, la faim et la soif l'obligèrent bientôt à recourir à la merci du vainqueur, et il fut avec sa jeune femme envoyé à Tortchesk. Parmi ceux qui se sauvèrent de Galitch avant la prise de cette ville par les Russes, se trouvaient Yvon chancelier de Leszko le Blanc, et le fameux Kadloubeck évêque de Cracovie, qui a laissé des annales fort remarquables et qui auraient été fort utiles pour l'histoire russe si elles n'étaient pas trop empreintes de partialité.

Daniel avait été retenu dans sa marche par l'armée de Leszko, et ne parut à Galitch qu'après la prise de cette ville.

Mstislaw Oudali, fier et heureux de sa conquête, se faisait sacrer roi de Galitch avec la couronne même de Coloman ; mais, oubliant les grands services que lui avait rendus son gendre, il se brouillait avec lui à l'instigation d'Alexandre de Bels, qui par ses calomnies parvint à les armer l'un contre l'autre. Le nouveau roi cependant fit la guerre à contre-cœur, et bientôt, reconnaissant ses torts, il faisait les premières démarches pour se réconcilier avec le prince de Wladimir-Volinsk qui, aussi généreux que brave, fit la paix avec joie. Mais, indigné de la conduite de son cousin, Daniel mit, de concert avec Wassilko, son frère, la principauté de Bels à feu et à sang.

Le roi de Hongrie, fatigué de sa longue vie si aventureuse, et revenu à peine de sa croisade, voulait éviter les fatigues d'une guerre nouvelle, et désirant en même temps
1222. voir libérer son fils Coloman, s'adressait en 1222 à Mstislaw, lui proposant, par l'entremise des boyards galliciens toujours prêts à trahir leur patrie, la paix à des conditions indignes du prince de Galitch qui, sous l'influence des continuelles calomnies d'Alexandre de Bels, méconnaissait complétement les droits et les services de Daniel : André, troisième fils du roi de Hongrie, enfant encore, devait épouser Marie, fille de Mstislaw, et après la mort de ce dernier hériter du royaume gallicien. En même temps, Mstislaw devait céder immédiatement à son futur beau-fils la principauté de Pérémysl.

Leszko, mécontent de ce traité qui ainsi donnait aux Hongrois Pérémysl, que peu d'années auparavant il avait possédé, en vertu d'un traité avec eux, se hâta de faire la
1223 paix avec les princes de Wladimir Volinsk. Daniel et Wassilko alors portèrent toutes leurs forces contre Alexandre de Bels, le plus acharné de leurs ennemis et qu'ils regardaient

comme le principal fauteur du traité de Mstislaw avec le roi de Hongrie. L'intercession personnelle de l'Oudali parvint seule à sauver le prince de Bels d'une ruine inévitable et à lui faire obtenir son pardon de ses cousins, qui le laissèrent en tranquille possession de sa principauté.

Voyant ses fils, grâce à leur courage et au grand mérite de Daniel, en paix avec tous leurs voisins, la veuve de Roman Mstislawitch leur laissait cette même année l'administration de la principauté de Wladimir Volinsk et se retirait dans un couvent.

Depuis quelques années, la Russie jouissait d'un calme inaccoutumé qui paraissait vouloir lui faire oublier ses calamités et lui donner le temps de cicatriser les plaies des guerres civiles qui l'avaient désolée pendant les derniers siècles. Les princes étaient en paix entre eux et avec leurs voisins, et, depuis l'expédition de Roman Mstislawitch dans les steppes, les frontières méridionales de la Russie n'étaient plus inquiétées par les Polowtzis, quand ces derniers, fuyant devant un ennemi nouveau dont ils venaient d'éprouver la force, répandaient soudain l'effroi dans la Russie méridionale.

L'excédant de la population du plateau de l'Asie centrale, après avoir déjà, sous le nom de Scythes et plus tard sous ceux de Huns et d'Awares, ébranlé le système social de l'ancien monde, apparaissait encore une fois sous les noms de Mongols et de Tatares. Ces nouveaux barbares semblaient appelés à assujettir le monde entier; mais la Russie tombée en holocauste pour le salut de l'Europe, fut la barrière qui arrêta cette irruption, dont les derniers efforts affaiblis vinrent expirer dans les plaines de Liegnitz.

———

XII.

Des peuples nomades se donnant eux-mêmes le nom de Bedé ou Bideh, que les Chinois connaissent dans leur histoire sous ceux de Moung-Kou et de Tat-Ché, erraient de temps immémorial dans les déserts de Kobi qui du versant méridional de l'Altaï s'étendent vers le grand plateau central de l'Asie. Ces peuples dont les émigrations, tant vers l'Europe que vers l'Amérique, ont plusieurs fois changé la face du monde, se subdivisent en deux grandes fractions qui se distinguent entre elles tant par le type que par la langue.

Les Moung-Kou, plus connus sous le nom de Moghols dont les Européens ont fait Mongols, erraient depuis les rives du Baïkal à travers les pays montagneux du gouvernement actuel de Nertchinsk et les plaines du bassin de l'Amour jusque vers l'Océan, ayant des ramifications qu'on retrouve sous les noms de Kuirguises et de Kalmoucks, les Siyu et les Huen des Chinois, dans les steppes qui de l'Altaï s'étendent au nord du lac d'Aral et de la mer Caspienne.

Au sud-ouest des Mongols, d'autres tribus errantes, les Tat-Ché, s'établissaient au milieu des peuples Turks aborigènes des pays situés sur le versant occidental du haut plateau central de l'Asie, vers la mer Caspienne, pays de tout temps connu en Orient sous le nom de Tourau. S'identifiant de type

et de langue avec les peuples Turks, ils les forcèrent aux migrations qui envahirent l'Europe sous les noms d'Awares, d'Ougres, de Petchenègues et de Kounes, les Hiongnou des Chinois ou Polowtzis des chroniques russes. Parmi les tribus des Tat-Ché, l'une, portant le nom de Tatares, probablement du mot chinois Tata, étranger, donnait plus tard son nom à tout le peuple de Bedé ; une autre, les Niutschen, ou Toungouses actuels, après avoir détruit, au commencement du onzième siècle, l'empire des Khitan, l'avait remplacé dans le nord de la Chine, sous le nom de Kin ou dynastie d'or ; une troisième, les Taitchoutes, avait au milieu du douzième siècle étendu son pouvoir sur le désert de Kobi et les versants de l'Altaï, s'assujettissant une grande partie des tribus tant tatares que mongoles et ne reconnaissant que faiblement la prépondérance des empereurs chinois de la dynastie d'or.

Temoudjin, né en 1155, et devenu à l'âge de treize ans, par la mort de son père Jesukaï Bahadour, chef d'une peuplade mongole, parvenait, après vingt-sept ans d'efforts inouïs et souvent malheureux, à détruire le joug des Taitchoutes et à soumettre sous ses lois, par la force des armes, toutes les tribus mongoles et tatares. En 1205, dans une assemblée de la nation entière de Bedé, près des sources de l'Onon qui, avec l'Ingoda, forme la Schilka, affluent de l'Amour, il se faisait proclamer Cha-han ou grand-han, sous le nom de Tchengis, le Puissant. Il donnait un nouveau code de lois et étendait à tout son peuple le nom de Mongols ; mais celui de Tatares prévalut bientôt et était déjà généralement adopté sous le règne de ce grand conquérant. Commençant en 1210 la guerre contre les Kin, il détruisait leur pouvoir, prenait Péking, et réunissait en 1215 à son empire la Chine, où ses descendants régnèrent sous le nom de Yuen. En 1218 il faisait la conquête de Touran, mettant fin à la monarchie des Kharismiens; et poursuivant Djellal-Eddin, le dernier schah de cette dynastie, jusque dans les Indes, il portait à l'Himalaya les limites de ses États. En 1220 il nommait son fils aîné Tchout-

chi, han de Kiptchak, et l'envoyait à la conquête de ce pays, qui avait reçu son nom des Petchenègues ou Kiptchaks, les Patzinacks des chroniques du Bas-Empire, et qui s'étendait au nord du lac d'Aral et de la mer Caspienne, depuis le Tobol jusqu'au Volga, et depuis l'endroit où ce fleuve se rapproche le plus du Don jusqu'à la mer d'Azoff et aux monts Caucase.

Deux généraux tatares, Tchebé Noujan et Souboutaï qui pour ses victoires en Chine avait reçu le surnom de Bahadour, le Valeureux, envoyés par Tchengishan à la conquête de l'Iran, y employèrent les années 1221 et 1222; ils assujettirent ensuite les peuples montagnards habitant entre la mer Caspienne et la mer Noire, et en 1223, ayant passé les portes Caucasiennes, ils se trouvèrent vis-à-vis des Alains et des Polowtzis. Pour désunir ces deux peuples, ils persuadèrent les Polowtzis, se disant d'origine commune, d'abandonner les Alains, de race étrangère. Ayant ainsi isolé ces derniers, ils les exterminèrent. Alors ils voulurent obliger les Polowtzis à la soumission, les traitant d'esclaves fugitifs et de vagabonds. Les Polowtzis voulurent résister; mais défaits, et leurs plus fameux hans, Youry Kontchakowitch et Daniel Kobiakorwitch ayant été tués, ils s'enfuirent vers les frontières russes, y répandant un effroi général, annonçant la formidable irruption d'un peuple inconnu.

Les hans des Polowtzis cherchèrent à persuader les princes russes de prendre l'initiative d'une guerre inévitable; Kotian, le plus puissant d'entre eux et beau-père de Mstislaw de Galitch, y parvint sans peine, surtout auprès de son gendre qui jusqu'alors invincible, brûlait de se mesurer avec un ennemi nouveau. L'Oudali alla à Kiew, où à son appel, se réunissaient tous les princes de la Russie méridionale.

1224. S'étant décidés à marcher contre les Tatares, les contingents de Mstislaw Romanowitch de Kiew et de Mstislaw Swiatoslawitch qui venait de remplacer son frère Gleb sur le trône de Tchernigow, descendirent la rive droite du Dniepr

sous les ordres de Mstislaw de Galitch, que sa supériorité incontestable plaçait à la tête de l'armée. Les autres princes se rendirent dans leurs États pour accélérer l'arrivée de leurs troupes.

A la hauteur des cataractes, les Russes rencontrèrent des envoyés tatares qui venaient les engager à ne pas prendre parti pour les Polowtzis. Au mépris du droit des gens, Mstislaw eut la faiblesse de les laisser mettre à mort par ces derniers. Après ce méfait les Russes continuèrent leur marche le long du fleuve, renforcés successivement par Mstislaw Wladimirowitch prince de Yanew et neveu de l'Oudali ; Ivan prince de Koselsk fils de Mstislaw de Tchernigow et le neveu de ce dernier, Mihaïl Wsévolodowitch, plus tard célèbre comme prince de Tchernigow et comme martyr; Oleg Swiatoslawitch prince de Koursk ; Swiatoslaw Wsévolodowitch prince de Troubtchewsk ; Wladimir Igoréwitch prince de Novgorod-Séversk, (le chassé de Galitch en 1211), et Isiaslaw son fils prince de Poutiwl. A Olechié, l'armée russe était renforcée encore par Mstislaw Davidowitch de Smolensk ; André Wladimirowitch de Wiasma, petit-fils de Rurick Rostislawitch; deux petits-fils de Jaroslaw Swiatopolkowitch de Tourow (prince de Wladimir Volinsk au congrès de Wititcheff en 1100), Youry Ivanowitch prince de Nesvij, et Alexandre prince de Doubrowitza, fils de Jaroslaw de Pinsk, et gendre de Mstislaw de Kiew.

Daniel laissant son frère Wassilko à Waldimir Volinsk, pour protéger cette ville contre les Polonais descendait le Dniestr jusqu'à la mer et remontait le Dniepr avec un millier de navires. Il se réunissait à l'armée russe au confluent du Dniepr et de la Hortiza, ayant avec lui, outre ses propres troupes et celles de l'Oudali sous les ordres du voyéwode Youry Domaméwitch, les princes volhyniens suivants: Isiaslaw fils d'Ingwar de Lutzk, dont il commandait le contingent ; Mstislaw le Muet prince de Pérésopnitza frère d'Ingwar, et Swiatoslaw Isiaslawitch de Smolensk son neveu.

De nouveaux envoyés tatares vinrent déclarer aux Russes que puisqu'ils prenaient parti pour les Polowtzis et venaient les attaquer sans provocation, ils s'en remettaient au jugement de Dieu.

Pendant qu'ils étaient encore assemblés à Kiew, les princes de la Russie méridionale s'étaient adressés au grand-prince de Wladimir, Youry, fils de Wsévolod III, qui s'empressait d'envoyer à leur secours le contingent de Rostow sous les ordres de son neveu Wassilko Constantinowitch prince de cette ville. Mais ce secours tardant à venir et des hordes de Polowtzis ayant rejoint les Russes sous les ordres de leurs hans Kotian et Jaroun, Mstislaw Oudali se décida à passer le Dniepr et à aller à la recherche de l'ennemi.

Des Tatares ayant paru sur la rive opposée, Daniel, toujours hardi et aventureux, passait le Dniepr avec les Galliciens, culbutait l'ennemi et le mettait en fuite.

Mstislaw alors, traversant le fleuve avec dix mille cavaliers, poussait dans les steppes, et rencontrant l'avant-garde ennemie sous les ordres de Hamabeg, il la taillait en pièces permettant aux Polowtzis de mettre à mort le chef tatare fait prisonnier. Ce premier succès remplit l'armée russe de joie et lui inspira malheureusement le mépris de ses ennemis. Daniel, de même que son beau-père, ne jugeait pas les Tatares meilleurs soldats que les Polowtzis, contrairement à Youry Domaméwitch qui en parlait avec respect. Leur opinion de pousser en avant, soutenue par les princes les plus jeunes de l'armée, prévalut sur les avis plus prudents des princes plus âgés, et l'armée entière passait le Dniepr s'engageant dans la plaine des Polowtzis, l'actuelle steppe des Nogaïs. Au passage du fleuve, l'avant-garde russe remportait un nouvel avantage dû particulièrement à la supériorité de ses archers.

Les Tatares se repliaient constamment et attiraient par là l'armée russe loin de ses frontières; fait dont les auteurs orientaux parlent comme d'un stratagème.

Après huit journées de marche par les steppes, les Russes se trouvèrent dans la matinée du 16 juin 1224, sur les bords de la Kalka, l'actuelle Kalitza, rivière qui tombe dans la mer d'Azoff. Culbutée, l'arrière-garde tatare se replia. Sur l'ordre de l'Oudali, Daniel avec ses Volhyniens se jeta à la poursuite de l'ennemi et passa la rivière, suivi bientôt par l'armée russe entière, qui s'établissait sur la rive gauche, pendant que les Polowtzis sous leur han Jaroun se portaient au soutien de Daniel. Ce dernier avançant toujours, se trouva inopinément en présence de l'armée tatare déployée dans le Steppe en ordre de bataille sous les ordres de Souboutaï Bahadour et de Tchebé Noujan.

Après avoir établi l'armée russe sur la rive gauche de la Kalka, Mstislaw allait seul rejoindre Daniel ; mais à la vue des Tatares il retournait au camp et dans l'espoir de vaincre avec les forces seules de la Russie Rouge, il les menait de suite à l'ennemi, suivi du seul Oleg de Koursk et sans prévenir les autres princes de ce qui se passait.

Les Polowtzis se trouvaient au centre, Daniel commandait une des ailes et Oleg de Koursk l'autre. Les troupes à peine en ligne, Daniel fond sur les Tatares avec sa valeur habituelle, les culbute et les poursuit, ne sentant même pas dans son ardeur juvénile qu'il est blessé grièvement en pleine poitrine. Bientôt il se trouve au milieu des ennemis et entouré par eux ; il est tiré d'affaire par son cousin Mstislaw le Muet, qui rivalise de courage avec lui. Les Tatares plient devant eux. De son côté Oleg de Koursk voyait le succès couronner ses prodiges de valeur personnelle. La bataille était gagnée; les Tatares fuyaient sur les deux ailes lorsqu'au centre les Polowtzis ne supportant pas le choc de l'ennemi, plièrent tout à coup et dans une retraite précipitée culbutèrent les Olgowitchs qui venaient d'apprendre que la bataille était engagée et se mettaient en marche. Non contents d'envelopper ceux-ci dans leur déroute et alliant la perfidie à la lâcheté, les Polowtzis massacraient et pillaient leurs alliés fugitifs.

Vainqueurs au centre, les Tatares enveloppèrent les deux ailes russes victorieuses les prenant à revers, et les obligèrent à chercher leur salut dans la fuite. Les princes de la Russie Rouge au moment où ils se croyaient déjà sûrs de la victoire, se virent emportés par la débandade générale de l'armée russe, poursuivie jusqu'à la Kalka par les Tatares, qui, ne faisant pas de quartier, massacraient tous ceux que les Polowtzis avaient épargnés.

Jamais défaite pareille n'avait désolé la Russie. L'armée vaincue était anéantie. Mstislaw de Galitch, battu pour la première fois de sa vie, dut son salut à la vitesse de son cheval, ainsi que Daniel. Ce jeune héros, dont l'annaliste dit qu'il était aussi beau que brave, et que l'envie même ne trouvait rien à reprocher à sa personne, ne s'aperçut de sa blessure qu'en arrivant sur les bords de la Kalka.

Le nombre des morts n'est pas connu, mais Kiew seule y perdit dix mille de ses citoyens; les princes Isiaslaw de Lutzk, son cousin Swiatoslaw de Smolensk, et Swiatoslaw de Yanew, trouvèrent une mort glorieuse dans la bataille même, ainsi que plus de soixante-dix chefs connus par leur vaillance. Dans la fuite furent massacrés, tant par les Polowtzis que par les Tatares : Mstislaw de Tchernigow, son fils Ivan de Koselsk, et Youry de Nesvij, avec la plus grande partie de leurs contingents, sans même avoir eu le temps d'entrer en ligne.

Témoin de cet épouvantable désastre, Mstislaw de Kiew dont le camp était situé sur des hauteurs dominant la rive gauche de la Kalka, s'y fortifiait avec ses deux gendres; les princes André de Wiasma et Alexandre de Doubrowitza. La chronique admire la grandeur d'âme de ces princes, de n'avoir pas voulu prendre part à la fuite générale; mais il est plus probable qu'elle ne leur était plus possible. Pendant trois jours, ils repoussèrent les attaques des vainqueurs. Dans le camp tatare se trouvait une troupe de vagabonds russes: Berladnicks ou Brodniks, comme on les appelait alors, sous

les ordres d'un certain Ploskinia. Envoyé par Souboutaï auprès du prince de Kiew et de ses gendres, ce traître leur jura sur la croix qu'ils auraient la vie sauve. Les malheureux ajoutèrent foi à ce serment et furent écrasés vifs sous des planches servant de siége aux chefs tatares, pendant leur festin en l'honneur de leur victoire; leurs troupes furent exterminées.

Les restes de l'armée détruite répandirent dans la Russie entière un effroi qui se communiqua bientôt aux pays voisins. Depuis quelques années déjà, l'Europe tremblait à l'apparition de ce peuple nouveau, qui avait subjugué l'Orient et menaçait les États chrétiens formés à la suite des Croisades; l'effroi devint de l'épouvante quand ce même peuple apparut aux portes même de l'Europe d'un côté si inattendu.

La Russie méridionale craignait de voir les vainqueurs suivre de près les fuyards; l'émigration vers le nord y était déjà générale, quand on apprit par les Polowtzis, avec autant de joie que d'étonnement, que les Tatares avaient disparu.

Effectivement, on n'en entendit plus parler pendant plusieurs années. Les pertes subies par eux dans la conquête du Caucase et du Kiptchak, et à la bataille de la Kalka, ainsi que la mort de Tchoutchi, donnèrent un temps d'arrêt à leur invasion en Russie. Tchengishan lui-même, engagé dans des expéditions lointaines, paraît s'être peu préoccupé d'une guerre dans laquelle les Tatares avaient trouvé une résistance que jusqu'alors ils n'avaient rencontrée dans aucune de leurs conquêtes.

L'empire de Tchengishan s'étendait des déserts de la Sibérie aux plaines fertiles de l'Inde et du grand Océan, jusqu'au golfe Persique et à la mer Noire. Restant fidèle au pays qui l'avait vu naître, il avait établi, en 1206, sa résidence au pied du Kanghaï, sur l'Orkhon, affluent droit de la Selenga dans ce Karakorum, le Holim des Chinois, séjour pendant des siècles des Cha-hans, les grands-hans des Mongols, où de toutes les parties du monde, des ambassadeurs allaient solliciter leur alliance, et où des princes vassaux venaient chercher

la faveur et souvent trouvaient la mort, quand leur mérite personnel portait ombrage au superbe barbare.

Dans les premiers jours de 1227, Tchengis nommait han de Kiptchak le second fils de Tchoutchi qui venait de mourir, Batou le Batij des chroniques russes. Orda, le frère aîné de ce dernier, non-seulement accepta cette décision de son grand-père avec soumission, mais fut toujours le compagnon d'armes constant et l'ami fidèle de Batou. Six mois plus tard, Tchengis mourait à Tangut. L'aîné de ses fils survivants, Ogodaï, le Tai-Tzong des Chinois, était proclamé grand-han en février 1229.

La même année, les Russes entendirent de nouveau avec effroi parler des Tatares; mais cette fois les nouvelles arrivaient par le Volga. Batou guerroyait dans le royaume des Bulgares. Ces restes des anciens Volks, comme l'indique la racine Bolg de leur nom, avaient formé un État sur les rives de la Kama, depuis les monts Ourals jusqu'au grand fleuve, dont le nom provient aussi de la même origine, et avaient été en guerre continuelle avec la Russie depuis Swiatoslaw, qui avait passé la plus grande partie de son règne à la conquête d'un autre royaume fondé par le même peuple, sur les bords du Danube, conquête qui lui valut ses guerres si glorieuses contre l'empire Grec.

Les Tatares disparurent de nouveau pendant des années; mais en 1236 Batou recevait du grand-han Ogodaï l'ordre de conquérir les pays au nord et à l'ouest du Kiptchak, et entrait une seconde fois en Bulgarie avec une formidable armée, dans laquelle se trouvaient ses frères: Orda, Scheytan et Tangkut, et ses cousins : Baïdar, fils de Tchagataï, Kujuk et Kaïdan, fils du grand han Ogodaï; Mengkou et Bedschak, fils de Tuli, ainsi que Souboutaï Bahadour, le conquérant de l'empire des Niutschen ou des Kin et de l'Iran, qui, après sa victoire de la Kalka, avait fait une nouvelle expédition victorieuse en Chine et pris Nankin ; Bastir, chef de l'avant-garde tatare, prenait la capitale des Bulgares, promenant le fer et le feu dans tout leur

pays et assujettissant ce peuple, qui continua cependant à garder une espèce d'autonomie jusqu'à l'époque de la fondation de Kasan par les Tatares, et qui se perdit alors, s'assimilant aux Tchouvasches et aux Mordrva.

Les farouches conquérants en agirent de même en 1237 et en 1238 envers la Russie septentrionale, brûlant et détruisant de fond en comble : Pronsk, Rjasan, Kalomina, Murom, Moscou, Wladimir, Sousdal, Rostow, Jaroslaw, Twer et Torjok. La grande Novgorod tremblait déjà quand, pour une raison restée inconnue, Batou rebroussait chemin et retournait sur le Volga, dévastant tout sur son passage. Koslsk, dont le jeune prince Wassili fils d'Ivan et petit-fils de Mstislaw de Tchernigow, tués tous deux à la Kalka, se noyait dans le sang de ses sujets, fut la dernière ville détruite par les Tatares, qui massacraient tout ce qui était vivant et brûlaient ce qu'ils ne pouvaient emporter.

Cette sanglante irruption avait été marquée par deux désastres comparables à celui de la Kalka : la défaite de Kalomina et surtout celle du 3 mars 1238, sur la Sit. Outre le prince Roman Ingwaréwitch de Rjasan, tombé à Kalomina, son cousin Youry Davidowitch de Murom et Wsévolod Mihaïlowitch de Pronsk, tués au sac de leurs villes, elle avait coûté la vie à six princes de la lignée de Wsévolod III le Grand : Youry Wsévolodowitch grand-prince de Wladimir tombé à la Sit, après des exploits dignes d'un meilleur sort ; sa femme, ses filles et sa belle-fille périssaient à la prise de sa capitale, ainsi que ses trois fils : Wsévolod, Wladimir et Mstislaw ; ses deux neveux : Wsévolod Constantinowitch de Jaroslaw et Wassilko Constantinowitch de Rostow, après avoir vu succager leurs villes, furent massacrés à la suite du désastre de la Sit. Le dernier de ces princes est le même qui en 1224 marchait au secours des princes de la Russie méridionale.

Retournant dans les steppes du Don et du Volga, Batou détruisait à jamais le pouvoir des Polowtzis par une grande

victoire dans les plaines d'Astrakan. Le fameux Kotian se retirait en Hongrie avec les restes de ce peuple et y recevait du roi Béla IV la permission de s'établir sur les bords de la Theiss.

Nous verrons, plus tard, Batou faire subir à la Russie méridionale le même sort qu'à la Russie du Nord, et le flot fatigué de l'irruption tatare s'arrêter dans les plaines de la Silésie.

Trois faits, surtout, servirent à l'affermissement de la domination tatare en Russie :

Le prestige moral du grand-han, dans son séjour éloigné, si mystérieux pour l'époque, dont le pouvoir universel dans un Orient inconnu, était subi par des peuples presque anéantis et par des princes brisés et soumis ;

La politique astucieuse des Tatares, qui suscitait des querelles intestines dans lesquelles les princes russes usaient leurs forces, ne s'immisçait pas dans l'administration intérieure d'un pays épuisé par l'impôt continuel du sang et de la propriété, et mettait à mort tout prince se distinguant par son courage ou par son mérite ;

L'influence du clergé russe qui, protégé par les Tatares et devenu, malheureusement, leur auxiliaire pendant cette triste époque, ne sut prêcher à sa patrie opprimée que la soumission à un pouvoir établi par la violence, oubliant complétement les préceptes de l'indépendance et du patriotisme.

Subissant l'influence de leurs oppresseurs, les Russes perdirent les vertus généreuses de leurs ancêtres.

La Russie, oubliée par les nations qui, de plus en plus, marchaient dans la voie de la civilisation, se trouvait assimilée à ces barbares que leurs chefs conduisaient comme des troupeaux.

Perdant tout sentiment de noblesse, même ce brillant courage dont tant de fois elles avaient fait preuve, les armées russes se virent bientôt battues continuellement par celles de leurs voisins, et de honte en honte, elles arrivèrent enfin aux défaites inqualifiables que leur fit subir le héros Sobiesky.

Devenant ainsi tatare elle-même, sans caractère et sans vigueur, notre malheureuse patrie arrivait à subir la tyrannie du Grosnoï, ce lâche Néron n'ayant de virilité que pour la destruction.

Sombre époque où la Russie complétement dénationalisée allait s'endormant de plus en plus dans une léthargie asiatique, dont elle fut réveillée par le génie de Pierre le Grand.

XIII.

Mstislaw Mstislawitch, d'un mérite si incontestable comme homme de guerre et si faible comme homme d'État, perdit à la Kalka, sa première défaite, le peu de force de caractère dont il avait fait preuve jusqu'alors. De retour à Galitch, il se trouva plus que jamais le jouet des intrigues de ses boyards, esclave et victime du malheureux traité de 1222 avec les Hongrois. Brouillé avec Daniel, tant par suite de ce traité que par les menées surtout du prince Alexandre de Bels, à peine la générosité de son beau-fils avait-elle facilité une réconciliation, qu'il se voyait abandonné par les hommes les
1225. plus marquants de Galitch; il quittait la capitale sous le prétexte des calomnies du boyard Jiroslaw, qui prétendait que Mstislaw voulait les livrer tous à son beau-père Kotian et aux Polowtzis, pour les faire mettre à mort; et n'y retournait qu'après un serment de leur prince, obligé par sa faiblesse à jurer par l'entremise de son confesseur, que les imputations dirigées contre lui étaient fausses. Ayant commis la faute de ne point punir Jiroslaw et de s'être contenté d'un exil volontaire de ce coupable, les autres boyards, toujours factieux,
1226. profitant de ce manque de vigueur de leur prince, le circonvenaient de plus en plus par leurs intrigues. L'un d'eux, Siméon, devenant tout-puissant à Pérémysl, cherchait à ex-

citer le jeune André de Hongrie contre son beau-frère et finissait par le faire déclarer ouvertement contre lui. Mstislaw perdant patience, André se vit obligé de fuir chez son père, 1227.
qui, entrant en Gallicie, occupait Pérémysl, prenait Térébowl, Tiholm et Swénigorod, et renforcé par un secours polonais sous les ordres du palatin de Sandomir, faisait assiéger Galitch. Leszko lui-même s'apprêtait à entrer en Gallicie; mais Daniel toujours prêt à rendre service à son ingrat beau-frère, parvenait à le détourner de ce projet et volait avec son frère Wassilko au secours de Mstislaw, qu'il trouvait avec sa petite armée devant Swénigorod. Ils y remportaient une victoire signalée. Le roi de Hongrie fuyait au delà des Carpathes; Daniel demandait à le poursuivre jusque dans ses États, mais Mstislaw, sous l'influence de ses boyards, traîtres et vendus aux Hongrois, jaloux surtout de l'affection si profonde que les Galliciens montraient au vaillant fils de leur ancien souverain, au lieu de profiter de ses avantages, traitait encore une fois avec les Hongrois et, poussé par les boyards, il passait par les conditions de l'ennemi : mariait sa fille au prince André, le déclarait roi, lui cédait Galitch, et ne gardait pour lui-même que Pérémysl, part dont les chroniques volhyniennes et polonaises font mention sous le nom de Ponisié ou bas pays. Cet événement incroyable avait eu lieu vers la fin de l'année 1227 et abreuva de regrets et de repentir les derniers jours de la vie de Mstislaw.

Cette même année, Daniel perdait un allié fidèle dans Leszko le Blanc qui venait d'être assassiné; prenait parti pour son frère Conrad de Mazovie, et aidait Pakoslaw qui assiégeait dans Kalisch le duc Wladislaw, petit-fils de Mstislaw III et l'un des principaux assassins de Leszko. Dans cette lutte intestine en Pologne, l'aide de Daniel fut tout aussi utile à Conrad que celle de son père Roman l'avait été à Leszko le Blanc.

Rejetant la responsabilité des suites de sa faiblesse sur les 1228.
boyards, Mstislaw, réduit à une retraite honteuse à Pérémysl,

après une vie si glorieuse et désespéré de la triste condition à laquelle se trouvaient réduits ses anciens sujets, engageait Daniel, de retour à peine de son expédition en Pologne, à venir l'aider à chasser de la Gallicie les infidèles, comme il appelait les Hongrois, lui promettant de le laisser régner à Galitch et de subir lui seul les conséquences de son malheureux traité. Mais tombé malade bientôt après, il n'eut même pas la consolation de voir Daniel dont il appelait l'arrivée de tous ses vœux et que les intrigues des boyards tinrent dans l'ignorance de sa maladie; Mstislaw mourait tristement, en 1228, après avoir ainsi que l'avait fait son père, endossé le froc peu de jours avant son décès; usage suivi par les princes russes pendant plus de deux siècles.

Cette même année, Mstislaw le Muet de Pérésopnitza, qui venait d'hériter de Lutzk et de Tchertorijsk par la mort de son frère Ingwar, laissait à Daniel auquel il avait toujours été tendrement attaché, le soin de protéger son fils Ivan et en cas de mort de cet enfant, déjà malade, la survivance de sa principauté. A peine Mstislaw le Muet mourait-il que Lutzk était occupé de force par Jaroslaw, seul fils survivant d'Ingwar, et Tchertorisjk par Rostislaw prince de Pinsk.

Daniel entrait immédiatement en campagne, d'autant plus que le jeune Ivan venait de suivre son père dans la tombe, et qu'ainsi il se trouvait héritier des trois villes de son cousin Mstislaw.

Généreux comme toujours, il ne voulut pas profiter de la rencontre qu'il fit de son neveu Jaroslaw Ingwaréwitch qui de Lutzk était allé en pèlerinage, lui souhaitant bonne chance et lui promettant de le faire prisonnier l'épée à la main dans la ville dont il s'était emparé.

Effectivement, il mettait bientôt le siége devant Lutzk, mais Jaroslaw ne voulut pas résister et reçut de Daniel les villes de Pérémile et de Méjiboj en apanage. Daniel prenait ensuite Tchertorijsk et donnait cette ville, ainsi que Lutzk et

Pérésopnitza à son frère Wassilko. Rostislaw de Pinsk et son frère le prince de Tourow formèrent alors une ligue avec Wladimir Rurickowitch prince de Kiew depuis 1224; Mihaïl Wsévolodowitch qui après une lutte avec Oleg de Koursk était devenu en 1225 prince de Tchernigow, le han des Polowtzis Kotian et André le roi hongrois de Galitch, au nom duquel régnaient de fait les boyards sous la direction de Soudislaw; ce dernier avait reçu du roi hongrois le Ponisié après la mort de Mstislaw Mstislawitch.

Toutes ces forces réunies attaquaient la Volhynie et assiégeaient Kaménetz. Wladimir Rurickowitch surtout, et cela malgré tous les efforts du métropolitain de Kiew, qui l'engageait à la paix, jurait de venger sur Daniel la honte que Roman avait fait subir à Rurick en le cloîtrant par force. Le prince de Volhynie sut engager Kotian à abandonner l'alliance de ses ennemis et à aller piller les frontières de la Gallicie. Kaménetz tenant toujours, il allait en Pologne chercher secours. Renforcé par Pakoslaw, l'ancien ami de sa famille, il entrait dans les terres ennemies et marchait sur Kiew. A cette nouvelle, le prince Wladimir Rurickowitch et Mihaïl de Tchernigow levaient le siége de Kaménetz et abandonnaient précipitamment la Volhynie, demandant la paix à Daniel. Ce dernier la leur accordait généreusement, sans vouloir profiter de ses avantages.

A Galitch, le gouvernement continuait l'ancienne tyrannie du parti oligarchique, toujours factieux et remuant et s'appuyant sur la populace ; aussi était-il devenu l'exécration de toute la partie honnête de la population, et Soudislaw l'objet de la haine générale, au point de devoir faire de sa maison un château fort. Toutes les espérances des malheureux Galliciens étaient portées vers Daniel, qui alors était, par son gouvernement paternel en Volhynie, le modèle des souverains, autant que par sa brillante valeur la gloire de son époque.

Parfaitement renseigné sur la triste situation de son an-

cien patrimoine, le prince de Volhynie n'attendait que le moment propice pour le libérer.

1229. Cette occasion se présenta au printemps de 1229; Soudislaw, le véritable détenteur d'un pouvoir oppressif, que le jeune André n'exerçait que de nom, s'était rendu à Pérémysl. Daniel, au reçu de cette nouvelle, envoyait à la conquête du Ponisié son armée sous les ordres de son voyéwode Damian et marchait en personne avec une petite troupe sur Galitch. Le troisième jour déjà il se trouvait devant la ville, mais en était séparé par le Dniestr encore couvert de glace. Soudislaw pendant que Damian occupait le Ponisié, s'était sauvé de Pérémysl et arrivait dans la capitale y arrêtant par sa présence le mouvement qui devait y éclater en faveur de Daniel. Pour surcroît de malheur, la débâcle ayant eu lieu après quelques jours d'escarmouches entre les Volhyniens et les Hongrois sur la glace du Dniestr et le pont qui relie les deux rives ayant été brûlé par Sémionko, un des boyards les plus opposés à Daniel; ce prince se vit réduit à l'inaction dans l'attente d'un renfort qui lui donnât les moyens de prendre par la force une ville qu'il avait espéré occuper par surprise. Maître de tout le pays, Damian rejoignit son prince ainsi que les boyards galliciens qui tenaient pour lui. S'étant trouvé ainsi à la tête de forces suffisantes, Daniel avec l'audace qui lui était particulière, forçait le passage du fleuve sur les restes du pont brûlé et entrait dans la ville. Les Hongrois n'y résistèrent pas longtemps. En peu de jours, Daniel était maître de Galitch, de la garnison et du jeune André.

Ne se souvenant alors que des anciens services du roi de Hongrie, il lui renvoyait généreusement et sans rançon son fils et la garnison, les comblant de présents, accordant en même temps la libre sortie à tous les Galliciens qui lui étaient opposés.

Sauvé par Daniel de la fureur populaire, Soudislaw seul parmi les boyards, profita de cette permission et à peine arrivé en Hongrie, ce vieux traître employa tous ses efforts

pour fomenter une nouvelle guerre contre Galitch. Il y réussit en effet, et le roi André de Hongrie jurait de ne pas laisser pierre sur pierre dans cette ville. En 1230 il faisait passer les Carpathes, sous les ordres de son fils aîné Béla, à une nombreuse armée qui, malgré les pluies torrentielles, lui laissant le germe d'une maladie épidémique, arrivait devant Galitch. Daniel alors en Volhynie, avait confié la garde de sa capitale à son fidèle Damian. Les Hongrois, décimés par l'épidémie, ne se trouvèrent bientôt plus en force suffisante pour continuer le siége d'une ville vigoureusement défendue et durent repasser les Carpathes, poursuivis par les Russes. 1230.

Daniel retournant à Galitch après la déroute des Hongrois, y était accompagné par son cousin Alexandre de Bels qui toujours son ennemi acharné, sous le prétexte de l'aider, n'était venu que pour conspirer sa perte. S'entendant avec les boyards toujours factieux au fond du cœur, le prince de Bels tramait avec eux de mettre le feu au palais et d'en profiter pour se défaire de Daniel; un cas fortuit empêcha l'exécution de ce projet au moment même où il allait être réalisé. Les deux Romanowitchs se trouvaient un jour chez leur cousin avec des boyards dont la plus grande partie étaient de la conspiration qui se tramait contre eux; Wassilko plaisantant au milieu d'une discussion, tirait son épée pour appuyer son opinion contre un des boyards présents, qui en soutenait une contraire à la sienne. A cette vue, se croyant surpris, les conjurés prenaient la fuite au grand étonnement des deux frères. Un des conspirateurs, le boyard Philippe, ayant gardé sa présence d'esprit et étant resté, comprit que l'effroi de ses complices avait eu lieu sans cause réelle et par suite d'un malentendu; il chercha à pallier ce que la fuite des conjurés avait pu avoir d'insolite et, détruisant adroitement le mauvais effet qu'elle avait pu avoir sur les Romanowitchs, il parvint à endormir leurs soupçons et les engagea à venir prendre part à une fête qu'il avait préparée chez lui en l'honneur du prince de Bels. Daniel et Wassilko y consentirent, mais,

en chemin, ayant été rejoints par un émissaire de Damian, qui les avertissait de la conspiration et de la connivence de leur cousin ainsi que du boyard même chez lequel ils se rendaient, Daniel retournait à Galitch et y faisait arrêter aussitôt vingt-huit des conjurés qu'il faisait amener au château. Après leur avoir adressé des reproches sur leur conduite, il leur accordait un pardon généreux et, comme preuve de l'oubli de toute rancune de sa part, les gardait tous à dîner avec lui.

L'annaliste ajoute qu'à cette occasion son affabilité ne désarma pas cependant ses ennemis et que leur orgueil les poussa même jusqu'à l'impertinence envers leur prince trop magnanime.

Envoyé par son frère à Wladimir Volinsk, Wassilko y réunissait ses forces et marchait immédiatement sur Bels, occupant les États de son cousin Alexandre, qui à la nouvelle que la conspiration était découverte, s'était jeté dans Pérémysl.

Daniel entouré de conjurés et n'ayant pas de troupes avec lui, se portait sur cette ville avec une suite de dix-huit personnes seulement, les seuls sur lesquels il pouvait compter à Galitch. Renforcé en chemin par quelques hommes sûrs que lui amenait un ami fidèle et ancien frère d'armes de son père, Miroslaw, qui avait eu soin de son enfance et ne l'avait jamais quitté depuis, il vit passer à lui, à son approche de Pérémysl, plusieurs des boyards qui y avaient suivi Alexandre de Bels. Ce dernier fuyait en Hongrie, et à Pérémysl de même qu'à Galitch, Daniel portait le pardon avec lui.

Se contentant de la principauté de Galitch pour sa part, le héros cédait celle de Wladimir Volinsk à son frère Wassilko, qui réunit ainsi sous son pouvoir toute la Volhynie.

Alexandre, unissant sa haine à celle de Soudislaw, leurs efforts réunis amenèrent encore une fois contre Daniel le roi de Hongrie qui, avec ses deux fils : Béla et André le jeune,
1231. entrait en 1231 en Gallicie, marchait sur Jaroslaw que des traîtres lui livraient, et mettait le siége devant Galitch. Da-

niel surpris, se repliait sur la Volhynie, et, fidèles à leur esprit de trahison, les boyards ouvraient les portes de Galitch à l'ennemi.

Continuant sa marche, le roi de Hongrie mettait bientôt le siége devant Wladimir Volinsk. Miroslaw y commandait; cette ville fit l'admiration des ennemis eux-mêmes par la force et la beauté de ses murs et de ses tours de défense; elle avait une bonne garnison et était abondamment pourvue de tout ce qu'il fallait pour pouvoir soutenir un long siége; Miroslaw en même temps, était sûr d'être bientôt secouru par Daniel et Vassilko, occupés à organiser leur armée; mais subissant l'action de son grand âge et oubliant son inaltérable attachement pour les Romanowitchs il perdit courage, et, sans demander leur consentement, il entrait en négociation avec le roi et faisait la paix, abandonnant la Gallicie aux Hongrois, Bels et Tcherwen au prince Alexandre.

Nommant de nouveau son fils André roi de Galitch, le roi de Hongrie retournait dans ses États.

Cette paix ne contentait personne; les Hongrois étaient déçus de l'espoir de s'emparer de toute la Russie Rouge, et Daniel ayant perdu la Gallicie, se voyait obligé de vivre dans les États de son frère, des forces duquel il disposait comme des siennes propres. Une entrevue entre les deux prétendants à la couronne de Galitch sur la Vélia, petit affluent de la Gorine, n'eut aucun résultat, à cause de la fierté de Daniel, au dire de l'annaliste, le prince russe ne voulant pas se plier à sa malheureuse situation présente. Mais du caractère qu'il puisait de son courage pouvait-il se plier à une situation pareille et la regarder comme définitive? Il serait plus juste de dire que l'entrevue sur la Vélia n'eut aucun résultat à cause de la grandeur d'âme de Daniel qu'aucune infortune ne pouvait faire plier.

Dès le lendemain de cette entrevue, les Romanowitchs recommençaient la guerre, passaient la Gorine à Schoumsk et attaquaient la nombreuse armée de leurs ennemis : André

et Alexandre. Victorieux au commencement de l'affaire, mais écrasés par le nombre, Daniel et Wassilko restèrent cependant maîtres du champ de bataille, les pertes énormes essuyées par les Hongrois les ayant obligés de se retirer sur Galitch au lieu de profiter de l'avantage qu'ils avaient dû à leur supériorité numérique.

Les succès continuels, quoique non décisifs, remportés par Daniel dans la campagne qui suivit cette bataille restée indécise, obligèrent le plus acharné de ses ennemis, son cousin Alexandre, à passer de l'autre côté, trop bien reçu par les Romanowitchs heureux d'oublier ses continuelles perfidies.

1232. En 1232, Daniel reçut des secours du prince Wladimir Rurickowitch de Kiew, ainsi que d'Isiaslaw fils de Wladimir Igoréwitch de Novgorod Séversk. Ce dernier, à la tête d'une nombreuse armée de Polowtzis, au fond du cœur, comme tous les Olgowitchs, ennemi des Romanowitchs, était à peine entré en Russie Rouge comme allié, qu'il y mettait tout à feu et à sang et prenait ouvertement le parti des Hongrois.

1233. L'année 1233 fut plus heureuse pour Daniel et Wassilko; Gleb Jéréméitch, le boyard qui par ses talents militaires jouissait de la plus grande influence à Galitch, passait de leur côté; exemple suivi bientôt par tous ses confrères. Les Romanowitchs marchèrent alors sur Galitch. Ayant en peu de temps occupé toute la principauté, ils étaient depuis plus de neuf semaines déjà en vue de la capitale, dont ils étaient séparés par le Dniestr, n'attendant plus que les gelées pour pouvoir passer le fleuve et donner l'assaut à la ville, quand Soudislaw par ses intrigues, parvenait encore une fois à détacher de leur parti le prince Alexandre, lui promettant au nom des Hongrois la possession de Galitch pour prix de sa défection.

Cette dernière trahison d'Alexandre Wsévolodowitch n'eut de conséquences malheureuses que pour lui-même. Le brave Wassilko s'empressait d'occuper Bels et Alexandre fuyait vers Kiew ; arrêté en route et jeté en prison dans sa propre

ville, il y mourait au moment même où Daniel triomphait enfin de ses ennemis.

La défection de son cousin et l'envoi de son frère en Volhynie pour punir le traître, avait affaibli l'armée de Daniel, mais pas au point de lui faire abandonner son entreprise. Le siége de Galitch ne fut pas levé. Dans les premiers jours de 1234 le jeune André de Hongrie y mourait, et le méconten- 1234.
tement général en chassait Soudislaw qui se voyait obligé de fuir au delà des Carpathes.

Daniel occupait Galitch, à l'appel unanime de tous ses habitants sans exception. Peu de mois après cet heureux événement, il était appelé à la défense du prince de Kiew contre Mihaïl Wsévolodowitch de Tchenigow qui depuis trois ans cherchait par tous les moyens à enlever la vieille capitale de la Russie à Wladimir Rurickowitch.

Daniel et le prince de Kiew, victorieux, avaient délivré de leur ennemi l'ancienne grande-principauté et, portant la guerre dans les terres de Mihaïl Wsévolodowitch, l'assiégeaient dans Tchernigow; mais, battus au commencement de l'année 1235 dans une sortie, ils se retirèrent sur Kiew. 1235.
Voyant ses troupes affaiblies par les guerres continuelles de ces dernières années et fatiguées surtout par la dernière campagne d'hiver, Daniel voulait reprendre le chemin de Galitch, quand apprenant que des masses de Polowtzis amenées par le prince sévérien Isiaslaw Wladimirowitch au secours de son parent le prince de Tchernigow, se portaient sur Kiew, il se décidait, sur les instantes prières de Wladimir Rurickowitch et de Miroslaw, à marcher contre eux, malgré la fatigue de ses troupes et la faiblesse numérique de celles du prince de Kiew. Effrayés du grand nombre des Polowtzis, Miroslaw et Wladimir Rurickowitch voulurent s'enfermer dans Kiew et persuader Daniel de ne pas risquer une bataille, mais ce dernier refusa, leur disant : qu'ayant tiré l'épée en bon soldat, il devait en subir les conséquences. La rencontre eut lieu à Zwénigorodka sur un affluent du Boug, et la défaite de Da-

niel fut complète. Malgré des prodiges de valeur, ayant eu son cheval tué sous lui, il se vit entraîné dans la fuite générale et ne se sauva qu'avec peine, laissant son fidèle Miroslaw et le prince de Kiew prisonniers des Polowtzis, Arrivé à Galitch, Daniel, sur la fausse nouvelle qu'Isiaslaw Wladimirowitch etl es Polowtzis étaient déjà devant Wladimir Volinsk, envoyait Wassilko avec toutes les forces disponibles au secours de cette place.

Daniel à peine parti pour aller au secours du prince de Kiew, les boyards de Galitch, traîtres comme toujours, s'étaient mis en relation avec Mihaïl de Tchernigow et voyant leur prince revenir sans troupe dans sa capitale ils en profitèrent pour l'en chasser.

Isiaslaw Wsévolodowitch avait occupé Kiew immédiatement après sa victoire de Zwénigorodka ; il y était rejoint par Mihaïl Wsévolodowitch, qui laissant Tchernigow à son cousin Mstislaw Glébowitch, marchait sur la Russie Rouge et occupait Galitch, par suite de sa connivence avec les boyards factieux.

Le roi André de Hongrie était mort peu de temps après son fils le jeune André de Galitch, et était remplacé sur le trône par l'aîné de ses fils Béla IV. Daniel venu en Hongrie au moment de l'avénement du nouveau roi, avec la prière de ne pas prendre parti pour les factieux qui l'avaient chassé de Galitch, était bien accueilli par le jeune roi, prenait part aux fêtes du couronnement, mais ne recevait ni secours, ni promesses d'appui.

Retourné chez son frère, en Volhynie, les Romanowitchs recommencèrent bravement la guerre contre les Olgowitchs,
1236. maîtres alors de Galitch, Kiew et Tchernigow. En 1236, ils firent un compromis avec Mihaïl Wsévolodowitch qui cédait à Daniel Pérémysl et le Ponisié contre l'abandon de ses prétentions sur Galitch et contre Kaménetz, que Mihaïl Wsévolodowitch donnait à son fidèle allié Isiaslaw Wladimirowitch de Kiew.

Les Romanowitchs s'étaient vus obligés à cette paix par une guerre qu'ils eurent à soutenir contre les chevaliers teutoniques. Conrad de Mazovie avait appelé cet ordre allemand, en 1225, à la défense de ses États contre les Prussiens. Ayant reçu en 1226 l'investiture de l'empereur Frédéric II Hohenstauffen sur tous les pays au nord de la principauté de Mazovie, cet ordre s'y établissait en 1228 et s'y organisait en 1230 par un traité avec Conrad. Ainsi, grâce à ce prince polonais, était livrée à la race allemande la terre slave connue sous le nom de Po-russié, c'est-à-dire pays longeant la Russie. Daniel victorieux obligeait l'ordre à lui restituer les terres situées sur le Pripet, dont les chevaliers s'étaient emparés pendant qu'il était en guerre avec le prince de Tchernigow. Enhardi par ce succès il voulait déjà porter la guerre en Allemagne, et allait se déclarer en faveur de Frédéric le Batailleur duc d'Autriche, qui sur les instances du pape Grégoire IX avait levé l'étendard de la révolte contre l'empereur Frédéric II, alors en Palestine; mais le roi Béla détourna, par ses sages conseils, Daniel d'une entreprise par trop aventureuse.

Wladimir Rurickowitch se rachetant de la prison chez les Polowtzis, avait cette même année 1236, chassé de Kiew Isiaslaw Wladimirowitch, qui se retirait à Kaménetz; mais il ne resta pas longtemps prince de la vieille capitale, et à son tour, au bout de quelques mois, il en était chassé par Joroslaw, prince de la grande Novgorod. Ce fils du grand-prince Wsévolod III voulant marcher sur les traces de l'Oudali, de même que lui, quittait Novgorod, y laissait pour prince son jeune fils Alexandre, le futur héros connu sous le nom de Newsky, et, allant en Russie méridionale, s'emparait de Kiew.

La guerre en Russie Rouge avait été reprise avec un nou- 1237.
vel acharnement contre les Romanowitchs par les Olgowitchs, maîtres de Galitch et de Kaménetz, par les Polowtzis leurs alliés, et même par Conrad de Mazovie qui oubliant les

services que lui avaient rendus Daniel et Wassilko, prenait parti contre eux. Deux années entières se passèrent ainsi en luttes continuelles, sans aucun résultat décisif; les Romanowitchs réduits à leurs seules forces, étaient forcés de résister à tous leurs voisins ligués contre eux.

La dévastation de la Russie septentrionale par Batou et la mort du grand-prince Youry Wsévolodowitch au désastre de la Sit, obligèrent Jaroslaw Wsévolodowitch à quitter en
1238. 1238 la Russie méridionale pour aller remplacer son frère sur le trône de Wladimir. A la nouvelle de son départ, Mihaïl Wsévelodowitch se hâtait d'aller occuper Kiew, laissant à Galitch son fils aîné Rostislaw, qui immédiatement s'emparait de Pérémysl. Daniel ne tarda pas à l'en punir. Ros-
1239. tislaw, ayant entrepris au commencement de 1239 une expédition contre les Lithuaniens, Daniel marchait sur Galitch. A cette nouvelle les habitants se portèrent en foule sur les remparts.

Daniel s'avançant vers la ville leur demandait s'ils n'étaient pas fatigués du gouvernement de princes étrangers et s'ils ne le préféreraient pas, lui enfant comme eux de la Russie Rouge, leur seul souverain légitime, une fois si aimé par eux. La vue et les paroles de Daniel eurent un effet magique et portèrent à son comble l'enthousiasme du peuple, qui lui ouvrit les portes de la ville et le reçut en lui donnant le nom de père et de prince bien-aimé. Tous les efforts de l'évêque et du voyéwode nommés par Rostislaw n'eurent aucun résultat, et tous deux ils durent se mettre à la tête du mouvement populaire. Daniel, dans la joie d'un mouvement si rapide et si inespéré, allait à la cathédrale rendre grâce à Dieu. Encore une fois il pardonnait aux boyards factieux, espérant es désarmer par sa générosité et n'exigeant d'eux que des assurances de fidélité pour l'avenir. Il promettait au peuple ivre de joie de le revoir dans la capitale, qu'on ne lui reprendrait plus sa belle Gallicie, si chère à son cœur.

Mais Daniel était condamné à ne jamais avoir de repos, et

au moment même où il se trouvait enfin possesseur de son ancien patrimoine et que la Russie Rouge réunie sous le sceptre bienfaisant des Romanowitchs, espérait voir guérir les plaies occasionnées par des luttes intestines de plus d'un demi-siècle, l'ouragan qui avait dévasté la Russie du Nord venait s'abattre sur la Russie méridionale.

Les débris des Polowtzis échappés au désastre de leur nation dans les plaines d'Astrakan, traversant avec la hâte de l'effroi les steppes des confins de la Russie méridionale pour aller chercher refuge en Hongrie, apportèrent la première nouvelle de la réapparition des Tatares qui effectivement inondèrent en 1239 la principauté de Tchernigow. Mstislaw Glébowitch s'enfermait dans sa capitale emportée d'assaut et détruite de fond en comble après une résistance héroïque. Échappant au désastre en se frayant un passage de vive force, Mstislaw se réfugiait en Hongrie. Après la dévastation de la principauté de Tchernigow, les hordes tatares se replièrent encore une fois sur le Don, et Batou se contentait d'envoyer une forte reconnaissance contre Kiew, sous les ordres de son cousin Mengkou, fils de Tuli (quatrième fils de Tchengis) qui vint s'établir à Pessetchnojé, l'actuelle Pesski, sur la rive gauche du Dniepr, vis-à-vis de l'ancienne capitale russe.

Les chroniques orientales ont gardé le souvenir de l'admiration avec laquelle il décrivit la beauté de Kiew, d'une situation si heureuse et qui relevée de ses malheurs, était devenue célèbre dans tout l'Orient par sa splendeur et ses richesses.

Mengkou envoyant sommer le prince de Kiew de lui rendre la ville, ses envoyés étaient massacrés et Mihaïl Wsévolodowitch, après avoir ainsi foulé aux pieds le droit des gens et excité par ce crime la vengeance des Tatares, laissait sa capitale à leur merci et fuyait en Hongrie. Mengkou cependant, n'ayant pas avec lui de force suffisante pour attaquer Kiew, se retirait vers la steppe.

Apprenant que l'apparition des Tatares sur la rive gauche du Dniepr n'avait été que momentanée, Rostislaw, fils du

prince Mstislaw de Smolensk, venait se déclarer prince de Kiew ; mais la nouvelle du danger que pouvait courir cette ville y attirait bientôt Daniel, qui, envoyant Rostislaw prisonnier en Gallicie, et plus tard chez son père à Smolensk, prenait possession de la vieille capitale, déclarant être prêt à la rendre à Mihaïl Wsévolodowitch qui n'avait trouvé de secours ni en Hongrie, ni en Pologne et qui, ne se souciant pas de retourner à Kiew, préférait vivre en Russie Rouge, étant beau-frère des Romanowitchs qui avaient eu la générosité de donner l'hospitalité à toute sa famille et, à Rostislaw l'aîné de ses fils, Lutzk en apanage.

1240. L'expérience avait mûri cette audace qui avait caractérisé la jeunesse de Daniel, et quoique sa valeur restât toujours la même, la prudence venait la tempérer. Aussi, après avoir personnellement pourvu à la défense de Kiew et confié cette ville à un de ses meilleurs voyéwodes, le boyard Dmitri, il s'en allait en Russie Rouge afin d'y organiser son armée. Ayant mobilisé ses forces tant galliciennes que volhyniennes et les trouvant insuffisantes, il allait en Hongrie chercher à tirer de son inaction le roi Béla IV alors renommé pour ses richesses et sa puissance. Mais ses instances furent tout aussi vaines que l'avaient été celles de Mihaïl Wsévolodowitch. Le fier Hongrois, qui se croyait invincible et dédaignait de secourir les Russes, paya plus tard bien cher son orgueil et son imprévoyance.

Les craintes de Mihaïl et de Daniel n'avaient été que trop fondées. L'année 1240 voyait une innombrable armée tatare couvrir de ses hordes toute l'ancienne grande-principauté et investir Kiew de tous côtés. Les rapports enthousiastes de Mengkou avaient porté fruit. Batou avait juré de prendre Kiew et commandait lui-même une armée où se trouvait la fleur des princes et des généraux tatares. Outre ses frères Orda, Scheytan, Tangkut et Tchilan, il avait avec lui ses cousins : Kujuk et Kaïdan fils du grand-han Ogodaï; Baïdar (le Pita des chroniques européennes), fils de

Tchagataï; Mengkou et Bedschak, fils de Tuli; ainsi que des généraux déjà fameux par leurs victoires : Souboutaï Bahadour; Bastir, le destructeur de la Bulgarie, de la Kama et de plusieurs villes de la Russie du Nord; Burandaï, Boutar, Haïder et Kilemet. L'innombrable armée tatare, dont les tentes couvraient le pays autour de Kiew aussi loin que la vue pouvait s'étendre, ne découragea pas les habitants et la garnison gallicienne, encore moins le voyéwode Dmitri qui dans cette mémorable défense se montra digne de la confiance de Daniel et de la reconnaissance de la patrie.

Malgré des efforts surhumains, il était impossible que la malheureuse ville pût résister à des forces aussi disproportionnées. En peu de jours, les Tatares avaient abattu les murs et bientôt enlevé les remparts que les Russes avaient élevés dans l'intérieur de la ville, et les églises dans lesquelles les non combattants et le reste de la brave garnison s'étaient enfermés, comme dans un dernier refuge, étaient forcées par les farouches vainqueurs. Le 6 décembre la malheureuse ville n'était plus qu'un amas de ruines et ne présentait plus aucune défense. Batou fit mettre à mort tout ce qui respirait encore, mais il épargna Dmitri grièvement blessé, et cela en récompense d'une valeur qui avait frappé d'admiration cet homme impitoyable.

Les Tatares pillèrent les restes de Kiew pendant trois jours encore, et anéantirent la malheureuse ville au point de ne pouvoir plus retrouver même les vestiges des monuments antérieurs à cette époque; seule la tombe du grand Jaroslaw survécut à ce désastre et reste en souvenir d'une grandeur passée. Pendant longtemps on ne vit dans ces lieux de désolation que des ruines inhabitées.

La nouvelle de la destruction de Kiew porta l'effroi dans toute la Russie méridionale. Daniel, qui s'était déjà mesuré avec le formidable ennemi et avait eu à la Kalka la preuve que le courage le plus indomptable ne pouvait rien contre leurs innombrables masses, allait encore une fois en Hongrie

chercher à ouvrir les yeux de Béla. Il lui proposait une alliance qu'il voulait cimenter par le mariage de son fils aîné Léon avec une fille de ce roi ; mais Béla ne sut lui répondre que par un insolent refus, prétendant que le malheur des Russes était un bonheur pour les Hongrois et que les Carpathes sauraient bien arrêter les Tatares. Désolé de son insuccès et de la perte de son temps, Daniel volait au secours de ses états, mais il y arrivait trop tard.

Batou, entré en Volhynie, avait mis le siége devant Ladijine sur le Boug, la place la plus forte de la frontière de la Russie Rouge, et ne pouvant pas la prendre, il avait promis la vie sauve aux habitants s'ils se rendaient; les malheureux ayant eu la faiblesse d'ajouter foi à ses paroles avaient été exterminés. Ensuite il avait enlevé Kaménetz, Wladimir Volinsk, Tcherven et Galitch, dévastant le pays par le fer et le feu et rendant sa misère semblable à celle à laquelle il avait réduit la Russie septentrionale. Arrivé avec une suite peu nombreuse, Daniel était témoin de ce désastre, d'autant plus cruel pour lui qu'il sentait l'impuissance de son courage. Voyant l'impossibilité de toute tentative de résistance, il cherchait un refuge en Mazovie où l'avaient devancé sa femme et ses enfants, ainsi que son frère Wassilko, qui avait eu le bonheur de se sauver du sac de Wladimir Volinsk et de Galitch, villes qu'il avait défendues à outrance. Les Romanowitchs recevaient de Boleslaw, fils du duc Conrad de Mazovie, la petite ville de Wichégrad, où tous ces proscrits trouvèrent un refuge jusqu'à la fin de la tourmente.

Le voyéwode Dmitri guéri de ses blessures, mais traîné à la suite de Batou, trouva dans l'ascendant qu'il avait su gagner sur l'esprit du conquérant, le moyen de délivrer la Russie Rouge de la présence de ces oppresseurs; navré par la situation déplorable de sa patrie, indigné de l'imprévoyance et du manque de générosité de Béla, il encourageait Batou à la conquête de la florissante Hongrie, lui en

montrait le chemin et devenait ainsi le vengeur des déceptions qu'y avait trouvées son prince.

Détachant de son armée, que les annalistes orientaux estiment à un demi-million d'hommes, une partie contre la Pologne, sous les ordres de Baïdar, Batou passait les Carpathes au mois de mars 1241, et Béla, complétement battu près de Tokay, dans les landes de Mahi sur le Sajo, apprenait à ses dépens combien il avait eu tort de ne pas écouter les sages conseils de Daniel; il fuyait en Autriche, abandonnant ses états aux ravages de l'ennemi. Baïdar, de son côté, portait la dévastation dans la Pologne méridionale; malgré un premier échec devant Cracovie, les Tatares brûlaient cette ville et les restes de leurs hordes, réduites à trente mille hommes, pénétraient en Silésie. Le duc Henry le Pieux, de ce pays, tombait dans une défaite à Liegnitz et les Tatares s'apprêtaient à entrer en Allemagne, quand le lendemain même de leur victoire, ils voyaient arriver l'armée de Wiatcheslaw roi des Tchèches et n'osaient pas livrer une seconde bataille. 1241.

Baïdar se dirigeait alors vers le Sud, dévastant la Silésie méridionale et la Moravie. Devant Ollmütz, il trouvait la mort de la main de Jaroslaw, voyéwode du roi des Tchèches, dont la descendance fut plus tard germanisée sous le nom de Sternberg. Les Tatares se replièrent sur la Hongrie ; ils essayèrent encore une fois de pénétrer en Allemagne par le duché d'Autriche et on les vit camper devant Vienne ; mais arrêtés de nouveau par l'armée des Tchèches, renforcée cette fois par les ducs d'Autriche et de Carinthie, ils se replièrent sur la grande armée de Batou, alors en Hongrie et dans la Russie méridionale.

Cette bataille de Liegnitz, livrée le 9 avril 1241, que les écrivains allemands affectent de comparer avec emphase à la déroute d'Attila dans les champs Catalauniques et à la victoire de Charles Martel sur les Arabes, n'était cependant qu'une défaite de proportion bien faible par rapport à

celles de la Kalka et de la Sit, et les trente mille hommes de Baïdar une invasion bien peu considérable en comparaison de celles des hordes innombrables de Tchebé Nujan et de Souboutaï, ou des cinq cent mille hommes de Batou.

La fière Allemagne était sauvée des Tatares par la présence d'une armée slave. Tombées en holocauste, la Hongrie et la Pologne étaient dévastées, et la Russie, plus malheureuse encore, restait pour des siècles la proie de ces oppresseurs.

XIV.

Après avoir anéanti la Russie et la Pologne méridionales ainsi que la Hongrie, Batou s'était enfin retiré dans son hanat de Kiptchak. Rentrés en Russie Rouge, les Romanowitchs trouvèrent leur patrie dans un état impossible à décrire : tout y était détruit et tué; leurs anciennes capitales ainsi que les autres villes n'étaient que des décombres fumants empestés par des miasmes, suite du carnage universel. Ils fixaient leur résidence à Cholm (près de l'ancienne Tcherven) qui seule dans le pays avait échappé au désastre. Cette ville, création et séjour favori de Daniel, qui souvent dans des jours de malheur y avait trouvé refuge, devint bientôt riche et florissante. Les chroniques font une description pompeuse des églises, du palais et surtout de la beauté des jardins de ce lieu de délices. Aussi Daniel finit-il par y fixer définitivement sa résidence, tandis que Wassilko réédifiait son ancienne capitale Wladimir Volinsk.

La Volhynie renaissait ainsi par les soins de ses généreux princes; mais, en Gallicie, les boyards profitant de l'éloignement de Cholm, le nouveau séjour de leur souverain, et ne reconnaissant que de nom son pouvoir, s'étaient emparés en

réalité du pays, l'avaient partagé entre eux et recommençaient leurs anciennes menées avec Mihaïl Wsévolodowitch et son fils Rostislaw. Ces derniers, ingrats comme toujours envers les Romanowitchs, à peine revenus de Pologne, agirent immédiatement comme leurs ennemis, malgré leur parenté et la générosité de ces princes envers eux. Mihaïl reprenait la principauté de Kiew et s'établissait dans une île du Dniepr vis-à-vis de cette ville ; Rostislaw allait à Tchernigow, mais il n'y restait pas longtemps, et au lieu de chercher à relever cette principauté de ses malheurs il recommençait en 1241 déjà, la guerre civile et entrait en Gallicie, par suite de connivence avec les factieux. Il assiégeait dans Bakota, ville sur le Dniestr au Sud de Cholm, épargnée par les Tatares et qui s'étant peuplée rapidement avait prospéré au milieu de la désolation générale, Cyrille, garde des sceaux de Daniel, qui venait de réduire les boyards récalcitrants et qui ayant cherché inutilement dans une entrevue avec Rostislaw à lui faire honte de son ambition et de son ingratitude, le mit en fuite malgré le petit nombre des siens.

Daniel s'était mis en campagne contre les princes Bolhowskoy alliés de Rostislaw ; ce dernier profitait de son absence et occupait Galitch et Pérémysl appelé par les boyards et aidé par un prince de Rjasan, Constantin Wladimirowitch, fratricide et proscrit. Mais après deux mois déjà Daniel qui avait soumis les princes Bolhowskoy, reprenait
1242. Galitch en 1242, et obligeait Rostislaw à fuir en Hongrie.
1243. En même temps André, un de ses voyéwodes, chassait de Pérémysl, Constantin Wladimirowitch et les boyards qui s'y étaient enfermés. Après deux années de luttes avec les rebelles et de guerre avec les ennemis, Daniel était enfin par-
1245. venu à rétablir l'ordre en Russie Rouge quand en 1245, Rostislaw Mihaïlowitch, qui avait épousé une fille du roi Béla IV, vint encore une fois faire un essai infructueux sur la Gallicie. Vainqueur de Rostislaw, Daniel tournait ses armes contre Boleslaw fils de Leszko, qui avait pris parti contre

lui. Les Romanowitchs entrèrent en Pologne et assiégèrent Lublin, qu'ils obligèrent à se donner à Conrad de Mazovie, leur allié fidèle. Profitant de ces événements, les Lithuaniens faisaient une irruption en Volhynie et poussaient leurs dépré-
dations jusque vers Pérésopnitza; mais en 1246 ils furent 1246.
battus à Pinsk par Daniel et Wassilko, et durent évacuer le pays.

Mihaïl Wsévolodowitch avait, depuis 1242, transporté son séjour à Tchernigow. Son ambition et son caractère inquiet ne s'étaient pas calmés par les malheurs qu'il avait essuyés, pas plus que son animosité contre les Romanowitchs ses beaux-frères; aussi allait-il encore une fois en Hongrie chercher à former une ligue contre eux; mal reçu par le roi Béla, malgré leur alliance de famille, il retournait à Tchernigow, où il trouvait des employés de Batou occupés à faire le recensement et à fixer le tribut à payer au Grand-han. A peine arrivé, il reçut l'ordre d'aller faire acte de soumission à la Horde d'Or, séjour de Batou, comme han de Kiptchak. Il entreprit ce voyage avec un triste pressentiment, qui ne se vérifia que trop. Ayant refusé d'adorer les idoles et le feu sacré des Tatares, avant d'entrer dans la tente de Batou, il subit le martyre le 20 septembre 1246 et fut canonisé par l'Église orientale. Ses fils régnèrent dans des apanages de la principauté de Tchernigow; mais l'aîné, Rostislaw, resta en Hongrie, d'où il continua son antagonisme contre les Romanowitchs, aidé dans sa dernière expédition contre la Gallicie, par le duc Boleslaw de Cracovie.

L'allié des princes de la Russie Rouge, Conrad, mourait en
1247 et laissait la Mazovie à ses fils : Casimir et Boleslaw. 1247.
Ce dernier ayant suivi de près son père au tombeau, sa part d'héritage passait à son frère cadet Sémovit, marié à une fille d'Alexandre de Bels et particulièrement protégé par les Romanowitchs, avec lesquels ces princes mazoviens restèrent en constante amitié.

En 1249 Rostislaw passait les Carpathes et entrait en 1249.

Gallicie pour la dernière fois, avec une armée hongroise sous les ordres de ce fameux Filney, déjà en 1221 battu et fait prisonnier par l'Oudali et qui depuis n'avait jamais cessé de conspirer avec les factieux de la Russie Rouge. Les réfugiés galliciens, le boyard Wladislaw à leur tête, renforçaient cette armée, ainsi qu'un détachement polonais envoyé par Boleslaw de Cracovie. Avec toutes ces troupes, Rostislaw assiégeait la ville de Jaroslaw, méprisant les Romanowitchs qui avec des forces très minimes venaient au secours de la place.

La rencontre eut lieu devant Jaroslaw même, sur la San; bataille mémorable dans l'histoire russe, la dernière entre les races rivales des Olgowitchs et des Monomachowitchs. Daniel immédiatement victorieux à l'aile qu'il commandait dégageait avec une impétuosité qui rappelait sa jeunesse, son frère Wassilko en danger d'être écrasé par les masses de Rostislaw et ses alliés polonais. Il rompait les lignes de ces derniers et taillait en pièces les Hongrois en réserve, qui se trouvèrent en déroute avant d'avoir pu entrer en bataille. La victoire des Romanowitchs fut complète. Rostislaw, avec les restes de sa grande armée, prit la fuite vers la Hongrie, où il finit ses jours et devint la source des princes de Matschau et de Bosnie.

Fatigué de sa générosité toujours méprisée par ses ennemis, Daniel fit mettre à mort immédiatement et sur le champ de bataille, Wladislaw et les autres traîtres galliciens restés prisonniers, faisant subir la même peine à Filney, qu'il regardait avec raison comme un des plus grands ennemis de la Russie.

Cette victoire rendit le repos à la Russie Rouge. Mais, la même année, Daniel recevait des appels réitérés d'aller se présenter à la Horde d'Or, au risque, en cas contraire, de se voir enlever ses états. Après beaucoup d'hésitations, il dut passer par cette nécessité, si triste pour sa fierté et son patriotisme. En 1250, il se décidait à cet acte de soumission.

Il trouvait Kiew se repeuplant à peine et gouverné par un simple lieutenant du grand-prince de Wladimir; à Péréjaslaw, l'ancienne principauté de son aïeul Monomach, il rencontrait déjà, et non sans horreur, l'avant-garde tatare commandée par Kuremschah. La traversée de la steppe et son arrivée aux tentes de Batou, plantées sur les bords du Volga, étaient attristées par de noires pensées, que la mort récente de son beau-frère Mihaïl de Tchernigow ne justifiait que trop. Mais au lieu des humiliations auxquelles il s'attendait, Daniel trouvant dans Batou un admirateur de sa grande renommée, recevait une réception des plus flatteuses et des honneurs inespérés. 1250.

Obligé de reconnaître la suzeraineté tatare, il eut la garantie de la possession tranquille de la Russie Rouge et retenu pendant vingt-cinq jours à la Horde, par l'amitié de Batou, il retournait à Cholm, à la grande joie de ses fils et de son frère, qui n'espéraient plus le revoir.

Cette faveur de Batou eut d'heureuses conséquences pour Daniel. Le roi de Hongrie qui, malgré la défaite de Jaroslaw, s'était jusque-là refusé à toute négociation avec les Romanowitchs, demandait la paix et proposait une alliance de famille, donnant Constance, une de ses filles, à Léon, le fils aîné de Daniel. Les Lithuaniens, ainsi que le duc Boleslaw de Cracovie, recherchèrent l'amitié du grand homme, et le prince polonais, d'ennemi, devint dès lors un de ses alliés les plus constants. 1251.

Ces nouvelles alliances avec Béla et le fils de Leszko amenèrent l'intervention de Daniel en faveur de ces princes dans leur guerre contre le roi des Tchèches, pour la succession du duché d'Autriche. Ottocar de Bohême prétendait à cet héritage, ayant épousé en 1252 Marguerite, sœur cadette du dernier duc de la maison de Babenberg, Frédéric le Batailleur et veuve du roi Henry, le fils rebelle de l'empereur Frédéric II. Par suite de son alliance avec les Romanowitchs, le roi Béla faisait épouser à Roman, second fils de Daniel, la 1252. 1253.

nièce de Frédéric le Batailleur, Gertrude, déjà deux fois veuve du frère aîné d'Ottocar Wladislaw, et du duc Hermann de Bade.

1254. En 1254 Béla et Roman pénétraient en Autriche et portaient leurs armes jusque sous Vienne; Daniel, avec son fils Léon et Boleslaw de Cracovie, entrés en Silésie, prenaient Nosselt et assiégeaient Oppava, la Troppau actuelle; mais Daniel malade et fatigué de ces alliés qui ne montraient pas l'ardeur à laquelle il s'était attendu, retournait bientôt dans ses états. Pendant que Béla et Ottocar faisaient la paix entre eux et se partageaient l'héritage de Frédéric le Batailleur, Roman, assiégé dans Neubourg et aux abois, ayant refusé de prendre part à des négociations faites à l'insu des autres alliés, parvenait à se sauver en Gallicie, poussé à la fuite par les prières mêmes de sa femme Gertrude, qui alla finir ses jours dans un couvent. Veuve pour la troisième fois par la mort de Roman Danilowitch en 1263, cette malheureuse princesse eut à supporter en 1268 la douleur de voir son fils Frédéric décapité à Naples avec Conradin, le dernier des Hohenstauffen.

En parlant de cette guerre contre les Tchèches, les annalistes hongrois ne tarissent pas sur la beauté des régiments russes, sur leur vaillance, leurs admirables organisation et discipline et leurs armes orientales, ainsi que sur les riches costumes grecs de Daniel et de ses fils, leurs dentelles d'or, leurs selles, arcs, flèches et sabres tout couverts de pierres fines et de belles arabesques en métaux précieux.

Plus le pouvoir de Daniel s'affermissait, plus le joug tatare lui devenait odieux; aussi cherchait-il tous les moyens de se renforcer et répondait-il favorablement à des instances du pape Innocent IV qui depuis plusieurs années tentait de gagner ce grand homme au culte latin. La gloire de Daniel s'était répandue tout autant en Occident qu'en Orient, à l'époque déjà où le pape avait envoyé le moine Jean Plan Carpini en ambassade au Grand-han Kujuck, le Ting-Tzong

des Chinois, proclamé en août 1246 à la place de son père Ogodaï, mort en 1241.

Carpini parfaitement accueilli à Wladimir Volinsk par Wassilko en allant en Mongolie, vit à son retour Daniel à Cholm, et le trouva tout disposé à chercher dans la protection du pape un appui contre les Tatares. Innocent commença dès lors des essais de proéslytisme qui durèrent plusieurs années et dont il est resté une correspondance du pape avec les deux Romanowitchs, document fort intéressant où l'on voit lutter la ruse des deux côtés : le pape demandant de la part des princes russes une reconnaissance immédiate de son double pouvoir, proposant de nommer et faire sacrer Daniel roi de Galitch et promettant des secours éventuels; les Romanowitchs demandant, non un titre inutile et dont ils ne savaient que faire, mais des secours immédiats, un appui réel et la réunion d'un concile œcuménique, où les deux églises, à la suite de franches explications, pourraient arriver à une réconciliation.

On était ainsi loin de compte de part et d'autre, et toutes ces tentatives n'aboutirent alors à aucun résultat. Daniel mécontent renvoyait de Cholm les envoyés du pape et les ayant rencontrés ensuite à Cracovie, il refusa non-seulement d'entrer dans de nouvelles négociations, mais même de les voir. Plus tard cependant il en vint à plus de condescendance : la libération de sa patrie du joug des Tatares, que la faveur de Batou ne lui rendait pas moins odieux, étant devenue sa pensée constante.

Se trouvant à Cracovie en 1255 il entrait par l'intermédiaire 1255
du duc Boleslaw son hôte en négociations nouvelles avec le pape, et poussé par la nouvelle de la mort de Batou à la nécessité de prendre une résolution, ainsi que par les conseils de sa mère, il se décidait à se laisser couronner roi à Droghitchine, par le légat et donnait même le nom de père au pape, en lui annonçant cet événement. Dans la hâte qu'il avait de mettre ses projets à exécution, il se contentait de

l'excommunication lancée par Innocent IV contre tous ceux qui ne reconnaîtraient pas l'orthodoxie de l'église orientale et des promesses, sous serment, de ce pape d'assembler sans retard un concile, pour y débattre la réunion des deux églises et d'ordonner une croisade contre les Tatares, au lieu des secours matériels et de la réunion immédiate d'un concile que jusqu'alors, il avait exigé comme condition première de tout traité avec le pape. Mais à peine de retour dans ses états, voyant bientôt que les promesses sous serment d'Innocent IV, tant de concile que de croisade, ne se réalisaient nullement, Daniel déclarait solennellement que rien ne le liait plus avec le pape, vu que ce dernier ne tenait pas ses promesses; et de toutes ces négociations, il ne lui resta que le titre de roi de Galitch.

Quelques années auparavant, Innocent IV avait été plus heureux auprès d'un prince voisin de la Russie Rouge, Mindovg qui, par son ambition et ses talents, s'était emparé du pouvoir en Lithuanie aux dépens de ses parents et des autres princes. Ne reconnaissant que son avantage personnel pour règle de conduite, cruel et sans pitié, tout moyen lui était bon pour parvenir. Aussi, afin de se sauver de la pression de l'ordre teutonique et des chevaliers Porteglaive, établis depuis peu en Livonie, s'était-il déclaré catholique et placé sous la protection du pape, qui l'avait fait couronner roi de Lithuanie.

Tranquillisé par cet événement du côté du Nord, Mindovg ne s'en trouvait pas moins en lutte continuelle avec ses autres voisins et principalement avec les Romanowitchs. Woitchelk prince de Novogroudek, un de ses fils, plus cruel encore que lui, était resté fidèle au rit oriental. Poussé par les remords à chercher le repos dans un couvent, il désirait se retirer dans celui du Mont Athos, et pour parvenir à ce but, il chercha la protection de Daniel, dont la puissance était respectée en Grèce.

Cédant à Roman Danilowitch son ancien apanage: Novo-

grudek, Slonim et Wolkowisk, il parvenait en 1255 à faire conclure entre les nouveaux rois de Lithuanie et de Galitch, une paix cimentée par le mariage de Svaromir, fils cadet de Daniel, avec une fille de Mindovg.

Voulant alors soumettre les Yatwagues, peuple lithuanien qui ne reconnaissait pas le pouvoir de ce dernier, Daniel leur fit la guerre ayant pour allié Semovit de Mazovie. Malgré une 1256.
victoire de Léon Danilowitch, cette guerre fut continuée pendant l'année 1256 et à la suite de succès décisifs, les Yatwagues se soumirent et furent obligés de s'établir dans des villes qui, dès 1257, payèrent un tribut au roi de Galitch ; 1257.
ce dernier acheva ainsi en Lithuanie l'œuvre civilisatrice commencée par son père, qui y avait introduit l'agriculture.

Ayant étendu son pouvoir comme han de Kiptchak sur tous les pays qu'il venait de conquérir et de dévaster, Batou avait fait sentir son ascendant sur toute la monarchie mongole. Il avait accepté la nomination d'Ogodaï et subi celle de Kujuk, qui pour se faire élire Grand-han l'avait abandonné au commencement de la campagne de Russie en 1240 ; mais à la mort de ce dernier, au printemps de 1247, il prenait, comme aîné de la famille régnante, la direction des affaires et sans quitter pour cela son séjour des bords du Volga, il proclamait la régence d'Oghoul Gaimisch, veuve de Kujuk et ordonnait la réunion du Kouriltai ou grande assemblée des Mongols. Après de longs débats et malgré l'opposition des lignées de Tchagataï et d'Ogodaï, Batou qui avait été mal disposé envers Kujuk, n'admettant pas une élection dans la famille de ce dernier, faisait nommer en février 1251 Grand-han, par les lignées de Tchoutchi et de Tuli, son compagnon d'armes constant Mengkou, le Hien-Tsong des Chinois.

Après avoir étouffé dans le sang de ses parents l'opposition des lignées de Tchagataï et d'Ogodaï à son pouvoir, le nouveau Grand-han reprenait avec ardeur les errements conquérants de Tchenghis, et envoyant son frère Koublaï

ainsi que Oriang Kodaï, fils du célèbre Souboutaï pour achever la soumission de la Chine; son autre frère Houlagon à la conquête définitive de l'Iran et à la destruction des Ismaëlites, la dynastie du Vieux de la montagne ou des Assassins, ainsi que du Khalifat de Bagdad; il laissait au souverain de Kiptchak le soin de réduire en vasselage les peuples à l'ouest de son hanat.

Batou avait fondé Kasan et établi sa résidence à Saraï, dans les steppes du Volga; il mourait en 1255 à l'âge de quarante-huit ans, remplacé par son fils Sartak qui ne lui survécut que peu de mois, et dont l'héritier au trône, son quatrième frère Oulagtschi, dut se soumettre au frère puiné de Batou : Berké, le Berkou des chroniques russes, nommé han de Kiptchak par Mengkou, avec l'ordre d'organiser le gouvernement tatare dans les pays vassaux.

C'est en frémissant que la Russie dut subir ce joug odieux elle fut divisée en provinces tatares, sous des baskaks ou administrateurs. En 1250 déjà, la Russie septentrionale avait été partagée par Batou entre Alexandre Newsky et son frère André Jaroslawitch à leur retour du voyage à Karakorum, nommant le dernier grand-prince de Wladimir et lui laissant ses anciens apanages : Sousdal et Nijnï Novgorod, et ajoutant à Péréslavl Salessky et à la Grande-Novgorod, anciennes principautés d'Alexandre Newsky, Kiew et les autres villes de la Russie méridionale, qui avaient fait partie de l'ancienne grande-principauté et de la principauté de Tchernigow. Continuant à résider à Novgorod, Alexandre Newsky laissait toutes ses possessions de la Russie méridionale sous l'administration de baskaks. André, qui avait épousé une fille de Daniel, paraît avoir subi l'influence de son beau-père et en 1252 n'écoutant pas les conseils de son frère aîné, il se révoltait ouvertement contre le pouvoir tatare. Alexandre allait à la Horde où Sartak dirigeait alors les affaires se plaindre de la conduite d'André et de ses velléités d'indépendance ; les Tatares, sous les ordres de Névrui

Kartack et Alibouga entraient en Russie, battaient André et après l'avoir obligé de chercher refuge en Suède, saccageaient ses États. Alexandre revenait en Russie nommé par Batou grand-prince de Wladimir.

Ce prince, jusqu'alors victorieux de tous ses ennemis de l'Occident, tant Suédois que chevaliers Porteglaive et qu avait repoussé tous les essais de prosélytisme du pape Innocent IV, se soumit dès lors complétement à la domination des Tatares, les sachant trop puissants pour qu'une insurrection pût amener autre chose que des malheurs à sa patrie. Aussi le voyons-nous, ainsi que le clergé, user de tout son pouvoir pour rendre dociles à un joug aussi odieux les populations qu'il gouvernait, et pour rendre possibles l'organisation et l'administration ordonnées par Mengkou, cherchant à gagner la faveur des hans par de fréquents voyages à la Horde et à pallier ainsi la mauvaise impression produite sur eux par l'opposition constante de la nation russe.

Daniel, par contre, trouvait dans son patriotisme le courage nécessaire pour lever l'étendard de l'indépendance. Réduit à ses seules forces par l'abandon du roi de Hongrie et des princes polonais, il osait cependant s'attaquer à ce pouvoir formidable, effroi du monde entier, et en 1257 il chassait les baskaks tatares des villes riveraines du Dniepr.

A cette nouvelle, le han Berkou ordonnait à Kouremschah de punir la rébellion, et ce dernier entrait en 1258 en 1258.
Podolie (nom sous lequel, pour la première fois, les chroniques font mention des frontières orientales de la Gallicie); il trouvait dans le prince de Kaménetz, Isiaslaw Wladimirowitch, traître comme toujours et ennemi constant de Daniel, un allié qui l'encourageait à marcher sur Galitch.

Kouremschah ne suivit pas ce conseil, trouvant Daniel trop redoutable; mais après avoir occupé Bakota, il entrait en Volhynie, où n'ayant pu prendre ni Wladimir Volinsk ni Lutzk, il assiégeait Kréménetz. Son séjour en Podolie ne fut pas de longue durée, Léon Davidowitch l'en repoussait et lui

enlevait Bakota pendant que Daniel prenait Kaménetz, faisait prisonnier Isiaslaw Wladimirowitch et, chassant les Tatares de toutes les villes qu'ils occupaient, portait ses armes victorieuses jusqu'à Kiew qu'il était sur le point de libérer aussi, quand inopinément il était rappelé sur les frontières septentrionales de la Volhynie par une invasion de Lithuaniens.

Les ayant repoussés facilement, il allait recommencer la guerre contre les oppresseurs et se croyait déjà au moment de réaliser son espoir de libérer sa patrie, quand il apprenait avec désespoir que de nouveaux essaims de Tatares apparaissaient dans la Russie méridionale. Le han de Kiptchak, d'après les ordres de Mengkou, s'était préparé à la conquête de la Pologne et de la Lithuanie, et envoyait à cette entreprise une grande armée, conduite de fait par deux généraux fameux déjà parmi les Tatares : Nogaï et Bouroundaï, sous les ordres d'un arrière-petit-fils de Batou, Toulabouka, tout jeune alors et plus tard connu, dans les chroniques russes, sous le nom de Télébouga.

Bouroundaï entrant en Russie Rouge sommait Daniel, comme vassal des Tatares, de venir l'aider avec toutes ses troupes à la conquête de la Lithuanie. Balançant entre le désir de résister et la crainte d'amener par une désobéissance stérile des malheurs inutiles, Daniel hésita, mais il finit par se décider à envoyer au camp tatare son frère Wassilko, qui en chemin ayant eu l'occasion de battre un parti lithuanien, sut gagner la confiance de Bouroundaï. Ce dernier, entrant en Lithuanie, lui fit subir le sort de toutes les conquêtes tatares; les restes de ses malheureux habitants trouvèrent refuge dans leurs forêts impénétrables.

Daniel, dans ses préparatifs de guerre contre les Tatares, s'était occupé avec ardeur à organiser la résistance dans ses états et venait de fortifier Lutzk, Kréménetz et Stojesk, ainsi que Cholm, Wladimir Volinsk et deux nouvelles villes qu'il avait bâties, et nommées, l'une Danilow, d'après son

nom, l'autre Lvow, d'après celui de son fils aîné. Cette dernière, la Léopol des Polonais, est actellement capitale de la Gallicie orientale (province autrichienne), sous le nom germanisé de Lemberg.

Cherchant à faire sortir ses voisins de leur torpeur, il espérait donner le change aux Tatares par un grand zèle pour leur service, se disant hautement vassal dévoué du Grand-han. Aussi la grande armée de Nogaï et de Toulabouka marchant en automne de cette même année 1258 contre la Pologne méridionale, Daniel envoyait-il avec elle comme auxiliaires, ses troupes, sous les ordres de ses deux fils : Léon et Roman et de son frère Wassilko, de retour de l'expédition de Bouroundaï en Lithuanie.

Dévastant tout sur leur passage, les Tatares emportaient le 2 février 1259 Sandomir, après avoir massacré traîtreuse- 1259.
ment le voyéwode Pierre de Krempa qui y commandait et détruisaient de fond en comble Cracovie. La présence des trois princes russes, qui étonnèrent les Tatares par leur brillant courage, ne détruisit pas les soupçons que l'attitude prise par Daniel avait fait naître dans l'esprit de Bouroundaï qui, se détachant de la grande armée tatare en retraite vers les steppes, marchait sur la Russie Rouge.

Daniel à cette nouvelle, cherchait refuge en Mazovie, envoyant à la rencontre du chef tatare, Wassilko et Léon, de retour à peine de leur campagne forcée en Pologne, ainsi que Ivan, évêque de Cholm, qui ne réussirent cependant pas à endormir la défiance de Bouroundaï. Reçu à Wladimir Volinsk par Wassilko, il se laissait festoyer par lui, mais forçait les deux princes russes à démanteler les forteresses de la Russie Rouge, obligeant Léon Danilowitch de raser les fortifications de Danilow, Stojesk et Lvow, tandis que celles de Kréménetz, Lutzk et Wladimir Volinsk l'étaient par ordre de Wassilko. Bouroundaï marchait alors sur Cholm, qu'il trouvait prête à une défense désespérée. Wassilko, envoyé par lui pour sommer la ville de se rendre, sut faire compren-

dre aux voyéwodes qui y commandaient que les ordres qu'il leur donnait étaient forcés. Bouroundaï, ne se sentant pas assez fort pour attaquer la place, se retirait vers les steppes, content d'avoir réussi à démanteler les autres places fortes de la Russie Rouge.

De la Pologne, où son espoir d'alliance et de secours avait été déçu, Daniel était allé en Hongrie. Il prit une part active
1260 à la campagne de Béla en 1260 contre Ottocar roi des Tchèches et se trouva à la défaite sur la Morava. De retour dans ses états, il ne se laissa pas abattre par la désolation qu'il y trouva et s'occupa immédiatement de la réédification de ses villes, qu'il chercha à fortifier encore plus qu'auparavant, averti par la menace de Bouroundaï qui, au moment de regagner les steppes, avait déclaré qu'il aurait l'œil ouvert sur la Russie Rouge et qu'à la moindre insubordination, il viendrait détruire tant la Gallicie que la Volhynie.

1261. Tranquille du côté de l'Orient, Daniel eut bientôt une nouvelle guerre à essuyer de la part de ses voisins septentrionaux et dut entrer en Lithuanie à la délivrance de son fils Roman, prisonnier de Woischelk (qui encore une fois avait jeté son froc) et de Tevtivil, neveu de Mindovg et frère de la seconde femme de Daniel.

1262. En 1262, Mindovg recommençait la guerre contre les Romanowitchs, sous le prétexte de venger la part qu'ils avaient prise contre la Lithuanie dans la dernière invasion tatare. Le roi de Galitch, étant alors encore une fois en visite chez le roi Béla, Wassilko avec son fils Wladimir marchaient contre l'ennemi et le détruisaient complétement dans une victoire signalée à Nébla, l'actuelle Nobel, dans le gouvernement de Minsk.

Quoique son armée ait été exterminée et qu'il se fût vu obligé à une paix immédiate et dictée par les vainqueurs, l'orgueil de Mindovg n'en fut pas diminué et par sa tyrannie
1263. il devint bientôt odieux à ses sujets. Surpris en 1263 par Dovmont frère de Woischelk, prince d'Olchansk et plus tard

si connu dans l'histoire russe comme prince de Pskow, il fut tué avec ses deux fils.

Peu de mois après, Woischelk, aidé par son beau-frère 1264. Svaromir Danilowitch et par Wassilko Romanowitch, s'emparait de toute la Lithuanie, à laquelle il réunissait de nouveau à la mort de Roman Danilowitch les villes que ce prince y avait possédées.

Ces guerres furent les dernières du roi de Galitch, qui mourait en 1266 (1264, selon Dlougosch), partageant la Gal- 1266. licie entre ses trois fils.

Digne fils de Roman, Daniel dans sa vie si remplie d'événements, rendit à sa patrie tous les services dont un génie comme le sien était capable dans des temps aussi malheureux. Sa vie ne fut qu'une lutte continuelle, non-seulement contre des ennemis extérieurs, autrement puissants que lui et contre le pouvoir si formidable des Tatares, mais encore contre la perfidie et la trahison d'une aristocratie factieuse que sa magnanimité ne parvint pas à désarmer. Son courage ne faiblit jamais, et dans toutes ces luttes il n'eut d'allié fidèle que son frère seul, Wassilko, dont les belles qualités n'étaient surpassées que par les siennes.

Les historiens polonais entachent la mémoire de Daniel, représentant ses négociations avec le pape comme une apostasie suivie de perfidie. Il est inutile de revenir sur des faits qui parlent clairement contre cette calomnie.

Daniel chercha dans la réunion des deux églises une force pour pouvoir lutter contre les oppresseurs de sa patrie. Il n'accepta le vain titre royal que parce qu'il croyait par là lier à ses promesses celui qui le lui conférait, mais il n'abandonna jamais la foi de ses pères. Si toutes ses négociations avec le pape n'aboutirent à aucun résultat, ce n'est pas la perfidie du prince russe qui en fut cause, mais l'impuissance ou le mauvais vouloir d'Innocent IV à tenir ses promesses de secours, et l'appréhension de ce pape et de ses successeurs d'en appeler, pour faciliter l'union des deux

églises, à un concile œcuménique dont il aurait fallu reconnaître l'autorité.

Daniel porta la gloire de la Russie Rouge à sa plus grande splendeur, et quoique roi de Galitch par la grâce d'un pape, il fut, jusqu'à sa mort Russe de cœur comme de naissance.

XV.

La Russie Rouge se trouvait partagée en quatre principautés : Léon Danilowitch était prince de Pérémysl et du Ponisié, Mstislaw Danilowitch de Doubno et de Lutzk, Svaromir Danilowitch (le Svarno des chroniques polonaises et le favori de son père) avait reçu Cholm, Galitch et Droghitichn. Ces trois frères restèrent constamment unis entre eux et sous la direction de Wassilko Romanowitch, qui, prince de Wladimir Volinsk, continuait à ses neveux les sentiments qu'il avait eus pour leur père.

La Russie Rouge prospérait ainsi sous des princes aussi sages que vaillants, unis d'intérêts et de politique.

L'année même de la mort du roi Daniel, ses héritiers entreprenaient une guerre de conquêtes contre Boleslaw de Cracovie, guerre qui ne dura pas longtemps, la paix s'étant rétablie à la suite d'une bataille indécise où l'armée russe avait fait de grandes pertes, par l'imprudence de Svaromir, qui la commandait et qui, en dépit des sages conseils de son oncle Wassilko, commença l'attaque sans attendre l'arrivée des régiments volhyniens.

Cette même année 1266, Woischelk, entré encore une fois dans un couvent, laissait ses états à son beau-frère Svaromir, qu'il aimait beaucoup. Mais cette union de la Lithuanie avec

la Russie Rouge ne fut que momentanée, Svaromir Dani-
1269. lowitch étant mort sans enfants en 1269. Les Lithuaniens forçaient Woischelk à quitter son couvent et à reprendre sa principauté. Cholm, Galitch et Droghitchin passèrent à Léon Danilowitch, qui ambitieux et mécontent de ce que Woischelk lui avait préféré Svaromir, montra ouvertement son déplaisir de revoir le moine remonter sur le trône de Lithuanie et se prépara à le lui disputer les armes à la main.

Afin d'éviter une guerre imminente, Wassilko engageait ses neveux à venir à Wladimir Volinsk pour y avoir une entrevue avec Woischelk. Le jour même de leur arrivée, ces princes se trouvèrent à une fête chez Markwald, un ancien conseiller du roi Daniel, allemand de naissance. Ils s'étaient séparés en bonne amitié et pendant que Wassilko, son fils Wladimir et Mstislaw Danilowitch rentraient au palais, Léon suivit Woischelk au couvent de Saint-Michel, où le prince lithuanien s'était logé; et ils y continuèrent à festoyer bien avant dans la nuit; mais une discussion s'étant élevée entre eux, elle dégénéra bientôt en querelle et Woischelk tombait sous les coups de Léon. Désespérés de ce malheur, les princes russes cherchèrent de tout leur pouvoir à détruire l'idée de préméditation et enterrèrent la victime avec pompe. Cet événement eut des conséquences contraires aux désirs de Léon Danilowitch ; les Lithuaniens se choisirent un prince de leur sang, Troiden, idolâtre, qui en véritable Néron chercha à étouffer dans le sang et par le feu les commencements du christianisme dans ses États.

Wassilko Romanowitch, dont la réputation de sagesse était répandue parmi les peuples slaves et leurs voisins, fatigué de son existence si remplie d'aventures, laissait cette même année 1269, la principauté de Wladimir Wolinsk à son fils Wladimir, et se retirait dans un couvent, où il mourait deux ans après.

1274. Le nouveau prince volhynien étant constamment en guerre avec Troiden, ce dernier enlevait en 1274 Droghitchin à

Léon Danilowitch, allié de son cousin qui demandait secours aux Tatares contre le prince lithuanien.

Berke était mort en 1266, remplacé sur le trône de Kiptchak par son petit-neveu Mengkou Timour, qui ordonnait aux princes de Smolensk, de Briansk, de Pinsk et de Tourow de marcher au secours des princes de la Russie Rouge. Cette guerre dura plusieurs années, Troiden étant secouru par les Polonais et les peuples slaves de la Prusse et de la Poméranie.

La mort des deux fils de Conrad de Mazovie morcela encore plus cette principauté polonaise ; les enfants de ces deux princes : Leszko le Noir, Semomysl, Wladislaw Locoteck, Casimir et Semovit, tous cinq fils de Casimir ainsi que Boleslaw et Conrad fils de Semovit, s'étant partagé la Mazovie entre eux. Le dernier de ces princes se trouva en guerre
en 1279, à la suite d'une invasion de Yatwagues, avec Wla- 1279.
dimir Wassilkowitch qui, après l'avoir défait, lui accorda la paix. Boleslaw de Cracovie, fils de Leszko le Blanc, étant mort cette année sans enfants, cet événement donna lieu à une nouvelle guerre. Leszko le Noir étant devenu duc de Cracovie, les princes de la Russie Rouge voulurent s'opposer
à cette succession et firent en 1280 une campagne désas- 1280.
treuse en Pologne ; battus à Goslic, près de Sodomir, ils
virent en 1281 les princes polonais entrer à leur tour en 1281.
Russie Rouge ; mais ces derniers s'étant brouillés entre eux, Leszko fit la paix avec Léon Danilowitch, dont l'ambition seule avait été cause d'une guerre à laquelle son frère Mstislaw et son cousin Wladimir avaient pris part contre leur gré.

Les Russes avaient été soutenus, pendant ces luttes, par des auxiliaires tatares que leur avait envoyés Nogaï, qui, arrivé à une grande puissance dans sa nation, avait formé, dans les steppes de la Crimée et des rives septentrionales de la mer d'Azoff, une horde séparée, qui existe et porte son nom encore aujourd'hui.

Les désordres continuels , dans la horde de Kiptchack,

avaient amené à cette époque, à la tête des affaires, sous le patronage de ce vieux guerrier, Toulabouka et son frère Kitschick, ainsi que leurs cousins Algoui et Toghril, fils de Toughaï Mengkou, qui avait remplacé en 1281 son frère Mengkou Timour sur le trône de Kiptchack, et venait de mourir en 1284.

1285. Nogaï et Toulabouka entreprenant en 1285 la même expédition que vingt-sept ans auparavant ils avaient faite avec Bouroundaï, commencèrent par attaquer la Hongrie, qu'ils dévastèrent jusqu'aux environs de Bude. Mais mal secourus par les Russes, leurs alliés à contre-cœur, et ayant essuyé deux grandes défaites, les Tatares firent des pertes énormes dans leur retraite; les restes de leur grande armée se colonisèrent, et l'on retrouve encore leur mémoire dans les noms de diverses localités du bassin de la Theiss.

1287. En 1287 Nogaï et Toulabouka marchèrent contre la Pologne et la Lithuanie, et obligèrent encore une fois les princes de la Russie Rouge à les accompagner avec leurs troupes.

Au moment de leur entrée en Volhynie, le prince Wladimir Wassilkowitch, déjà malade depuis des années, déclarait son cousin Mstislaw Danilowitch pour lui succéder dans la principauté de Wladimir Volinsk, ce qui eut lieu,
1288. effectivement, en 1288, à la mort de Wladimir, malgré l'opposition du jeune Youry Lvowitch, que Mstislaw se vit obligé de chasser de Brjest, de Bels et de Kaménetz, dont il avait essayé de s'emparer.

A leur retour de Pologne, les Tatares désolèrent la Gallicie de leurs déprédations, malgré la présence de Léon Danilowitch dans leur camp et malgré l'hospitalité avec laquelle il recevait leurs chefs.

Le règne de Mstislaw Danilowitch en Volhynie fut par la sagesse de son administration la continuation du règne si heureux de Wladimir. Les annalistes louent les grandes qualités de ces deux princes, et parlent de leurs règnes comme d'une époque de bonheur. Léon Danilowitch faisait de même

prospérer la Gallicie, cherchant à réparer les malheurs des dernières guerres. Préférant Lvow à toutes les autres villes de ses états, ce prince en fit son séjour constant, et cette ville devint depuis la capitale de la Russie Rouge. Liés d'une étroite amitié, les deux frères parvinrent, par des présents faits à propos, à se libérer complétement de la pression des Tatares, dont le pouvoir disparut en Russie Rouge depuis leur règne.

En 1289 Leszko le Noir étant mort, Léon Danilowitch 1289.
prit une part active à la guerre de sa succession, en faveur des princes mazoviens, contre leur compétiteur Henri de Silésie. Il chercha en 1290 à mettre fin à cette guerre et eut à 1290.
cet effet une entrevue avec Wiatcheslaw roi des Tchèches, qui avait pris parti pour le duc de Silésie; mais il n'y réussit pas; cette guerre de succession dura encore pendant près de dix ans et malgré l'alliance constante des Danilowitchs, le roi des Tchèches finit par garder Cracovie et par obliger les princes de Mazovie à reconnaître sa suprématie.

Les deux frères, Léon et Mstislaw, mouraient la même 1301.
année, en 1301, ayant su tous deux gagner l'affection de leurs sujets, et ayant surtout concouru au bien-être de la Russie Rouge par l'union et l'identité de vues qui les guida dans leur administration.

Youry, fils unique de Léon Danilowitch, héritant de la Volhynie peu de mois après son avénement au trône de la Gallicie, devenait ainsi souverain de la Russie Rouge et, reprenant le titre royal de son grand-père, il porte dans tous les actes de son règne le titre de roi de Russie. Il mourait en 1316, partageant ses états entre ses deux fils: l'aîné 1316.
André devenait prince de la Gallicie en gardant le titre royal, Léon Youriéwitch devenait prince de Volhynie.

Un an avant la mort de Youry Lvowitch, avait eu lieu en Lithuanie un événement qui eut de graves conséquences sur la Russie méridionale. En 1315 ce pays passait au pouvoir de Guédimine, devenu prince par l'assassinat de Witenes fils de

Lutuver d'après Dlougosch, et étant fils de Witenes d'après Strikowsky et Lelewel. Réunissant bientôt toute la Lithuanie sous son sceptre, et prenant le titre de Konungas (mot où évidemment se trouvent réunis Kœnig et Knias) ce grand homme
1319. enlève en 1319 la Samogitie aux chevaliers Teutoniques, met fin aux principautés de Pinsk et de Tourow, où régnaient des descendants de Swiatopolk Mihaïl de Kiew, et porte ses armes vers le Dniepr et la Volhynie.

A la suite de la part que Léon Youriéwitch avait prise à
1320. la guerre contre lui, il enlevait Wladimir Volinsk en 1320 et marchait sur Lutzk.

1321. Le prince Léon fuyait à Kiew, qu'en 1321 Guédimine prenait aussi, après une victoire remportée sur l'Irpen (à vingt-cinq kilomètres de la capitale de l'ancienne Russie) sur plusieurs princes russes venus au secours de Léon Youriéwitch.

Kiew dès lors devenait partie intégrante de la grande principauté de Lithuanie et était gouvernée par des lieutenants de Guédimine qui à son titre lithuanien, ajoutait celui de grand-prince de Russie. Les chroniques lithuaniennes font mourir Léon Youriéwitch à la bataille de l'Irpen, mais à faux, car les chroniques volhyniennes prouvent, au contraire, sans dire si c'est ensuite d'une victoire ou d'un traité qu'il redevenait
1324. prince de Wladimir Volinsk et mourait en 1324, ne laissant qu'une fille mariée à Lubart, cinquième fils de Guédimine. La Volhynie passait à André Youriéwitch, dont le règne tranquille et heureux se passa sans aucun événement marquant et qui, peu de temps après son frère, mourait la même année, laissant à son fils unique Youry, la Russie Rouge réunie pour la dernière fois.

Dans les archives de Kœnigsberg se trouvent quatre épîtres de ce prince, adressées au grand-maître de l'ordre qui, ainsi que d'autres documents de la même époque, fournissent des données du plus haut intérêt pour l'histoire de la Russie Rouge. Youry Andréitch y prend le titre de prince de la Pe-

tite Russie et dans le traité qu'il conclut avec l'ordre, il joint à son nom ceux des voyéwodes de Bels, Pérémysl, Lvow et Lutzk, et y ajoute collectivement les boyards de ces états.

Ainsi, au moment même où la Russie du Nord se constituait en monarchie absolue et prenait des allures orientales, en Gallicie et en Volhynie, l'ancienne organisation sociale russe existait dans toute sa plénitude et le pouvoir souverain y était tempéré par un conseil de voyéwodes et de boyards, parmi lesquels figurent aussi des membres du clergé. Plusieurs de ces documents sont datés de Wladimir Volinsk, d'autres de Lvow et dans l'un d'entre eux de l'année 1335, écrit en latin, Youry Andréitch se sert pour préambule de la formule suivante : Nous et nos bien-aimés et fidèles barons (mot qu'il emploie comme traduction de boyards) et compagnons d'armes.

Ce prince, le dernier des Mstislawitch, mourait en 1336 1336.
et le prince lithuanien Lubart, mari de la fille de Léon Youriéwitch, occupait la Volhynie qu'il incorporait aux États de son père. A la nouvelle de la mort de Youry Andréitch, Usbeck (fils de Toghril et petit-fils de Mengkou Timour) qui en 1313 avait remplacé sur le trône de Kiptchatk son oncle Toktaï, envoyait des baskaks en Gallicie pour régler le gouvernement de ce pays. Mais les habitants de la Gallicie refusèrent de se soumettre aux prétentions tatares et appelèrent pour régner sur eux Boleslaw, fils de Marie sœur de Léon Andréitch (et non de Léon Youriéwitch comme le dit faussement Stykowksri) et de Troïden prince mazovien, fils de Boleslaw et petit-fils de Sémovit (ce dernier, fils de Conrad de Mazovie, l'ancien allié et ami des Romanowitchs).

Ce Boleslaw marié à Marie, troisième fille de Guédimine, dut jurer de reconnaître les droits des assemblées de boyards et du peuple, la liberté du rit grec, qu'alors il professait lui-même, et de ne pas toucher, sans le consentement des boyards et du peuple, aux trésors de l'état et de l'église.

Bientôt oubliant ses promesses, ce malheureux prince,

pour faire plaisir au roi de Pologne son allié, abjurait le culte oriental, alors si opprimé dans le monde entier, s'entourait d'Allemands, de Hongrois et de Polonais, et voulant forcer ses sujets à suivre son exemple, il se fit détester par sa tyrannie et ses persécutions religieuses et en même temps par une lubricité insatiable.

Fatigué enfin d'un souverain si méprisable, tout le pays
1339. se soulevait contre ce prince qui en 1339 mourait empoisonné.

Casimir le Grand, fils de Wladislaw Lokoteck roi de Pologne depuis 1333, entrait en Gallicie, appelé par une grande partie des boyards et triomphant en deux campagnes de la résistance des malheureux habitants, il prenait de force Lvow, Pérémysl, Galitch, Lubatschew, Sanock, Térébowl et
1340. Kréménetz. En 1340 le pays entier se soumettait sous la condition expresse du maintien de sa religion et de son autonomie, et Casimir violait ce traité immédiatement en commençant par emporter de Lvow à Cracovie les trésors des anciens princes, les couronnes enrichies de diamants, et des croix d'or enchâssant des morceaux de la vraie croix.

Par traité avec Guédimine, Casimir reconnaissait Lubart comme prince de Volhynie avec Cholm, Lutzk et Wladimir Volinsk, comme dot de sa femme, et cédait Brjest à Keistout, quatrième fils du Konungas, lithuanien.

Pour bien des siècles, la Russie Rouge cessait d'être russe.

XVI.

Nous nous sommes étendu avec détail sur les cinq siècles d'union intime de la Russie Rouge avec la mère patrie, afin de démontrer l'identité de leur histoire, de leur commencement et de leur organisation; la même nationalité, la même langue et le même culte n'en faisant qu'un seul peuple, enfants de la même patrie.

La Russie méridionale disparaissait de l'histoire russe pour se confondre avec celles de la Lithuanie et de la Pologne, au moment même où la Russie du Nord commence à se constituer dans un avenir nouveau.

Depuis cette époque, l'histoire de la Russie méridionale n'est plus celle du peuple resté russe et luttant contre un joug, qui lui pèse de plus en plus, par suite d'un prosélytisme tyrannique, contraire aux conventions qui le liaient à ses oppresseurs; mais bien celle de la noblesse polonaise s'implantant par force dans les pays annexés, s'adjoignant les classes supérieures russes quand elles passent à sa nationalité et au rit latin, les obligeant à s'expatrier quand elles restent fidèles à la foi de leurs pères et à leur nationalité.

Seule, la lignée des princes Ostrojsky, descendants de Roman Mstislawitch et princes apanagés d'Ostrog, lutte contre les empiétements du clergé latin, et fidèle à sa croyance, sert

cependant avec zèle les souverains étrangers que les traités lui avaient donnés pour maîtres.

Au moment de la conquête de la Gallicie par Casimir III, le prince Daniel Ostrojsky qui comme vassal de Guédimine, avait gardé ses apanages en Volhynie : Ostrog, Doubno et Isiaslaw, prenait les armes et avec l'appui d'auxiliaires tatares
1341. tombait en 1341 sur la Gallicie, taillait en pièces les garnisons polonaises et portait ses armes victorieuses jusque sous Cracovie. Mais bientôt Casimir, victorieux à son tour, réoccupait les palatinats de Sandomir et de Lublin, ainsi que la
1348. Gallicie, entrait en 1348 en Volhynie, prenait Cholm,
1349. Wladimir Volinsk et Lutzk, et obligeait en 1349 le prince
1350. Daniel à reconnaître sa suzeraineté. Lubart venant en 1350 au secours de la Volhynie, libérait Ostrojsky de sa nouvelle sujétion par une victoire signalée sur le roi polonais, avec lequel il signait un traité de paix sous Lvow, en vertu duquel la Gallicie restait à ce dernier et la Volhynie était réunie à
1352. la Lithuanie. En 1352, Casimir s'empare encore une fois de Wladimir Volinsk, aidé par les Hongrois, et en est chassé par Ostrojsky, qui fidèle aux Lithuaniens, prend part à leurs succès en 1353 contre les Polonais et les Prussiens, en 1361 contre l'ordre teutonique.

1366. En 1366 Casimir victorieux réoccupe la Volhynie et en reste suzerain, ainsi que des Ostrojsky jusqu'à sa mort en 1370.

1370. Dès lors la Volhynie, ainsi que les anciennes principautés de Kiew, de Tchernigow et de Sévérie, ces dernières sous le nom de Petite Russie, restent annexées à la Lithuanie jusqu'à l'union de ce pays avec la Pologne.

Le grand-prince de Lithuanie Jagaïlo, le Jagellon des occidentaux, fils d'Olgerd et petit-fils de Guédimine, épousait,
1386. en 1386 Hedwige, fille de Louis d'Anjou et héritière de Pologne, devenait chrétien du rit latin, sous le nom de Wladislaw, et élu roi de Pologne, formait l'union entre la Pologne et les états lithuaniens par un traité (pacta conventa) garan-

tissant : l'égalité devant la loi des deux croyances latine et orientale et des nationalités russe, lithuanienne et polonaise. Les princes apanagés en Lithuanie, en Volhynie et en Petite Russie, tant de la lignée de Rurick que de celle de Guédimine, confirmés dans leurs possessions, durent prêter serment au nouveau roi de Pologne et à la reine Hedwige.

Jagaïlo devenu bientôt fervent catholique, oubliait les conditions du traité d'union et usait de tout son pouvoir pour obliger ses anciens états à passer au catholicisme. Le mécontentement devenant général, Witowt, prince de Grodno, fils de Keistout et petit-fils de Guédimine, en profitait ainsi que de la faiblesse de Jagaïlo, pour s'emparer de la Lithuanie entière. En 1413, il signait avec Jagaïlo un traité à Go- 1413.
rodlia, où au mépris des droits du rit oriental, les grandes dignités, en Pologne et en Lithuanie, étaient réservées aux catholiques seuls. La Lithuanie ne retournait à la Pologne qu'en 1501, par l'élection du grand-prince Alexandre de Lithuanie à la royauté de Pologne.

Le traité de Gorodlia ne concernait en rien ni la Russie Rouge ni la Petite Russie, qui restèrent unies avec la Pologne ; mais les souverains de ce pays, oubliant les anciennes conventions, appliquèrent les conventions du traité de Gorodlia aux pays russes ; ce qui eut pour conséquence l'apostasie d'un grand nombre de familles des classes supérieures, désireuses d'arriver par ce moyen aux dignités dont on les privait injustement. La Volhynie et la Petite Russie furent gouvernées par des princes apanagés du sang de Rurick et par des voyéwodes ou palatins. Les Ostrojsky continuant à servir la Pologne avec éclat, disparurent en 1608 par la mort du prince Constantin (compagnon d'armes d'Étienne Batori contre Ivan IV Grosnoy), qui mourait centenaire et sans enfant, dernier d'une lignée de héros.

Kiew perdait, en1471, son dernier prince russe, Siméon Olelkowitch.

En 1472 le roi Casimir IV divisait les pays russes an- 1472.

nexés en quatre palatinats : celui de Russie formé par la Gallicie, ceux de Podolie et de Bels pour la Volhynie, et celui de Kiew pour la Petite Russie. Depuis l'union définitive avec la Lithuanie, l'administration militaire de ce pays et de la Petite Russie fut confiée à trois autorités supérieures sous le nom de hetmans, l'un Polonais nommé par la couronne, les deux autres élus par leurs concitoyens, un pour la Lithuanie, l'autre russe ; ce dernier, chef de la Petite Russie, devait résider à Tcherkassy sur le Dniepr.

Les successeurs de Jagaïlo en Pologne, suivirent ses errements dans l'administration des pays annexés, et la non-exécution des traités d'union dégénéra en véritable persécution religieuse. La noblesse s'étant complétement polonisée et détachée de la nation, une haine implacable s'ensuivit contre les classes supérieures qui, jusqu'à ce jour, survécut à toutes les vicissitudes politiques, fomentée tant par l'intolérance du clergé officiel que par l'orgueil aristocratique de la noblesse polonaise, tellement contraire à l'esprit national russe. L'opposition se groupa de plus en plus dans une réunion de vagabonds connus jadis sous les noms de Brodniks et de Berladniks, plus tard sous celui de Cosaques, qui depuis plusieurs siècles déjà s'étaient rassemblés aux confins des steppes et qui actuellement s'établissaient sur les bords du Dniepr, du Boug et du Dniestr. Les Cosaques Petits Russiens furent enrégimentés par les hetmans et colonisés dans des terres longeant les steppes, qui dès lors prirent le nom d'Ukraine ou pays des frontières. D'autres de ces Cosaques, ne voulant pas se soumettre à une administration régulière, s'établirent dans les îles du Dniepr, au-dessous des cataractes, se donnèrent une organisation militaire et républicaine et élisant des chefs ou atamans, devinrent la terreur des pays voisins sous le nom de Saporogues.

L'esprit de prosélytisme du gouvernement polonais de
1596. plus en plus sous l'influence des jésuites, amena en 1596
une union religieuse forcée, par la corruption de quelques

membres du haut clergé russe et par des persécutions continuelles contre la religion nationale. Dans un soi-disant concile à Brjest, sous la présidence du nonce du pape, onze évêques (dont trois se récusèrent pendant la réunion) proclamèrent cette triste union, source de tant de malheurs, accablant d'outrages et d'injures ceux qui ne voulaient pas se soumettre.

Fort de l'indignation générale, l'hetman de Petite Russie, Kossinsky, s'y étant refusé, invité par le roi Sigismond III Vasa de venir à Brjest prendre part aux débats, fut mis dans une cage de fer pour y mourir de faim. Les Russes alors se soulevèrent de tous côtés et les Cosaques commencèrent cette lutte contre leurs oppresseurs, qui malgré des massacres et des persécutions sans nom, finit par jeter dans les bras de la nouvelle monarchie russe cet élément, jusqu'alors un des plus fidèles et des meilleurs des armées polonaises.

Nous ne voulons pas nous étendre sur les crimes dont la Pologne s'est rendue coupable pendant ces siècles si malheureux pour la Russie méridionale; nous ne voulons pas énumérer ces persécutions religieuses si sanguinaires; mais ne cherchant qu'à faire oublier un passé si triste, tout notre but est de prouver que les Russes et les Polonais doivent être frères. Si ces derniers croient avoir à se plaindre des premiers, ce qu'ils ont enduré est encore loin du mal qu'ils ont fait dans les siècles précédents.

La tyrannie inqualifiable du gouvernement polonais trouvait enfin un vengeur dans Bodgan Chmelnitzky. Se faisant
nommer en 1647 ataman par les Saporogues, et entrant 1647.
en Ukraine, il bat les Polonais, se fait reconnaître hetman de
la Petite Russie; vainqueur en 1648 à Piliavtzy, il entre en 1648.
Russie Rouge, prend Lvow, Samosz, Ostrog et Wladimir Volinsk, détruisant par le feu et le fer les Polonais, les juifs et les adhérents de l'union religieuse.

En 1649, il remporte les victoires signalées de Sbaraj sur 1649.
une armée de cent mille hommes sous le prince Wischnéwetzky, et de Sborow sur le roi Jean Casimir, qui ne dut

son salut qu'à la vitesse de son cheval. Après cette dernière défaite les Polonais font la paix, subissant les conditions du
1650. vainqueur; mais en 1650 ils entrent en Petite Russie sous les ordres du prince Tchetwertinsky, et sont battus près de Jitomir par Chmelnitzky. Ce dernier, trahi par ses alliés les Tatares de Crimée, essuie une déroute près de Bérétetschsk; mais bientôt il remporte de nouvelles victoires : à Chwastow, sur Tchetwertinsky; à Maslow, sur le prince Radziwill; à Bélatzerkow, où il s'empare de toute l'artillerie ennemie, et à Ivanow où il fait plus de douze mille prisonniers.

N'ayant aucune confiance dans les propositions de la Pologne, offrant des conditions qu'elle n'a jamais tenues, Chmel-
1654. nitzky réunit en 1654 à la monarchie du tzar Alexis Mihaïlowitch, sa patrie qu'il avait libérée d'un joug odieux. Ce grand homme, fils de ses œuvres, aussi patriote que va-
1657. leureux, mourait en 1657.

Le retour de la Petite Russie à la mère-patrie était national; mais à cause des allures orientales et des principes arbitraires de la nouvelle monarchie russe, cette union ne répondit pas aux besoins de la Petite Russie, habituée à une liberté dont elle avait joui pendant son existence nationale, et que par son opposition contre ses oppresseurs, elle avait su maintenir les armes à la main. Aussi cette union fut-elle rompue plus d'une fois, et ne se consolida qu'après la victoire de Poltava, sous le règne glorieux de Pierre le Grand.

La Russie Rouge partagea les persécutions religieuses subies par la Petite Russie. La Volhynie réunie à la Pologne, non comme faisant partie des états lithuaniens, mais directement par le roi Sigismond Auguste en 1569, à la diète de Lublin, ne vit pas son sort amélioré par ce changement; le peuple continuant à être la proie d'une noblesse de nationalité et de confession étrangères et d'un clergé le forçant à l'union décrétée par le soi-disant concile de Brjest. Cette ancienne principauté russe retournait à la mère-patrie en 1795, lors de la chute de la Pologne et de l'abdication de son dernier

roi et voit son nom défiguré parmi les titres des empereurs d'Autriche.

La Gallicie passait en 1772 par suite du premier partage 1772
de la Pologne, sous la domination autrichienne sous le nom de royaume de Gallicie et de Lodomirie et forme jusqu'à ce jour une province de l'empire d'Autriche ; Cracovie y ayant été réunie en 1846 elle est divisée depuis en Gallicie occidentale, habitée par des Polonais et formée des parties méridionales de l'ancien duché de Cracovie et du Palatinat de Sandomir, et en Gallicie orientale, habitée par des Russes et dont la noblesse est polonaise et catholique. Aussi, dans tout le cours de cet ouvrage, quand nous nommons la Gallicie, nous ne parlons que de la vraie Gallicie historique, de ce qu'officiellement on nomme la Gallicie orientale.

Le gouvernement autrichien, maître de cette partie de la Russie Rouge, y continua sous l'influence des jésuites, le même prosélytisme que la Pologne et avec le même insuccès. Prenant ses désirs pour des faits, il ne reconnut même plus l'existence du culte national dans ce pays, classant forcément dans les listes officielles et les données statistiques les orthodoxes avec les adhérents d'une union regardée comme un acheminement vers la conversion au culte latin.

En février 1846 ce gouvernement, toujours si contraire aux nationalités, sut profiter de l'esprit national du peuple gallicien dans sa haine contre la nationalité polonaise, pour noyer dans le sang de la gentilhommerie les ferments révolutionnaires.

Et depuis 1849, par reconnaissance peut-être pour les services que la Russie lui a rendus, l'Autriche forme en Boukowine, province détachée de l'ancien royaume russe de Galitch, une hiérarchie de sectaires révolutionnaires russes, envoyant en Russie des adeptes, éléments d'opposition à l'empire des Tzars.

XVII.

Toute entrave physique aux relations entre les peuples forme une frontière naturelle entre les états : les cours d'eau, entre les rives desquels il y a des communications faciles, ne le deviennent qu'à défaut d'autres. Mais les rivières marécageuses rentrent dans la catégorie des bonnes frontières, ainsi que les marais, les déserts, les terrains incultes et surtout les chaînes de montagnes.

L'actuelle frontière entre l'Autriche et la Russie ne possède aucune de ces conditions et n'est basée que sur les caprices de la diplomatie. Des deux côtés de cette ligne imaginaire habite le même peuple : professant la même croyance, parlant la même langue, ayant subi les mêmes vicissitudes, jusqu'au moment où l'Autriche, s'emparant d'une grande partie de la Russie Rouge, entrait en possession des deux versants des Carpathes.

Celui qui est maître des montagnes l'est par cela même de tous les pays qu'elles dominent ; les versants orientaux des Carpathes s'étendent au cœur même de la Russie méridionale, vers les marais du Pripet et vers le bassin du Dniepr, et forment cette vaste plaine capricieusement partagée entre l'Autriche et la Russie, par une frontière imaginaire.

Les Carpathes seuls sont une frontière naturelle entre les

deux états, et si l'empire russe tient à l'union de la Petite Russie avec la mère-patrie, il doit nécessairement regagner les frontières naturelles qui ont été les siennes depuis ses commencements jusqu'en plein quatorzième siècle.

Les droits de l'Autriche à la possession de la Gallicie ne sont ni historiques ni géographiques, et jusqu'à 1772 cet empire allemand n'eut aucun contact avec cette province. Ses seuls droits incontestables comme nécessité politique du moment sont basés sur la force, aux dépens de la faiblesse de la Pologne.

Mais ce qui a été acquis par la force peut être perdu par la faiblesse à son tour, et si alors c'était un devoir pour l'Autriche de profiter de la faiblesse de la Pologne, actuellement n'en est-ce pas un pour la Russie d'en agir de même vis-à-vis d'une obligée ingrate et d'une alliée infidèle, qui a montré pendant la guerre de Crimée combien, par sa position militaire en Gallicie, elle tient en échec tout mouvement de l'armée russe sur les frontières méridionales de l'empire, du côté de l'Europe.

Pour tout cœur patriote, pour tout esprit militaire, ce danger est réel pour la Russie et ne peut être éliminé que par le retour à la mère-patrie de la Gallicie qui, russe par ses commencements et son histoire, l'est aussi géographiquement.

Les données statistiques sur ce pays ne peuvent être que générales, le gouvernement autrichien, dans sa méfiance, ne permettant aucune investigation détaillée et ne publiant officiellement que des rapports suivant l'esprit qui le dirige.

Sur les trois millions d'habitants de la Gallicie orientale, deux millions trois cent mille sont Russes (les Routhènes officiels), trois cent quatre-vingt mille Polonais, quatre-vingt-quinze mille Roumains, vingt-cinq mille Hongrois, deux cent mille juifs, et près de quatre-vingt mille Allemands ; et pour la Boukowine, ancienne province gallicienne détachée en 1848, sur près de sept cent mille habitants, il faut calculer

un quart de Russes, deux quarts de Roumains, et un quart de Hongrois, de juifs et d'employés allemands.

L'appréciation exacte de la population d'après les religions est impossible. D'après les données officielles, sur les trois millions d'habitants de la Gallicie orientale, trois cent quatre-vingt mille sont catholiques, vingt-cinq mille protestants, et deux cent mille juifs. Parmi les deux millions trois cent quatre-vingt-quinze mille restants, quatre-vingt-quinze mille sont Roumains professant le culte oriental. Les deux millions trois cent mille Russes, élément principal de la population gallicienne, obligés par le gouvernement autrichien à subir un clergé nommé par lui et professant l'union avec Rome, sont représentés comme appartenant tous à cette même union. Les tableaux statistiques officiels ne reconnaissent sur ces deux millions trois cent mille Russes de la Gallicie orientale, que quatre-vingt-dix-sept individus du rit orthodoxe pur!

XVIII.

Subissant l'influence du développement rapide d'un progrès qui rend de plus en plus réalisable la grande pensée chrétienne de la fraternité des peuples, la vieille société européenne tend à se constituer sur de nouvelles bases.

L'Angleterre, toujours à la tête des idées de progrès réel, a déjà inauguré la liberté du commerce.

La France réalise les bienfaits d'une révolution dont en même temps elle cherche à rendre les excès impossibles.

L'Italie se constitue en grande puissance, l'Allemagne est à la veille de suivre son exemple, et les peuples chrétiens de l'Orient, abandonnés par leurs coreligionnaires sous le joug d'une oppression inqualifiable, ne trouveront un avenir assuré que dans l'organisation en états indépendants, d'après leurs nationalités.

La Russie, se retrempant dans des défaites inattendues, voit renaître une ère nationale détruite depuis des siècles par l'oppression asiatique, et dont le retour a été entravé jusqu'à ce jour par l'influence, d'un Occident qui lui est étranger en tout et ne l'accepte qu'à contre-cœur dans la famille européenne.

Trois surtout sont les ennemis de la Russie, représentés par un pays, une nation et un élément propagandiste.

L'Angleterre craint dans le développement du grand empire du Nord, un danger pour ses possessions dans les Indes, si nécessaires à sa prospérité.

Les Allemands voient dans la Russie, l'avenir des nationalités slaves qu'ils ont toujours comprimées et dont ils redoutent le réveil ; ils oublient la riche moisson de places et de fortunes qu'elle leur offre en récompense de leurs services ; ils trouvent dangereuse cette Russie qui a versé son sang pour leur libération, et malgré la subdivision de leur pays, ils arrivent à une certaine unité dans leur haine contre elle, et à chaque occasion propice, ils s'en montrent les ennemis.

Les Jésuites, création de l'exagération catholique, dont le seul but est d'employer les belles idées chrétiennes à l'affermissement du pouvoir temporel des papes, ne pardonneront jamais à la Russie de n'avoir pas voulu se soumettre à ce même pouvoir, et l'Occident entier subit, sans s'en rendre compte, l'influence de cette haine.

Grâce à l'action constante des Jésuites, qui déjà a perdu la Pologne en l'épuisant dans un antagonisme extrême contre la Russie, les esprits, même les plus éclairés des pays catholiques, voudraient, avec un sentiment de haine mal déguisée, assigner à la Russie un but tout autre que celui qui lui a été marqué par la Providence.

Dans le désir de voir la régénération de l'Orient s'effectuer par elle dans un sens latin, la France cherche à éliminer une rivalité qu'elle craint et à pousser la Russie vers l'extrême Asie, la mettant en contact avec des peuples nomades errants dans des solitudes et la leurrant d'un avenir de gloire et de force aux dépens de la Chine et des Indes anglaises ; but qui n'aurait pour conséquence que de continuer les défiances de l'Angleterre et de rendre sa haine implacable. En Russie même, malheureusement, ce but politique a trouvé des adhérents.

Mais telle n'est point sa tâche dans l'histoire de l'humanité.

Dans ce grand réveil des nationalités latine et germanique,

la race slave ne restera pas en arrière, au moment surtout où l'Orient, ne supportant plus qu'en frémissant un état de choses impossible, doit nécessairement lui présenter un nouveau champ d'activité.

Que la Russie se prépare à son vrai rôle ; qu'elle emploie toutes ses forces à la régénération nationale de l'Orient et qu'elle groupe autour d'elle les nationalités slaves dont la désunion a toujours été si favorable à la race germanique ; qu'elle fasse oublier à la Pologne le souvenir de leurs anciennes fautes, et qu'elle trouve une sœur dans cette nation de même origine qu'elle !

Qu'elle voie son plus grand ennemi dans le gouvernement autrichien par sa double nature d'Allemand et de Jésuite, et qu'elle libère du joug de ce même gouvernement plus de deux millions de compatriotes !

Qu'elle se souvienne surtout que le retour à la mère-patrie de la Russie Rouge, russe d'origine, de croyance et de nationalité, rendra enfin vrai le titre d'empereur de toutes les Russies !

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE Ier.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

FIN DE LA TABLE.

REVUE EUROPÉENNE

RECUEIL

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, SCIENTIFIQUE ET PHILOSOPHIQUE

Paraissant DEUX FOIS PAR MOIS, **le 1er et le 15**

Par livraison de 14 feuilles grand in-8° (224 pages d'impression)

Directeur : M. AUGUSTE LACAUSSADE

La *Revue Européenne* a rapidement conquis une place importante dans la presse périodique, parmi les recueils les plus estimés; elle doit la faveur qui l'a accueillie dès son origine au concours assidu, au talent consacré des hommes éminents qu'elle compte parmi ses collaborateurs, autant qu'à cette portion notable du public qu'intéressent les travaux de l'esprit et les hautes investigations de la science.

Confiée aux soins d'une direction libérale, éclairée par l'expérience du passé, la *Revue Européenne* a cherché son originalité à une égale distance des sentiers frayés et des innovations bruyantes; elle a voulu tenir compte de tous les éléments, accueillir les hardiesses heureuses, tout en maintenant la tradition et la règle.

A côté des noms les plus autorisés, elle a groupé d'autres noms ou plus jeunes ou nouveaux, à qui n'avait manqué jusqu'ici que l'occasion de se produire.

Quelques-unes des études philosophiques, littéraires, politiques ou économiques qui ont paru dans la *Revue* sont devenues des livres recherchés.

Le mouvement des esprits, les besoins du temps présent, les événements contemporains constatés, suivis, expliqués par des voix dont nul ne conteste l'autorité : tels sont les éléments qui forment dans la *Revue Européenne* un ensemble de publications du plus haut intérêt.

La chronique politique de la quinzaine, soigneusement étudiée, présente aux lecteurs un avantage que chacun peut apprécier, celui de pouvoir résumer avec exactitude la situation, en puisant ses renseignements aux sources les plus directes et les plus authentiques.

Chacune des livraisons de la *Revue* contient :

Des travaux de littérature, d'histoire, de philosophie et de science;

Un courrier politique et littéraire des principaux centres de l'étranger;

Une chronique musicale, des théâtres et des salons;

Un bulletin financier;

Des articles ou un Bulletin de bibliographie.

Paris, Imprimerie de L. TINTERLIN et Ce, rue Neuve-des-Bons-Enfants, 3.

